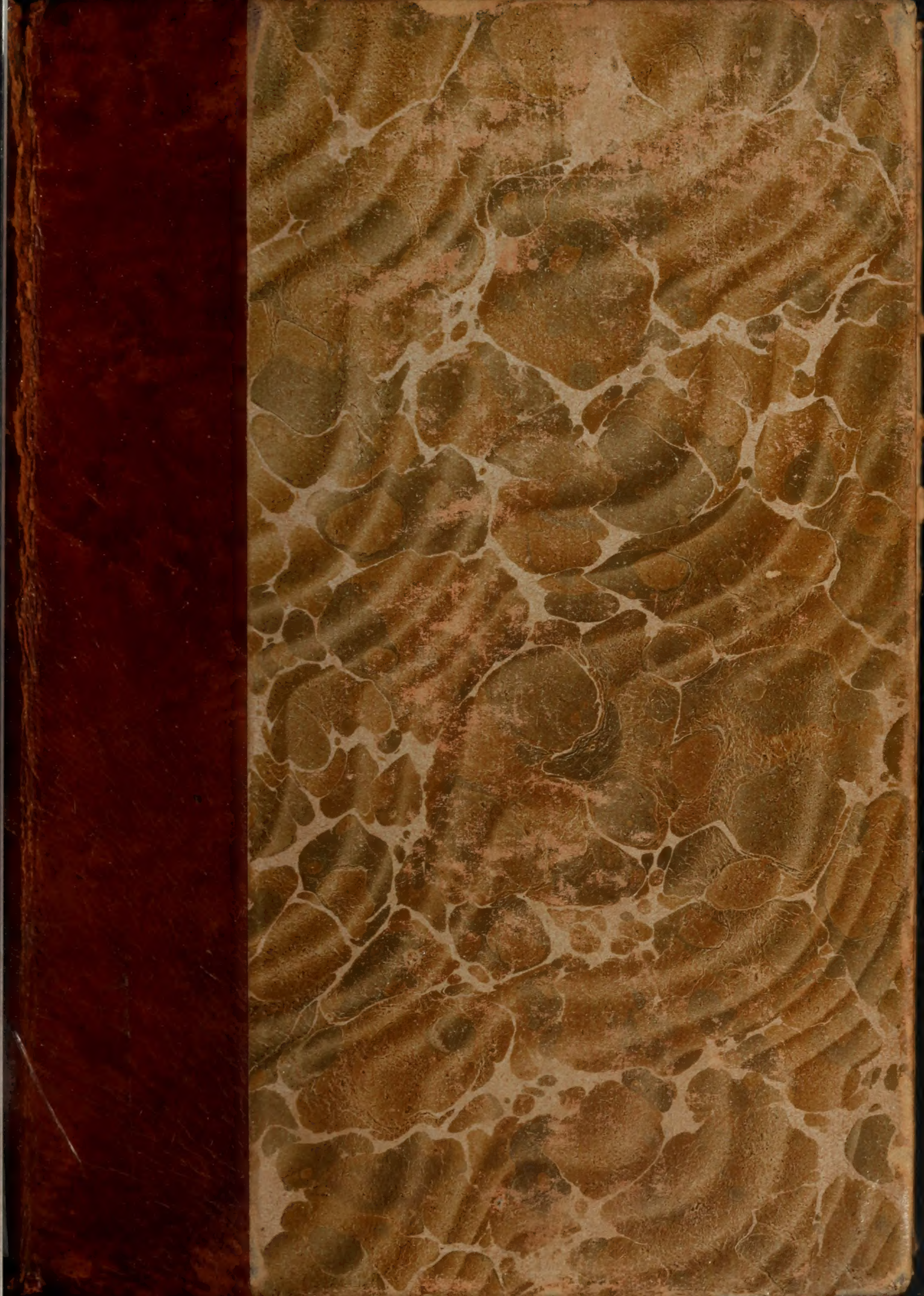
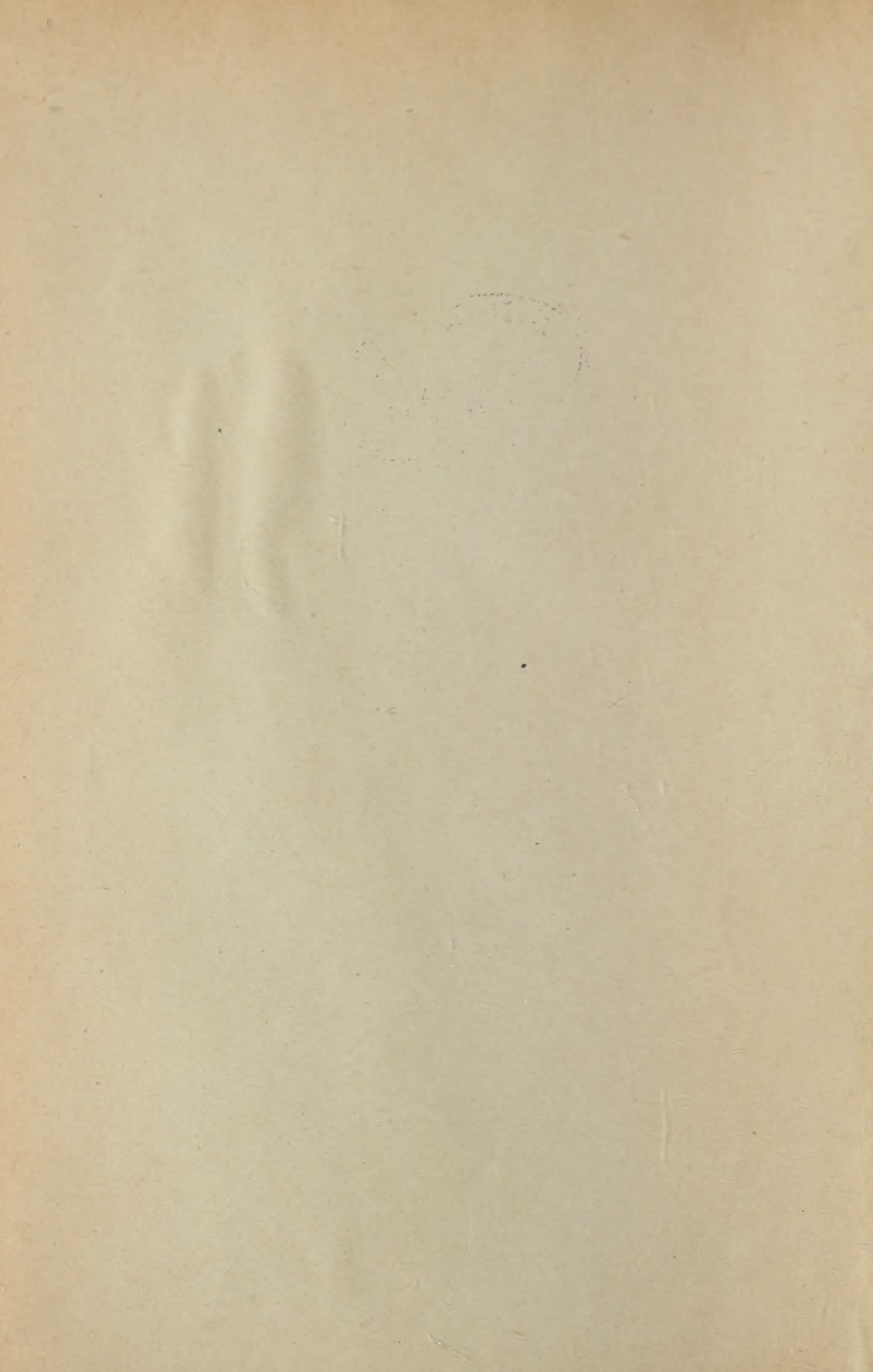
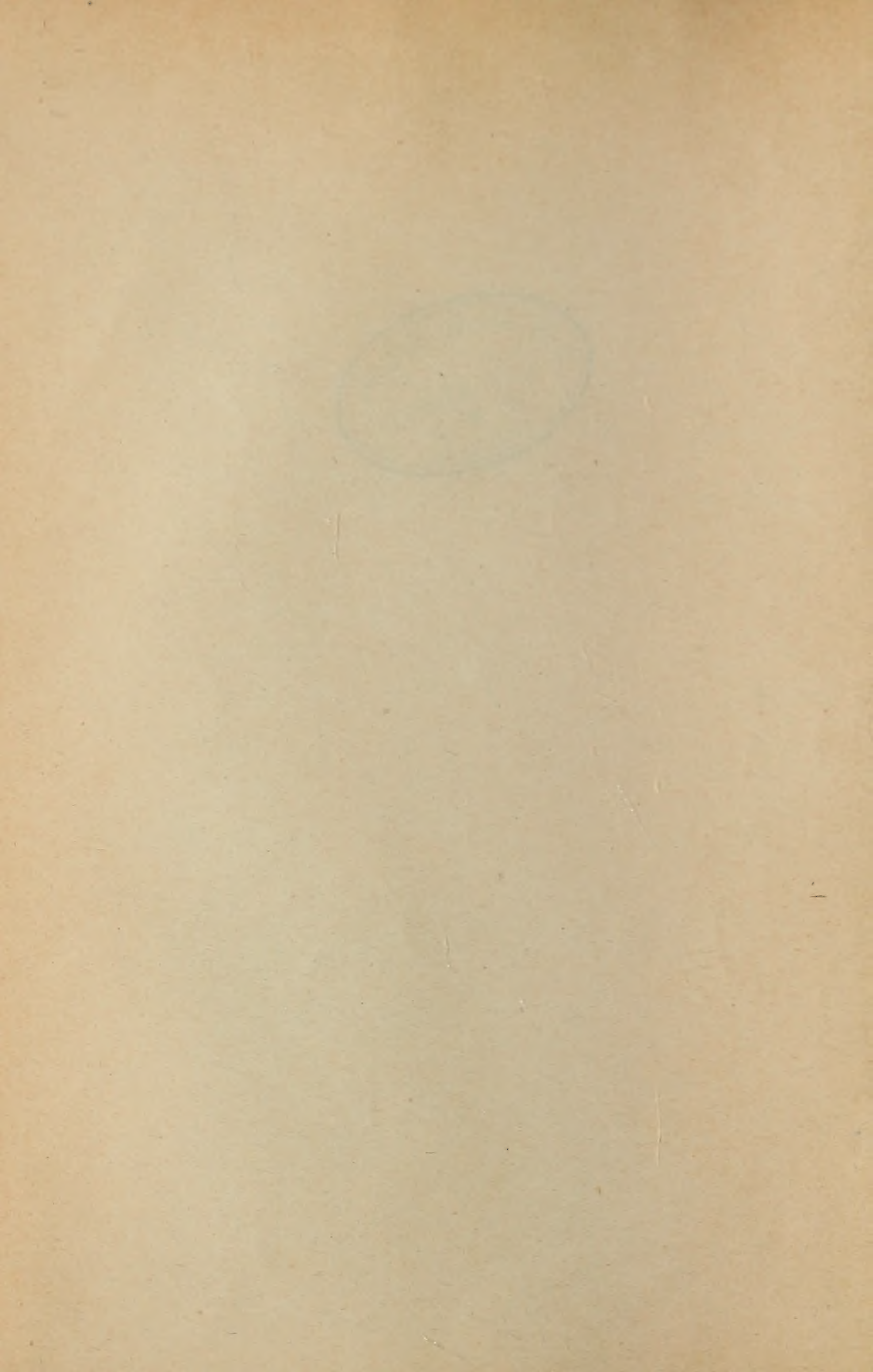


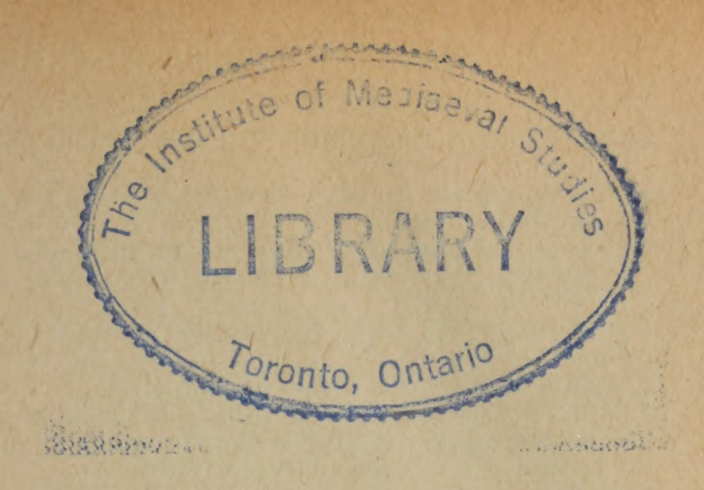

S 248











L'AMOUR CHRÉTIEN

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Saint Thomas d'Aquin (Collection des grands philosophes). (Alcan.) — 2 vol. in-8°. . . . . 12 fr. »

La Philosophie morale de saint Thomas d'Aquin. — 1 vol. in-8°. (Alcan.). . . . . 10 fr. »

L' « Introduction à l'Étude de la médecine expérimentale » de Claude Bernard, avec des notes critiques. (Levé.). 5 fr. »

Les Sources de la Croyance en Dieu. — 1 vol. in-12. 7ᵉ *édit.* (Perrin.). . . . . 6 fr. »

Jésus. — 1 vol. in-12. 9ᵉ *édit.* (Gabalda.). . . . . . 3 fr. »

L'Eglise. — 2 vol. in-12. 3ᵉ *édition.* (Gabalda.). . 8 fr. »

Un Pèlerinage artistique à Florence. — In-12, avec vignettes et couverture illustrée. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos Luttes. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Nos vrais Ennemis. — 1 vol. in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

Le Patriotisme et la vie sociale. — 1 volume in-12. (Gabalda.) *Épuisé.*

La Politique chrétienne. — 1 v. in-12. (Gabalda.). 3 fr. »

Socialisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3ᵉ *édition.* (Gabalda.). . . . . 4 fr. »

Féminisme et christianisme. — 1 vol. in-12. 3ᵉ *édition.* (Gabalda.). . . . . 4 fr. »

La Famille et l'État dans l'éducation. — 1 vol. in-12. 2ᵉ *édition.* (Gabalda.) . . . . 3 fr. »

Art et Apologétique. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 3 fr. 50

L'Art et la Morale. — 1 vol. in-18. (Bloud et Gay.) 0 fr. 60

Agnosticisme et Anthropomorphisme. — 1 vol. in-18. (Bloud et Gay.). . . . . 0 fr. 60

La Vie héroïque, 52 conférences prononcées à la Madeleine en 1914-1915. (Bloud et Gay.). . . . . 14 fr. »

Le Sermon sur la montagne, évangile de guerre et de paix. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.). . . . . 2 fr. 50

Les Vertus théologales. — Anthologies illustrées. 3 vol. in-8°. La Foi. L'Espérance. La Charité. (Laurens.) Chaque volume. . . . . 5 fr. »

Prière de la Femme française pendant la guerre. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 1 fr. 50

Aux Morts de la guerre. — Prière à ceux qui sont partis. — 1 plaquette avec vignettes de Maurice Denis. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 1 fr. 50

La Prière. — 1 volume in-12. (Librairie de l'Art catholique.). . . . . 3 fr. 50

Paroles françaises. — 1 vol. in-12. (Bloud et Gay.) 3 fr. 50

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS.

A.-D. SERTILLANGES
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE
DE PARIS



L'AMOUR CHRÉTIEN

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA, ÉDITEUR
90, RUE BONAPARTE, PARIS

IMPRIMATUR :

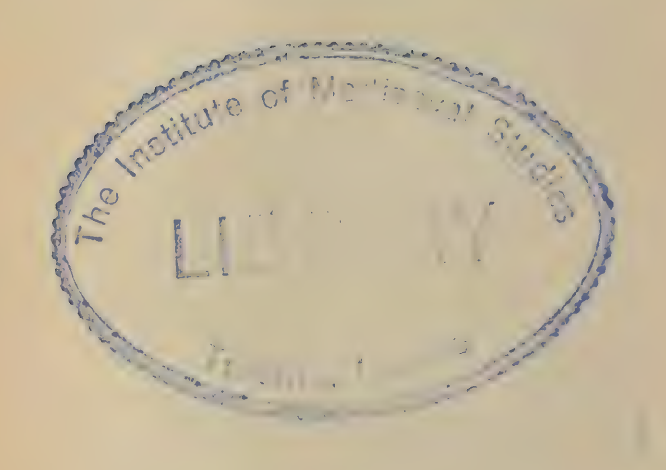
R. Louis.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 3ª Octobris 1919.

G. Lefebvre,
V. G.

INTRODUCTION


The Institute of National Studies
LIBRARY

INTRODUCTION

Nous prononçons un mot qui a coutume d'éveiller l'attention universelle, qui évoque un flot d'images où toute la vie semble vouloir se refléter et dont la troublante diversité de sens provoque l'émoi de l'imagination éprise de rêves. Riantes, douloureuses, ardentes, découragées, sublimes ou lamentables : telles sont les perspectives de l'amour, et parce qu'il met en cause les bas-fonds aussi bien que les splendeurs, un tel sujet a de quoi rendre délicate la situation de celui qui l'aborde.

Mais nous sommes des chrétiens. Ce que nous avancerons nous vient de l'Évangile ; nous y voyons une dictée de l'Esprit ; nous le

situons dans ce *Royaume de Dieu* si large que son ampleur comprend tout, mais où tout se présente sous un point de vue qui enlève aux lumières leur crudité, aux ombres leur noirceur : le point de vue du divin.

C'est donc en toute confiance que nous pouvons tenter cette étude.

Analyser d'abord la teneur du mot amour, en montrer les divers aspects, c'est une nécessité de méthode ; elle aura l'avantage de placer sous nos regards, en attendant que nous les parcourions, les divers domaines de pensée et de pratique où ce sujet va nous engager.

*
* *

L'amour nomme une tendance ; l'amour nomme une passion ; l'amour nomme un vouloir. Une tendance ; car il est convenu d'appeler amour, par métaphore, l'inclination de chaque nature, même purement corporelle, vers ce qui convient à ses propriétés et à ses pouvoirs. « La terre aime la rosée du ciel, dit Sophocle, et le ciel aime à la donner. »

Les poètes ne sont pas seuls à parler ainsi. Empédocle voyait dans tout le jeu de la nature un effet de l'Amour et de la Haine, c'est-à-dire de la propension et de la répulsion mutuelles des êtres, et le langage courant confirme ces façons de s'exprimer, quand il emploie ces locutions ou d'autres semblables : Telle plante *aime* la lumière, telle autre l'humidité, etc.

Il n'y a pas lieu d'insister sur cette acception; mais son intérêt consiste en ce qu'elle prête à une généralisation qui éclaire les autres cas, ceux qui devront retenir notre enquête.

L'amour des éléments les uns pour les autres, c'est leur adaptation mutuelle, c'est leur tendance aux rapprochements et aux combinaisons, c'est leur attraction, et cette attraction est fondée sur les convenances qu'ils manifestent. Or, cela nous apprend que la convenance des objets et du sujet étant la justification de l'amour, des convenances purement matérielles pourront bien justifier l'amour tendance, des convenances passionnelles l'amour passion; mais l'être raisonnable,

en nous, ne pourra aimer qu'en se fondant sur des convenances raisonnables. Ce que nous trouvons dans l'inférieur à l'état inférieur, nous devons le trouver supérieur dans le supérieur, précisément parce que la loi générale est la même.

Ensuite, cette conception d'un amour naturel de tout être pour ce qui lui est convenable nous instruit sur la Providence. Car si les êtres inférieurs, d'où la connaissance est absente, recherchent ainsi sans le juger ce qui convient à leurs fins et aux fins universelles, une telle tendance, qui implique pourtant jugement, puisqu'elle est adaptation, enchaînement prédéterminé des moyens et des fins, synthèse, nous invite à remonter plus haut pour trouver la Raison qui l'explique. On voit quelle suite d'idées nous conduirait ainsi pas à pas vers l'Idée suprême (1).

L'amour passion est un effet, en nous, des biens sensibles appréhendés par les sens.

(1) Cf. Sertillanges, *Les Sources de la Croyance en Dieu*, ch. III. Perrin, éd.

Quand par ces fenêtres et ces portes le dehors a fait irruption, quand il travaille à fonder son règne, quand il suscite par sa présence des impressions dont les transformations mystérieuses ont pour terme l'action, l'amour naît.

L'amour est une adaptation unitive, une complaisance, une sorte d'alliance affective qui attache notre être, au dedans, à ce qui lui en paraît digne. Ce n'est pas encore le désir; mais le désir suit, car ce qui est ainsi aimé et non possédé tire à soi; par son image en nous, il presse sur nos ressorts intérieurs; il provoque l'élan, et cet élan, à supposer son impétuosité suffisante et non combattue, entraînera nos pouvoirs moteurs, de telle sorte, dit saint Thomas d'Aquin, que le cercle de l'action se referme; l'objet avait commencé, il avait attaqué par les sens, il recevra l'effet.

Le désir est une réponse à la provocation des biens dont la possession sera l'usage, dont la jouissance sera le fruit. L'amour en est comme l'adoption intérieure, par la complaisance.

On sait assez que dans l'ordre humain, l'amour passion est une source mêlée, dont l'écoulement donne lieu à toutes les beautés et à toutes les hontes. Comme le dit le poète,

L'amour est charmant, pur et mortel... ;

c'est une douceur qui amasse en soi toutes les cruautés de la nature; c'est une prudence qui touche à la folie, une puissance qui est mère des pires faiblesses, une générosité dont l'égoïsme est sans loi, une vérité familière des ruses; c'est un voyant et c'est un aveugle — un bandeau et des yeux tout autour de la tête sont ses symboles également authentiques; c'est un idéaliste dont la positivité déchaînée nous fait peur; c'est un agent de bonheur et de cataclysme; c'est un esprit fier et rampant; il a toutes les confiances et tous les soupçons, toutes les audaces et toutes les platitudes, toutes les pudeurs et tous les dérèglements, toutes les bontés et toutes les fureurs.

Ce qui lui manque le plus, c'est la justice. Pour que l'amour soit juste, il faut qu'il soit

imprégné de raison, imprégné de Dieu. Mais alors ce n'est plus une simple passion, c'est une vertu; disons mieux : c'est le point de départ, c'est la puissance d'élan et c'est la règle supérieure des vertus.

Nous arrivons ainsi à l'amour vouloir.

Cette troisième sorte d'amour s'explique comme les deux autres et implique les mêmes mouvements; mais à un autre niveau. Ce que la simple tendance appelée amour par métaphore est aux êtres privés de connaissance, ce que la passion appelée amour au sens propre est à l'appétit sensitif, l'amour qui est un vouloir l'est dans une sphère plus élevée, celle de l'esprit, où s'établit la vie raisonnable.

L'objet commence, ici encore; c'est lui qui possède une valeur et qui la fait reconnaître; mais au lieu que cette valeur de l'objet n'ait pour juge que la nature, comme dans les corps bruts, ou que les sens, comme dans l'animal ou dans l'homme en tant qu'animal, elle a pour juge la raison. Le verdict porté, l'appétit rationnel appelé volonté déclanche; il s'é-

tablit, au dedans d'abord, par la complaisance, au voisinage de l'objet bon ; il le poursuit d'une certaine façon par le désir ; il organise sa conquête au dehors par une activité que la raison règle ; il le possède enfin, se reposant en lui par la joie.

L'amour est, proprement, non la joie de la possession, non la possession, non le désir, mais la complaisance fondée sur le lien naturel des biens avec la raison, de ce qui convient avec ce qui est en nous juge des convenances

Ces analyses sommaires pourraient prêter à des études indéfinies qui ne sont pas de mise ici ; notre vœu est plus pratique ; nous voulons étudier l'amour non en métaphysiciens ou en psychologues, mais en moralistes, et, moralistes chrétiens, nous voulons contempler dans le surnaturel ce qui s'y trouve plongé ne le voulût-il pas, ce qui s'y rattache soit pour sa glorification et son bonheur, soit pour sa chute.

Notre travail consistera donc à étudier l'amour premièrement en Dieu, où il est vivant;

deuxièmement dans la nature, où tant de mystères le cachent; troisièmement dans l'homme, où, bien évidemment, aura lieu de s'attarder notre étude.

L'amour humain devra épanouir pour nous son arc-en-ciel. Nous ressouvenant de sa source, nous devrons lui demander de s'y référer en retour, et l'amour de Dieu, après l'amour en Dieu, deviendra notre thème.

Ensuite, l'amour selon Dieu retiendra notre attention, et là surtout il faudra prolonger la recherche.

L'amour selon Dieu peut s'adresser à tout ce que Dieu a créé, à tout ce qu'il fait entrer dans nos vies, à tout ce que sa providence ou notre volonté raisonnable, qui est providence aussi, ont rapproché plus ou moins de notre cas, nous le rendant partiellement identique.

L'amour de soi-même en Dieu; l'amour de nature sanctifié à l'égard du prochain; l'amour de choix ou amitié; l'amour familial, qui se subdivise en amour conjugal, paternel, maternel, fraternel, filial, etc.; l'amitié sociale

avec ses dérivés entre citoyens, et, dans une vue supérieure, l'amour de toutes les créatures en Dieu : tel est le plan de notre étude.

Le centre en sera la *charité*, puisque la charité en son double emploi : amour de Dieu, amour de tout selon Dieu ne laisse rien en dehors de son emprise, et que Dieu même lui est soumis comme à sa nature propre : « *Deus charitas est.* »

C'est en vue de donner le ton à la symphonie, de régler les instruments et de marquer le rythme, que nous irons d'abord en Dieu chercher les lois de l'amour. L'amour, en Dieu, est une nature; l'amour, en Dieu, est une personne : nous pourrons l'étudier, nous pourrons l'adorer, nous pourrons nous y éblouir. En redescendant sur terre, puissions-nous avoir, comme Moïse, des cornes de lumière au front, une flamme au cœur, et, dans les mains, les tables de la loi où nos amours humains viendront prendre leur règle, après avoir participé aux lumières et aux ardeurs.

L'AMOUR EN DIEU

CHAPITRE PREMIER

L'AMOUR EN DIEU

C'est en Dieu que prend origine l'amour, parce que c'est en Dieu que prend origine tout ; mais à l'égard de ce qui se fonde en Dieu, l'amour ne vient pas *ex æquo* : il vient en tête. L'amour est le commencement et la fin de tout.

Certains — vulgaire ou philosophes — ne veulent voir en Dieu qu'une puissance fatale, ou qu'une sagesse indifférente dont la froide sérénité serait l'attribut le meilleur du premier Être. On peut demander à ceux-là s'ils ont bien réfléchi, si leur Dieu est vraiment Dieu, si même il est pensable et ne pousse pas l'esprit à d'évidentes contradictions.

Dieu est puissance : c'est la source cachée d'où les forces universelles surgissent. Dieu est sagesse : c'est l'Axiome éternel, d'où toutes les solutions du créé dérivent, déroulant les conséquences de ce que

la « *Pensée de la Pensée* » porte en soi. Mais si Dieu est sagesse, si Dieu est puissance, n'est-il pas inévitable d'ajouter : Dieu est amour? Voit-on une puissance qui se mette en branle sans un vouloir à réaliser, c'est-à-dire un amour à faire triompher : amour qui la violente, elle, la puissance, qui la plie à servir, alors que sans lui elle ne servirait rien, mais aussi ne servirait à rien et ne serait rien? Et voit-on aussi qu'une sagesse intervienne, dans une œuvre, sans motif et sans but, sans réaliser rien, n'aimant rien et ne pouvant donc avoir affaire à rien?

La sagesse, concurremment avec la puissance, dont elle règle le déploiement, est une exécutrice de l'amour. La sagesse est un amour qui médite, et la puissance est un amour à l'œuvre. Je m'applique à penser parce que je tends vers quelque chose, parce que j'y adhère de cœur, parce que je l'aime, de même que je m'applique à agir conformément à ma pensée parce que j'ai un but que je chéris. Pas d'amour, pas de but; pas de but, pas de recherche; pas de recherche, pas d'action. L'ordre des choses est celui-ci : l'amour d'abord; la sagesse ensuite; la puissance enfin, jusqu'à ce que la puissance ayant réalisé avec sagesse les fins de l'amour, l'amour satisfait s'y repose.

D'ailleurs, j'aimerais à le dire en passant, ceux-là s'abusent qui accordent à Dieu quelque chose sans lui accorder tout. Nous ne sommes pas dupes du « Dieu fini » que certains ont voulu ramener du paganisme! Or, si Dieu est infini, ce que vous lui accordez, vous le lui accordez donc sous le mode de l'infini, et, sous ce mode nécessaire, tout attribut enveloppe aussitôt tous les autres; car l'infini n'a pas d'exclusion; l'infini ne peut exclure que le néant; tout ce qui a valeur d'être s'y range. Si Dieu est infini, c'est-à-dire si Dieu est, il a donc tout. Il n'*a* pas seulement tout, il *est* tout; chaque valeur d'être est, en lui, identique à lui, participée seulement dans le créé et, en tant que participée, distincte.

Or, croiriez-vous accorder tout à Dieu, si vous lui refusiez ce qui explique tout, ce qui est à la base de tout, qui provoque et reçoit tout, *alpha* et *oméga* de toute activité, raison de tout être? Ou Dieu, ou rien, disons-nous quand il s'agit de prouver la souveraine nécessité d'un premier Être. Ou l'amour, ou rien, pourrions-nous dire équivalemment; car l'amour est le lien réel de la gerbe d'attributs dont le mot Dieu, introduit dans la formule explicative du monde, n'est que le lien verbal.

L'Amour est, à ce titre, le premier des noms

divins, ne le cédant en sublimité qu'à celui qui les contient tous sans en dire aucun, les signifiant indéterminément et par là plus immensément, plus divinement : CELUI QUI EST.

*
* *

Et qu'aime-t-il, ce Dieu qui substantiellement est amour? — Il aime, comme tout héros de l'amour, ce qu'il y a de plus élevé, de plus beau, de plus total, de plus enthousiasmant et de plus magnifique; il aime, lui, le Meilleur, ce qu'il y a de meilleur; car le meilleur et le meilleur amour se répondent. Or, le meilleur, où est-il? Le meilleur, c'est ce qui n'est pas *un* bien, c'est-à-dire participant du bien, reflétant le bien, nous montrant un degré du bien; mais ce qui, en dehors de toute participation, de tout degré, étranger à toute négation et sans nul contour limitateur, montre le bien dans son essence, l'épanouit totalement, n'en laisse rien ignorer ni désirer, et en fait une gerbe où les distinctions s'abolissent par le serrage d'un lien qui ramène tout à l'unité de plénitude.

Ce bien-là est unique autant que souverain; ce bien-là est au bout de la perspective des biens : c'est vers lui qu'on s'oriente en les traversant; à lui

sont suspendus par le désir, disait Aristote, le ciel et toute la nature. Mais ce philosophe ajoutait : Dieu même, Dieu amour est suspendu à ce bien-là qui le représente sous l'une de ses faces. Dieu aime le meilleur, disions-nous, et comme le meilleur, c'est Dieu, Dieu aime Dieu, entièrement retourné sur lui-même. Il s'aime infiniment, parce qu'il est infiniment aimable; il peut s'aimer infiniment, parce qu'il est infiniment aimant, et il doit s'aimer infiniment, parce qu'il est infiniment équitable, sage, désintéressé, allant chercher le bien là où il est pour l'aimer selon sa mesure — selon sa mesure à lui, Dieu; selon sa mesure à lui, bien, qui ici n'a pas de mesure.

Mais précisément parce qu'il s'aime ainsi, Dieu aime tout, de même que, se connaissant, il connaît tout, lui, source d'où tout émane, centre de rayonnement de toute vérité, de toute bonté, parce qu'il est le point de départ de tout être. Dieu aime assez son être pour le communiquer, son bien pour le répandre, sa vérité pour la diffuser. Il ne peut s'augmenter au dedans : il se dilate au dehors. La création entière, animée ou inanimée, pensante ou non, n'est qu'une émanation amoureuse, et, procédant ainsi de Dieu, elle y demeure suspendue comme le rayon à son soleil; elle en reproduit l'éclat plus ou moins;

elle y puise sa chaleur et la communique ; elle y trouve toute sa consistance.

Dieu donc, en aimant Dieu, aime tout ce qui est de Dieu. Ne pas aimer ses créatures, ce serait, pour Dieu, vouloir qu'elles ne fussent point. Rien n'est sans ton octroi, ô Amour, universellement père! De quelle paternité pourrions-nous jouir, si celui-ci se récusait « *de qui se dénomme toute paternité au ciel et sur la terre* » ? (Ephés., III, 15).

Seulement, le caractère de l'amour divin est tel, qu'il n'a pas à présupposer ce à quoi il doit s'attacher, comme nous aimons, nous, ce qui est aimable sans nous et précède, pour les justifier, nos complaisances. L'amour de Dieu est créateur de ce qu'il doit aimer. L'amour de Dieu donne l'amabilité, avant de donner l'amour. Il en donne le commencement, et il en donne le progrès, car le progrès n'est que la chose devenue mieux elle-même. Si donc l'amour de Dieu nous donne l'être et se constitue ainsi le fondement de sa valeur qui permettra les complaisances de l'amour, il donne aussi le plus être, le meilleur être, qui appellera le meilleur amour.

O amour divin, comment pourrais-je me glorifier! De toi je tiens tout, et d'être, et d'être ton objet, et de pouvoir le devenir davantage. En me con-

templant, tu contemples ta vérité en l'un de ses cas ; en me jugeant, tu pèses dans l'intègre balance une parcelle détachée de ton Être ; en m'aimant, tu adresses encore à toi, par un détour, un hommage qui n'est dû qu'à toi seul, mais dans lequel tu me comprends, au nom de l'amoureuse unité qui fait de moi un humble toi-même. Il reste que moi aussi je te glorifie en moi, et que j'y trouve mon honneur emprunté, ma force d'ascension et ma joie provisoire, ô mon Amour voilé, ô mon Mystère !

*
* *

C'est dès l'éternité que Dieu aime ses créatures ; car dès l'éternité il les porte en ses trésors d'être, en sa pensée, en sa puissance. Qu'elles naissent un jour, cela est nouveau pour elles, mais non pas nouveau pour Dieu. L'amour de Dieu n'est donc pas nouveau non plus, même en ce qui les concerne, bien que nouvellement elles en jouissent. « *Je t'ai aimé d'un amour éternel,* » disait au nom de Jéhovah le prophète (Jérémie, xxxi, 3).

Ces créatures qu'il aime toutes, toutes éternellement, Dieu les aime aussi de tout près et dans l'intime. L'amour divin n'est pas une régence lointaine. Comment serait-il lointain, puisqu'il est créateur?

La création se fait d'infiniment près. Il n'en est pas comme des actions qui utilisent des intermédiaires, ni même comme des fabrications directes qui supposent une matière, ignorant dans son fond ce qu'elles pétrissent et ne pouvant qu'utiliser des propriétés partielles. La création part du rien, c'est-à-dire qu'elle donne tout. Elle est donc présente à tout. Si elle est œuvre d'amour, elle applique donc l'amour à la racine de l'être, et celui-ci sera aimé plus intimement qu'il ne pourra s'aimer lui-même ; car je ne suis pas intime à moi autant que Celui qui fait que je sois moi.

Mais ces créatures aimées ainsi gratuitement, universellement, dans l'intime et éternellement, sont-elles aimées également? Oui, sans doute, si l'on parle de l'amour divin pris en lui-même, dans son acte éternel et immuable, dans son acte égal à Dieu. En ce sens-là, Dieu nous aime tous infiniment; car Dieu ne fait rien que sous le mode de l'infini qui est celui de son être. Mais cet amour, qui est infini, ne se donne pas des objets infinis et ne leur communique pas des biens infinis. De même, cet amour, toujours égal pris en lui-même, ne se donne pas des objets égaux et ne leur communique pas des biens égaux. Dieu aime, en ce sens-là, inégalement, comme il aime partiellement. Ainsi le veut l'ordre;

ainsi le veut ce meilleur bien communiqué par le Créateur à son œuvre.

Le meilleur bien de la création, en effet, ce n'est pas celui de tel être, quelque parfait qu'il soit, c'est celui de l'ensemble, sous les auspices de l'ordre, de l'harmonie, qui de la multiplicité émiettée fait l'unité riche. Dans une œuvre orchestrale, ce qui vaut le mieux, ce n'est pas tel accord, ce n'est pas telle mélodie, c'est le déploiement sonore, dont l'unité est la marque du génie plus encore que sa richesse. Tout n'est pas là au même plan ; il y a des sacrifices ; il y a des silences quelquefois pailletés de légers bruits, et l'unisson entraînant ou la polyphonie émouvante ont pour support les assises calmes d'un travail orchestral tout uni. Ainsi l'amour divin a-t-il traité son immense symphonie créatrice.

Dieu aime mieux *sa* créature, en aimant moins — en ce sens qu'il lui donne moins — telle de ses créatures. Et celle-ci, moins aimée prise à part, doit se trouver aimée en toutes, aimée dans le tout dont elle est solidaire, comme le trait de flûte est aimé dans la symphonie sans qu'il s'en détache.

Tous pour chacun, chacun pour tous, cela est vrai de l'amour comme des services. « *Que je jouisse de toi, frère, dans le Seigneur,* » écrivait Paul à Philémon : chaque petit être peut pousser ce cri vers

les grands êtres objets de son admiration et de son envie vertueuse, vers l'infini des sphères et le plus grand infini des esprits. Tout cela est un avec lui, et l'averse des grâces que l'amour infini fait pleuvoir est réjouissante pour l'herbe comme pour l'immense prairie où elle pousse, enracinée à la Terre vivante, buvant la sève qui nourrit tout.

Que sera-ce si, par le Christ, Dieu a trouvé le moyen d'unir ses créatures en valeur non seulement entre elles, mais avec soi, leur cédant sa divinité incarnée, afin de pouvoir aimer, dans cette chair humiliée et douloureuse, tout l'infini qui est son propre objet !

O Dieu ! *vous avez aimé le monde jusqu'à lui donner votre Fils unique;* mais surtout vous lui avez donné votre Fils unique afin de pouvoir l'aimer davantage, l'aimer à fond, l'aimer en l'Un de vous Trois, ô Trois en Un, l'aimer infiniment et réaliser comme une identité d'amour qui permettra au Sauveur de dire : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père aussi l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous établirons en lui notre demeure.* »

Au baptême du Jourdain, la voix qui se fit entendre disait : « *Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.* » Cette parole, en son sens complet, exige l'incarnation; mais avec l'incarna-

tion, elle nous ouvre, sur l'amour de Dieu, une vue large. Le Christ résume l'humanité pour l'amour, comme il la résume pour la douleur expiatrice et le salut; par lui, elle peut aimer; par lui, elle peut être aimée avec une plénitude qui ne laisse rien désirer à l'objet divin, qui place l'humanité elle-même au niveau des échanges ineffables que nous aurons à contempler dans la Trinité.

Et comme l'humanité traîne avec soi son univers conjoint : substance morte ou demi-vivante dont elle est l'âme, c'est tout le créé qui par l'homme racheté se trouvera faire partie de la famille de Dieu, l'aimant par soi ou par procuration et recevant son amour comme le reçoit au dedans de Dieu même le Bien qui lui est identique.

O adorable élargissement de ce qui en soi n'était qu'un rien et en qui le Tout divin va reposer ses complaisances! Le néant s'est dilaté pour recevoir l'être; Dieu agrandit la coupe pour y verser la divine liqueur.

> Amour, amour, quand tu nous tiens,
> On peut bien dire : Adieu prudence!

Mais non! l'amour divin donne à l'amour humain des leçons de prudence autant que d'excès généreux. Il aime infiniment par nature; il ne pouvait

aimer infiniment ce qui est un support trop fragile pour ce poids : il y ajoutera cet étai invincible, la croix, dont les bras divinement encastrés peuvent porter le monde. Mais c'est le ciel même, que la croix porte quand tu t'y appuies, douloureuse Cariatide, la tête chargée du coussinet d'épines, tous tes membres arc-boutés à ton bois sanglant.

Avec ces forces complémentaires, l'humanité peut soutenir l'infini et le mêler à ses destinées; Dieu s'y repose; Dieu s'y complaît; Dieu s'y agite dans l'effort du travail. Il faudra bien que nous voyions cet amour à l'œuvre; mais tout d'abord il fallaît le nommer. Nous l'avons nommé *Dieu :* il faudra le nommer d'un plus propre nom, en nommant et en adorant, après l'amour qui est *nature,* en Dieu, l'amour qui est *personne :* le Saint-Esprit.

L'AMOUR VIVANT

CHAPITRE II

L'AMOUR VIVANT

« *Dieu est amour* » (I Jean, IV, 16). Cette définition de l'apôtre, qui a renouvelé le monde moral en déplaçant son axe, qui a porté nos aspirations, par une imitation filiale, vers le Bien souverain qui est l'objet de Dieu même et, par un retour ému, vers Celui qui nous a aimés le premier, cette définition, dis-je, nous fait connaître en Dieu une nature. Par nature et substantiellement, Dieu est amour. Mais la doctrine catholique va plus loin; elle fait de l'amour, en Dieu, une personne : le Saint-Esprit, comme elle fait de la lumière spirituelle, en Dieu, une personne : le Verbe.

N'allons pas croire à je ne sais quel émanatisme du genre de ceux que les gnostiques des premiers âges proposèrent, tourment de la foi, au lieu d'en être l'expression. Le Fils, l'Esprit ne sont pas des émanations de Dieu : ils sont Dieu même. Encore

moins seraient-ils, comme le dirent quelques-uns, des aspects de l'action de Dieu dans la création, ce qui les supprimerait en tant que personnes. Ils sont Dieu, dis-je, Dieu dont la vie s'épanouit au dedans, non dans la direction de ses œuvres.

La Trinité, c'est l'affirmation, en Dieu, d'une richesse vitale qui ne se satisfait point dans l'unité sans distinction aucune, qui est souveraine unité pourtant, et qui trouve ce biais de s'épanouir comme en trois centres de jaillissement, en trois termes de relations intérieures qui écartent la solitude sans introduire nulle division, nulle multiplication corrélative.

Le Père, c'est Dieu fécond selon l'esprit; c'est sa fécondité; c'est Dieu même. Le Fils, c'est le fruit divin de cette fécondité : Verbe mental, Idée réelle, Axiome éternel, eût dit Taine, et — cela aussi, Taine l'avait soupçonné — c'est en Dieu un subsistant; c'est Dieu même. L'Esprit-Saint, c'est le fruit de la complaisance qui joint le Père et le Fils, l'Intelligence et l'Idée, le Verbe et Celui qui le clame, le Verbe, expression de l'infini, infini lui aussi, impliquant l'attirance réciproque d'où jaillit l'amour. Et cette complaisance de Dieu pour Dieu est aussi identique à Dieu; elle est Dieu, parce qu'elle est essentielle et parfaite.

Si ma pensée me devenait intime et adéquate au point d'être identique à moi, et si ma complaisance en moi-même avait la même intimité et la même perfection, je deviendrais trinité, et je n'en serais que plus un, plus simplement, plus indivisément moi-même. Celui qui connaît porte en soi idéalement ce qu'il connaît; Celui qui aime porte en soi affectivement, en impression, ce qu'il aime; si c'est moi-même que je connais et que j'aime, je suis donc en moi triplement : par mon être, par ma conception de moi-même, par mon amour. Seulement, une de ces trois choses est moi substantiellement; les autres ne sont que des accidents de ma substance. En Dieu, où rien n'est accidentel, où tout est Dieu, parce que tout est parfait, la pensée est subsistante, l'amour est subsistant, et ils sont Dieu sans cesser d'être pensée, amour, distincts de la source dont ils procèdent selon qu'ils en procèdent, identiques à elle selon toute la posivité d'un être commun.

O Dieu, qu'il est loin de moi de vouloir éclaircir ton mystère en parlant ainsi! Je sais que je balbutie; mais tu parles, toi, et il suffit. Tu parles au dedans, et ton Verbe te dit : Me voici! Tu parles au dehors, tu te révèles, et tes fils du temps doivent faire la même réponse : Me voici! je crois, j'adore et n'es-

père la compréhension qu'en récompense d'une utilisation filiale. Il me suffit de savoir que vous êtes Trois, ô Vous, et que parmi ces trois est l'Amour.

*
* *

L'Amour vivant est appelé Esprit par allusion au souffle de vie, au soupir, à la respiration intérieure qui s'exhale. Car, nous le disions, l'amour de Dieu pour Dieu se répand sur toutes ses œuvres, et alors, par sa puissance, l'Esprit divin exhalé devient impulsion active, influence fécondante comme l'air qui circule, force purifiante et entraînante comme la tempête. On l'appelle Esprit-*Saint,* parce qu'il est l'Amour parfait, à savoir pur de tout mélange (ἅγιος), à savoir ferme et immuable (*sanctus*). Ses symboles sont la colombe, signe de la fécondité et des attentions de l'amour; la nuée lumineuse, voile de mystère et d'inspiration; les langues de feu : ardeur, conquête; le vent : impulsion, entraînement, pouvoir. Et quand on le voit ainsi communiqué, agissant, incorporé pour ainsi dire à la création que Dieu aime, pour que, elle aussi, devienne esprit et devienne sainte, on appelle le Saint-Esprit le *Don.* Don par excellence, don substantiel, l'Esprit divin précède tout autre don et les contient tous en les

unifiant; car ils sont amour, et c'est Lui qui est l'Amour.

Tout ce que Dieu fait, c'est par amour qu'il le fait, amour réglé par sa sagesse. Toute œuvre de Dieu dans le monde est donc une œuvre de son Esprit communiqué par le Verbe, une « *mission* » de son amour vivant, qu'il nous envoie en union avec le Fils, sagesse vivante.

N'allons pas ici encore nous tromper, en prenant à la lettre des expressions nécessairement métaphoriques. Pas plus que la « *procession* » intérieure des divines personnes n'est une émanation d'êtres nouveaux, pas plus leur *mission* temporelle n'est un voyage. Dieu ne voyage pas. Dieu n'est point dans l'espace. L'Esprit qui est envoyé était déjà là où il est envoyé. Là où il ne serait point, il n'y aurait rien, puisqu'il est créateur. La première mission de l'Esprit est figurée dans la Genèse par ce vent violent ou Esprit de Dieu qui planait sur les eaux. Mais si l'Esprit créateur était déjà là où il vient, communiqué de nouveau il y sera d'une nouvelle manière; il y recevra une nouvelle *mission;* sa créature l'utilisera pour croître, s'épanouir, se garder, aboutir selon les formes exigées par le premier établissement de sa nature.

Quand il s'agit de la créature raisonnable, le don

de l'Esprit peut devenir un don au sens complet, parce qu'il est accepté. Son effet est la grâce, qui nous fait coparticipants de cette vie à trois qu'est la Trinité, en vue d'intimités éternelles. Mais dans la grâce, qui surélève tout en nous, ce qui lui est le plus propre, c'est ce qui le définit lui-même : l'amour. Et ce n'est pas là réduire son lot, puisque, nous l'avons dit, l'amour est le commencement et la fin de tout.

L'amour donc, l'amour qui tend à Dieu et s'y complaît comme Dieu se complaît en soi ; l'amour qui voit en Dieu ce qui s'y trouve en effet, à savoir tout, et qui l'aime, aimant pour sa beauté et son utilité ce qui est seulement chose, aimant fraternellement les personnes qui communiquent avec lui en une même nature et en une même destinée : tel est l'effet de l'Esprit-Saint. La langue chrétienne inclut le tout dans ce mot si large et si haut pour qui sait comprendre : la *charité*.

Et comme la charité est une intention universelle ; comme elle est un parti pris d'orienter la vie, toute la vie vers Dieu, ensemble, l'habitation de l'Esprit en nous s'épanouira selon toutes les vertus, dans tous les replis de notre être, dans toutes les directions de notre activité. Ce qu'on appelle vertus, c'est l'amour de Dieu et des hommes cherchant ses

chemins, se défendant contre les ennemis de sa marche, constituant ses moyens et, pour cela, redressant ou actionnant tout en nous. L'Esprit d'amour y trouve donc son œuvre.

Mais comme l'activité des vertus laisse place — le paganisme même le pensa — à une activité plus immédiate du divin, à une sorte de génie religieux qui procède par inspiration, qui passe par-dessus nos délibérations et n'a besoin, en nous, que d'une passivité vertueuse, on attribue aussi au Saint-Esprit les *dons*, qui portent son nom deux fois, puisqu'il est, lui, le Don suprême, et qu'on appelle ces dons de l'âme des *esprits*.

Esprit d'intelligence, pour percevoir les hautes vérités comme par une intuition sans recherche; *esprit de conseil,* pour les appliquer à la pratique; *esprit de sagesse*, pour bien juger de ces mêmes vérités une fois conçues, une fois exprimées par soi ou par d'autres; *esprit de science*, pour juger de leurs applications; *esprit de piété*, pour organiser nos rapports, qui sont, au fond, chose familiale, et qui se relient en Dieu Père; *esprit de force*, pour résister aux périls du bien; *esprit de crainte,* pour éviter avec prudence les pièges du mal : c'est le septénaire sacré, que d'anciens artistes représentaient par la colombe sept fois répétée, en cercle (forme parfaite), le

Christ trônant au centre, la Sagesse sur son cœur, et rayonnant à partir d'elle.

Cette habitation multiple en ses ressources et en ses effets constitue l'être humain en la dignité de temple. « *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* » (I Cor., III, 16). Mais saint Paul n'oubliait pas que notre être est double, et craignant que le Dieu-Esprit ne parût habiter que notre esprit, alors que la chair a besoin des mêmes secours pour aboutir aux mêmes destinées, il disait encore : « *Ne savez-vous pas que vos membres mêmes sont le temple du Saint-Esprit?* » (I Cor., VI, 19).

La mission de l'Esprit-Saint devient spéciale et renouvelle, si je puis dire, son mandat, quand le bien progresse en nous et surtout s'il progresse comme par bonds. Les *variations lentes,* comme disent les savants, prouvent l'Esprit créateur et sanctificateur; mais les *variations brusques* le manifestent davantage. Une conversion, une entreprise héroïque, une décision extrême, comme la marche au martyre, cela prouve que, selon le mot de l'Apôtre, « *ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les choses futures... ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ* », et que « *les grandes eaux mêmes*

ne peuvent pas éteindre l'amour » (Cant., VIII, 7).

Un effet intérieur qui éclate en manifestations visibles, tel un miracle, est aussi le résultat d'une mission spéciale de l'Esprit.

Enfin, la mission de l'Esprit divin n'est pas seulement individuelle, elle est collective.

L'Esprit-Saint est l'âme de notre âme, disait saint Augustin; mais comme saint Paul, en parlant de l'âme, n'avait pas oublié le corps : ainsi saint Augustin, en parlant de l'individu, n'oublie pas le groupe. Religieusement, nous sommes ensemble, constitués en Eglise, et comme l'association crée un être nouveau qui a son unité propre et ses fonctions propres, bien que ses finalités se distribuent, l'Eglise a besoin, elle aussi, elle d'abord, que l'Esprit divin y habite. C'est parce qu'il y habitera, qu'il pourra, normalement, habiter en nous, puisque l'Eglise nous crée au spirituel, telle une mère. Aussi saint Augustin nous dit-il que si le Christ est la tête de l'Eglise, c'est l'Esprit-Saint qui en est l'âme, c'est-à-dire le lien vital. Ce que fait l'âme dans le corps, c'est de garder à l'unité des éléments disparates, de les organiser en hiérarchie. Ce que fera notre âme divine, dans le corps social appelé Eglise, c'est d'y créer aussi l'unité, par le ciment de l'amour, et de mettre en hiérarchie tous ses membres.

Cette dernière condition n'est pas comprise de tous. Quand on dit que l'Evangile est une loi d'amour ; que c'est la marque du Nouveau Testament, et que là est le précepte du Maître, beaucoup l'entendent d'une impulsion purement sentimentale. Mais c'est une illusion. L'amour qui crée l'Eglise est semblable à celui des membres l'un pour l'autre, dans la fable et dans les Epîtres ; semblable à celui dont parlait Empédocle, qui assemble des éléments pour des créations mondiales. Pure semence d'anarchie chez Tolstoï et aussi au tréfonds des doctrines protestantes, l'amour, dans l'idée catholique, est un amour organisateur, un amour qui crée l'ordre et qui, par l'ordre, réalise les fins de l'amour qui sont : le bien pour tous et, par le bien, le bonheur.

L'*unité du corps mystique,* comme s'expriment nos théologiens, est à l'image de l'unité du corps social, qui est à l'image de l'unité du vivant. Tout se tient, et l'anthropologie religieuse, l'anthropologie sociale et l'anthropologie individuelle se répondent, ajoutant à ce qu'elles ont de commun ce qui est propre à chacune, sans que l'espèce fasse tort au genre, sans que *telle* vie contredise les lois générales de la vie.

Ajoutons que, l'Eglise étant universelle dans le

temps aussi bien que dans l'espace, l'amour qui relie entre eux, organiquement, les hommes religieux de chaque génération relie aussi les générations religieuses. L'Esprit d'amour souffle à travers les temps comme il soufflait sur le chaos primitif pour l'organiser, et eux aussi, les temps, il les organise. Il entraîne au progrès ce qui sans lui serait stagnant. Il plane, il palpite, il rayonne, âme lumineuse et ardente de l'histoire comme il l'est de chaque groupe contemporain et de chaque être.

C'est lui qui provoquait les désirs humains sous la forme de cette recherche du *Dieu inconnu* dont saint Paul portait témoignage à l'Aréopage. C'est lui qui insufflait cet esprit prophétique qui ne cherchait plus seulement, qui trouvait et qui pressentait, qui donnait et qui promettait, faisant le lien entre la recherche et *Celui qui devait venir*. C'est lui qui a réalisé dans l'humanité du Sauveur cette plénitude *d'où nous avons tous reçu,* disait Jean, *grâce pour grâce*. C'est lui qui a éclaté, dans l'Eglise naissante, en manifestations intérieures et extérieures destinées à témoigner Dieu et à rassembler ainsi, par l'attirance de son action et de ses promesses, *le troupeau dispersé* de ses enfants. C'est lui qui a travaillé et qui travaille, tout le long des âges chrétiens, au développement laborieux et coupé d'arrêts ap-

parents de ce germe évangélique dont la percée est si lente, parce que la terre est dure, dont les aiguilles vertes se montrent, se fanent, repoussent et lancent la tige pourtant, parce que l'histoire, au temporel et au spirituel, en doit vivre.

Effort matériel, génie de la science, inspiration des arts, esprit de rénovation politique, génie intime des héros de la vertu, sainteté qui fait dépasser l'homme après avoir achevé l'homme : c'est toute la civilisation, dans tous les sens, qui est proposée comme fruit à l'Esprit d'amour; car tout entière, pourvu que la hiérarchie des biens y soit sauve et que le Bien suprême y domine, elle fait partie des fins créatrices préconçues par amour, et profite donc aussi des poussées, des exhaussements qui sont la part de Dieu dans l'œuvre à deux qu'il a entreprise sur terre.

La civilisation chrétienne, c'est un amour divin qui travaille, voulant faire du bonheur par de l'organisation matérielle et morale, par du savoir, de l'expérience, de la vertu, par tout ce qui soulève le genre humain comme une masse où un levain fermente.

Levain de l'amour, qui te complètes par le feu, pour transformer et fixer en bonté la pâte ingrate de notre humanité pécheresse, que tu as encore à

faire, dans le monde et dans nous tous! Puisses-tu, dans le genre humain toujours inconscient, faire se lever de nouveaux prophètes! Puisses-tu, dans notre Eglise perpétuellement en marche, fournir les conditions de la marche, éclairer l'autorité, assurer l'obéissance, susciter les initiatives, affermir les progrès! Puisses-tu, dans chacun de nos cœurs, procurer le commencement par la conversion, le progrès par les vertus agissantes, la fin par la persévérance! Puisses-tu, lors des aboutissements où chacun aura sa place, nous montrer la consommation de tes élus en myriades de myriades pour qu'ils t'honorent par le nombre, en sublimité de valeur pour qu'ils t'honorent par la qualité, en plénitude de joie, ensemble, pour qu'ils t'honorent par le bonheur! Car le bonheur est pour l'amour la louange suprême, étant le témoignage que le bien objet de l'amour se rend au dedans de nous, disant par ses bondissements, comme dans l'Apocalypse : *Amen! Amen!* C'est bien! C'est bien!



L'AMOUR DANS LA NATURE

CHAPITRE III

L'AMOUR DANS LA NATURE

Nos théologiens, cherchant partout des traces de Dieu dans sa création, ont coutume de distinguer, dans ce qu'ils en découvrent, ce qui a caractère d'*image* et ce qui représente un *vestige*. L'image, c'est ce qui reproduit des traits; le vestige, c'est le témoin d'un passage. Si Dieu agit et qu'on le reconnaisse plus ou moins à son action, c'est un vestige; s'il imprime sa resssemblance sur un fils de l'Esprit, c'est une image.

A cet égard, on ne peut espérer découvrir dans la nature ce qu'on a découvert dans l'homme; la nature ne fait point image; mais nous devons y trouver des vestiges et reconnaître que les pas du divin Marcheur y sont imprimés partout. A ceux qui en doutent, la Genèse donne une haute leçon, quand elle fait dire au Créateur, comme conclusion

de chaque période formatrice : « C'est bien ! » le bien étant précisément le reflet du divin visage et la trace du passage de l'amour.

Les poètes chrétiens n'ont pas manqué de consentir à ce verdict. A la suite de leurs émules inspirés, ils ont fait de leur lyrisme une perpétuelle transposition des valeurs naturelles en des attributs divins; quand l'amour s'est trouvé sur leur route, ils n'ont pu négliger de montrer Dieu penché, pour s'y mirer, sur cette flaque d'eau luisante et rafraîchissante.

Les saints, ces poètes de l'action, quand ils n'ont pas été par surcroît les poètes du verbe, ont vécu de ce sentiment avec une intensité qui explique leurs élans et aussi, quelquefois, leurs naïvetés adorables.

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, par toutes les créatures, et spécialement par mon frère le soleil, qui nous dispense la lumière et le jour. Il est beau et rayonnant d'une vive splendeur. Et il rend témoignage de vous, ô mon Dieu » : ainsi chante un François d'Assise. Ce témoignage d'une lumière vivifiante, d'une lumière qui est amour, nos mystiques le retrouvent même dans le caillou obscur, dans la bête, dans l'être morne sur lequel l'homme projette son âme. Ils se disent que les choses ont une âme aussi, une âme

divine, et l'anthropomorphisme charmant qui leur fait traiter cette âme comme une sœur est une philosophie authentique, en même temps qu'une poésie où la vie humaine associée à la vie universelle s'organise en une suite de strophes.

Assurément, nous ne pouvons prendre à la lettre tout ce que le lyrisme conceptuel ou sentimental accumule ici de métaphores ; mais une doctrine précise y est latente. Reste à savoir laquelle. Qu'y a-t-il, vraiment, dans la nature, à titre de vestiges du Dieu amour ? — Une foule proclame qu'il n'y en a point, et sourit, ou s'indigne, quand on prétend trouver ces traces. Héraclite s'assombrissait, après avoir dit sentencieusement : C'est le combat qui est le père de toutes choses. Nous reconnaissons chez ce Grec notre *lutte pour la vie,* et, comme application à la vie humaine des leçons de la nature, nous voyons poindre au loin l'aphorisme de Nietzsche : « Efforçons-nous divinement les uns contre les autres ».

Mais ces spéculations, qui se croient très profondes, ne le sont pas assez. L'opposition universelle est une des lois du monde ; mais ce n'est pas la première, ni à plus forte raison l'unique. Empédocle, le poète philosophe d'Agrigente, le reconnaissait déjà partiellement quand il partageait — équi-

tablement, pensait-il — l'empire du monde entre l'amour et la haine. Son tort était d'admettre ces deux forces *ex-æquo*. Un peu plus tard, Platon lui eût appris que ce dualisme est fautif. L'unité règne.

Notre Newton a montré, à propos d'un des rouages tout premiers de la grande machine, que le vieux Sicilien se trompait. L'attraction, cet amour des éléments inférieurs, est un phénomène primitif; la répulsion est un phénomène dérivé. Les combinaisons, fondées sur des convenances réciproques et des attirances, sont primitives; les destructions sont des phénomènes dérivés. Un composé se dissout parce que ses éléments ou tels d'entre eux ont plus d'affinité avec un corps voisin qu'ils n'ont de satisfaction dans la combinaison actuelle; ce sont des divorcés par amour.

Et ce qui est vrai pour chaque cas élémentaire est vrai pour les ensembles. Voit-on jamais que la nature prépare la destruction de ses œuvres? La nature ne détruit rien : elle bâtit; tous ses agents sont des constructeurs auxquels elle délégua sa puissance d'idéal sous la forme de ce que Claude Bernard appelle l'*idée directrice*, et aussi sa puissance d'amour, par les tendances qui font de cette idée active une recherche.

Tout s'efforce vers des réalisations qui révèlent le caractère du bien, qui sont donc objet d'amour, puisqu'il est convenu d'appeler ainsi, à ce niveau, l'adaptation unitive d'êtres ou d'éléments d'êtres attirés par une réciproque convenance.

S'il arrive si souvent que la nature constructive voie ses échafaudages s'écrouler; si les mondes meurent; si les évolutions rétrogradent; si le soleil, qui est fait pour féconder, brûle, et si l'eau, faite pour rafraîchir, inonde; si tout semble hésiter entre la vie et la mort, entre le bien et le mal, c'est que la raison immanente qui préside au travail, qui dirige les tendances n'est qu'une raison partielle, aux manifestations dispersées. Il n'y a pas de lien ferme pour la gerbe totale. Dieu a permis, pour des raisons tirées de ses fins supérieures, le règne relatif du hasard, c'est-à-dire de rencontres irrationnelles, dans un monde qui est raison : rencontres qui ne font plus addition ou multiplication, ainsi que dans chaque série ordonnée; mais soustraction, déperdition, bataille, apparent produit de la haine, en réalité résultat d'une anarchie relative de l'amour.

Reste qu'au fond l'amour travaille et, quand il est vaincu, recommence. Il est la seule puissance déchaînée dans la création. Tout être actif s'en recommande. « Pour l'amour du meilleur, a dit le pseudo-

Aréopagite, toutes choses agissent, quoi que ce soit qu'elles agissent » (*Les Noms divins*, IV).

Montons d'un degré. Voici la vie. Nous y trouverons l'amour au sens propre, du moins l'amour qui est une passion, car de l'amour volonté, il n'y a pas trace dans la nature.

Ici nous rencontrons Darwin, et Darwin expliquera que ce qui fait progresser les espèces, ce qui développe la vie, à partir du fond des mers où elle paraît avoir pris naissance jusqu'à sa haute manifestation dans l'homme, c'est le combat. Oui, le combat éliminateur des faibles, extincteur des combinaisons sans avenir parce qu'elles sont mal venues et mal adaptées. Tout est combat, tout est conflit, tout est carnage. L'organisme détruit l'aliment; le gros poisson mange le petit; le fort mange le faible. C'est avec cela que se construit l'animalité, comme Héraclite disait qu'avec cela se construit le monde. Les vivants s'entre-tuent, s'entre-chassent, s'entre-dévorent. Il en meurt afin que d'autres vivent; il en meurt afin que d'autres s'amusent, s'ébattent, se reproduisent, progressent. Un vestige de l'amour divin, cherchez-le donc, ô théologiens philosophes.

Eh bien oui, nous le cherchons.

Dieu me garde de contester au génie ses trou-

vailles, même hypothétiques. Je laisse à de plus savants ou à de plus hardis de décider qui a raison, en matière positive, de Darwin ou de ses contradicteurs aujourd'hui nombreux. Mais je dis que Darwin a oublié une chose fondamentale : c'est que le travail qu'il décrit en suppose un autre. Éliminer les mal venus, soit; mais quel pouvoir les a fait venir? Et les bien venus, quelle poussée les amène à l'être?

La sélection naturelle vient trop tard pour expliquer tout; elle n'est qu'une porte de sortie; je demande l'entrée. Avant le combat, avant la chute en faveur du meilleur, il y a le meilleur, il y a le moins bon; avant le meilleur et le moins bon, il y a le germe. Et à coup sûr, en remontant plus haut, on pourra raisonner pour le germe comme pour le vivant : invoquer des conflits antérieurs qui fournissent aux conflits présents leur matière. Mais reculer n'est pas résoudre. On ne peut toujours parler de survivants sans que s'expliquent les vivants, ni faire de la vie uniquement avec de la mort.

Ici ou là, et dût-on dépasser en arrière la vie, rencontrant la matière source prétendue des premiers germes, dans tous les cas, il faudra invoquer l'*idée directrice*, l'effort créateur qui précède le triage de la sélection, la recherche du bien dont on veut

faire le mieux, l'adaptation unitive, l'adhérence d'éléments sympathiques et connaturels, en un mot l'amour.

Et cet amour, en revenant, on le retrouvera tout le long de l'échelle vitale. Toute émotion est fondée sur l'amour, fût-ce la haine, vu qu'il n'y a lieu de haïr que ce qui prive d'un bien aimé — et à plus forte raison le désir, qui est un amour en quête, la crainte, qui est un amour menacé d'un péril, la tristesse, amour que la menace a frappé, la colère, amour qui se venge, l'audace, amour dressé contre l'obstacle, l'espérance, amour qui attend et, pour finir, la jouissance, qui est un amour satisfait.

L'organisme détruit l'aliment, disait-on; mais ce n'est point pour détruire : c'est pour vivre et faire vivre. Ce n'est point non plus pour tuer que le lion tue; dans sa griffe abaissée, je ne vois qu'une force avide, accapareuse et jalousement aimante; dans son rugissement, il y a tout le creux de son large corps affamé, tout le creux de son antre, avec la lionne couchée et les petits qui attendent : vaste creux de la caverne féconde orientée vers l'avenir et que le génie de l'espèce habite. C'est lui, ce génie qui ne hait point, mais qui veut, veut, veut, et pour cela brise l'obstacle, c'est lui qui représente déjà l'amour créateur sous deux formes, l'une spéci-

fique et l'autre individuelle : le désir et la faim.

La faim, c'est déjà un amour déguisé, puisque c'est l'instinct de conservation qui travaille. Conserve-t-on si âprement, lorsque l'on n'aime point? Le désir, c'est un amour plus large, qui déborde l'individu, qui s'étend à l'espèce, se sacrifie au besoin pour elle, court à l'aveugle, mais court avec une vélocité d'autant plus grande vers cette plus haute vie dont le plaisir n'est que l'appât. Une volonté inconsciente, mais redoutable et sacrée n'entraîne-t-elle pas chaque vivant loin de son cas? Ne fait-elle pas de son élan une force de propulsion qui oublie pour finir l'être d'où elle émane : tel le boulet qui part, arraché à son âme hurlante?

Dans le détail de la vie animale, la sympathie, la coopération, à l'intérieur de l'espèce tout au moins, font équilibre aux instincts égoïstes et en contiennent les écarts. De là, ces traits de dévouement touchants que tant de jolis récits nous rapportent; de là ces fourmis qui s'épuisent de travaux, qui acceptent, en faveur de la colonie, la journée de seize heures, qui vont jusqu'à se noyer volontairement pour faire de leurs corps un pont qui sauvera leurs compagnes.

Les animaux ont inventé avant nous l'assistance dans le travail, les secours aux blessés, les mutua-

lités, les voyages économiques, jusqu'aux infirmeries, j'allais dire jusqu'aux orphelinats, car il est de fait que les familles de singes adoptent des orphelins et les traitent avec tendresse.

Oh! sans doute, tout cela ne va pas très loin, et à cette médaille il y a le revers. Si le fort mange le faible, si le désir veut souvent la mort, il y a là de quoi émouvoir la sensibilité et inquiéter la raison; c'est un mystère dont je n'ai garde de troubler la sublime horreur; mais je ne fais point un paradoxe en disant : C'est au fond un mystère d'amour.

Eh quoi! l'amour voudrait ces hécatombes? Non; mais il doit les permettre en raison de vouloirs supérieurs où l'esprit est le but, la matière douloureuse la servante. Et ces vouloirs divins s'exécutent au moyen d'élans qui ne peuvent éviter l'aiguillon de la souffrance ni les pièges de la mort, mais qui vont, eux, vers la vie, vers la meilleure vie, et qui par là figurent, qui par là prouvent, en passant par l'idée de providence, cette vie intérieure de Dieu où l'amour suprême a pour objet le suprême Bien.

Disons que la vie universelle nous présente un double mystère : l'un, douloureux et troublant, le mystère du mal ; l'autre, glorieux et évocateur, où le premier s'absorbe, à savoir le mystère de cette

recherche jamais lassée, dont les visions de Darwin ont précisément élargi les perspectives. Effort inépuisable, qui accumule les créations et se sent assez puissant pour ne rien craindre des chutes; qui laisse périr individus, espèces, parce qu'il a dans ses réserves des ressources de vie à foison, et qui à travers tout ce chaos prépare les destinées incommensurables et les fêtes éternelles de l'esprit.

Toute la création aime, et comme cette poussée d'amour est une participation de Dieu, toute la création prouve que Dieu aime. Toute la création tend au Bien divin; elle l'aime inconsciemment : toute la création prouve donc que Dieu aime Dieu, et que l'Esprit d'amour est comme son âme. Souffle sacré qui, répandu, entraîne les mondes et les anime au dedans, comme leur âme également, mais cette fois transcendante, séparée par sa perfection et d'autant plus intime; souffle tourbillonnant qui, parti de Dieu Père par le Verbe, y revient par lui, entraînant tout le créé pour le mêler aux échanges de la Trinité.

Enfin, toute la création tend au bien divin à travers le bien des créatures raisonnables, à travers la personne *fin en soi*, dirait Kant; toute la création prouve donc par ce détour encore que Dieu aime et qu'il s'aime, qu'il est Esprit d'amour subsistant, ex-

tasié en soi et en tout ce qu'il produit dans la mesure des valeurs qu'il y étage, puisque les créatures raisonnables sont aussi aimées, avec leur annexe, le monde, comme représentants du Bien divin, et que c'est ce Bien qui est aimé premièrement en elles.

Dieu au commencement, Dieu à la fin, il faudra bien toujours en revenir là. Ainsi le veut l'ordre ; ainsi le veut le droit éternel. Mais, nous le disions, cet amour de Dieu pour Dieu n'est pas un égoïsme. Si Dieu n'aimait pas Dieu, il ne le répandrait pas ; s'il ne le répandait pas, où serions-nous, gouttes de cet océan, rayons émanés de cet astre d'où s'échappent, par trop-plein de lumière, toutes les clartés de la vie?

O Dieu, si le monde évolue, si les sphères tournent, si les plantes poussent, si la vie coule au fond des mers, si les animaux paissent ou s'élancent vers la proie, si les airs frétillent d'ailes, si tout s'émeut et accourt quand vous dites à la vie universelle : Va ! c'est pour le règne de vos fins d'amour à l'égard de tous ceux qui en peuvent recevoir la richesse.

Si à leur tour ceux-ci pensent, s'ils aiment, s'ils agissent sous la lumière de la raison et la poussée de leurs amours, s'ils s'épanouissent en œuvres et se survivent, et se multiplient, et se remettent à flamber de toutes les flammes de la vie, tout cela, c'est

pour que *votre règne arrive,* que *votre nom soit sanctifié,* c'est-à-dire que votre Bien triomphe et que, ne pouvant s'exalter au dedans, il éclate au dehors en bonté qui se donne.

Nous n'allons pas nous laisser troubler par ce que nous ne savons pas; les aboutissements suprêmes nous échappent; mais le travail qui se fait révèle pourtant sa loi fondamentale, sa ligne d'élan, sa direction, et cela nous parle de vous comme nous aimons qu'on nous en parle.

En dépit de l'apparence, le secret de la vie universelle, c'est l'amour.

L'AMOUR DE DIEU

CHAPITRE IV

L'AMOUR DE DIEU

L'amour en Dieu est une vision de source ; il faut ensuite, abordant le monde humain, observer à mi-chemin le bruissement des fontaines, la coulée des fleuves, la formation des lacs, la descente des torrents, en attendant le retour des eaux, après emploi, vers la Source qui est en même temps Océan, vu que toute recherche — et l'amour en est une — doit faire retour, par le moyen des finalités créatrices, à son point de départ divin.

Il suffit de s'exprimer ainsi pour donner à comprendre que Dieu doit être toujours présent quand on parle de l'amour. A moins que l'amour ne soit dévoyé, il faut bien qu'il s'avance dans l'unique voie qui lui soit laissée, à partir de l'unique principe d'où il puisse sortir. Or, l'unique voie, qui passe par le territoire humain où l'amour s'attarde, c'est la voie

qui conduit à Dieu; l'unique principe, en arrière de notre cœur dont tous les battements sont comptés, c'est le principe divin, c'est le Dieu amour.

Un amour droit est comme la droite infinie des mathématiciens modernes, dont ils disent : C'est un cercle. Trajectoire infinie, l'amour droit s'origine dans les dernières profondeurs de l'être divin, qui se définit par l'amour, et il retourne dans ces mêmes profondeurs pour qu'une intimité sacrée nous reçoive.

Serait-il nécessaire, après cela, venant à distinguer les amours humains, de démontrer que l'amour relatif à Dieu a un droit de primauté sans conteste? Primauté, ce n'est pas assez dire, il faudrait dire plutôt exclusivité. En un sens, on n'aime jamais que Dieu, puisqu'il est derrière tout bien qui nous attire, comme le fond de perspective lumineux qui en affirme les contours et en soutient par son rayonnement la clarté défaillante. Mais aimer Dieu ainsi à travers tout sans en faire notre objet spécial, sans le reconnaître en tout et l'aimer en tout, ce n'est pas l'aimer vraiment, c'est simplement subir les relations inévitables des choses; ce n'est pas employer notre cœur pour lui, ce n'est pas non plus l'utiliser, lui, objet souverain, comme la norme des objets que nous allons aborder, répudier, préférer ou su-

bordonner. De toute façon, Dieu ne joue donc pas son rôle.

Pour que Dieu soit Dieu dans la pensée de la créature raisonnable, il faut qu'il soit au premier rang des estimations; pour que Dieu soit Dieu dans le cœur où la raison règne, il faut qu'il soit au premier rang des amours et, comme tout ce qui est premier, qu'il soit règle.

Parlant de l'amour dans l'ordre humain, notre première préoccupation doit donc être l'amour de Dieu. Tout le reste en dépendra, comme il dépend, lui, ainsi que tout, de l'amour que Dieu a pour soi-même et répand sur toutes choses, de l'amour vivant qui est l'Esprit-Saint.

I

Dans ses brouillons sublimes, Pascal a écrit une phrase dont la brièveté veut un commentaire, mais qui, bien prise, amorce admirablement une étude de l'amour de Dieu et de l'amour selon Dieu. « Tout est un, dit-il, l'un est l'autre, comme dans les Trois Personnes. » Non qu'il s'agisse de confondre en Dieu et entre eux tous les êtres; mais ce qui est distinct n'est pas pour cela sans liens, et les êtres

distincts de Dieu ne sont pas sans liens naturels et surnaturels avec Dieu.

Il y a un Tout, et de ce tout c'est Dieu qui est le centre, c'est Dieu qui est le foyer vivant. L'intimité des trois Personnes, dans l'unité de leur substance, est le modèle et la source de l'intimité de tous les êtres en Dieu, de l'intimité spéciale et fraternelle des esprits.

Quiconque a pris conscience de ce fait, qui en a reçu révélation par le Christ doit se sentir « *débiteur de toute créature* », disait Paul, débiteur principalement de tous les humains, mais débiteur totalement, débiteur à fond de Celui en qui tous s'unissent, parce qu'en lui ils subsistent, ils s'agitent et ils vivent : « *In ipso vivimus, movemur et sumus* » (Actes, XVII, 28).

L'exigence d'amour, à l'égard de Dieu, est simplement une exigence de ce que nous sommes, par nature et par adoption. Dieu nous a faits. Nous sommes son rêve et son travail. C'est son amour créateur qui a mis en œuvre sa puissance et appelé sa sagesse pour fonder cette nature qui est en nous capable d'amour. Nature, dis-je; mais il y faut comprendre tous ses épanouissements, tout ce que nous valons et tout ce que nous possédons; car ce que nous possédons ne vaut pour nous qu'en s'in-

corporant à nous, en devenant nous, et cela fait donc corps avec l'être indigent qui nous est donné. Toutes les traces de l'amour divin que chacun de nous peut observer, en dépit des épreuves, dans la vie qu'il mena et dans celle qu'il mène, dans sa vie intérieure et dans sa vie extérieure, dans ses relations, dans ses espoirs fondés, dans ses succès et dans ses revers utiles, dans sa personne et dans celles où il a transporté l'intérêt de sa vie : tout cela n'est qu'un avec nous, c'est nous épanouis, nous rayonnants, c'est la chevelure du soleil plus ou moins brillant qu'est chaque vie, et Celui qui crée le soleil crée aussi sa chevelure ardente.

Or, si nous sommes un travail de Dieu, nous et tout ce qui est de nous, et si Dieu nous a faits par amour, pouvons-nous refuser de nous reconnaître comme une appartenance de l'amour?

Le travailleur a droit sur son travail. Celui qui travaille une terre a un droit sur le fruit. Celui dont le travail disposerait la terre aurait droit sur la terre, qui serait alors son fruit. Celui qui est pour beaucoup dans l'œuvre a droit beaucoup. Celui qui donne le fond a droit au fond. Or, Dieu est le travailleur total, qui ne suppose ni la terre, ni l'outil, ni les conditions ambiantes, ni les données d'espace et de temps, ni rien. Dieu crée, et le créateur a un droit

sans partage. « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu?* » (I Cor., IV, 7).

Le travail fait, notre amour créateur ne s'en détache point comme l'horloger de l'horloge ; il ne l'expulse pas du chantier divin. Où le mettrait-il? Il n'y a point de dehors pour Celui qui crée tout, parce que créer c'est poser l'être, et qu'il n'y a rien en dehors de l'être.

L'homme capable d'amour est donc muré en Dieu amour ; muré comme dans un infini qui laisse une liberté sans limites et dont cependant on ne peut sortir. Il demeure enveloppé par ce souffle vivant, que nous appelons l'Esprit-Saint ; bercé pour être, comme l'enfant est bercé pour vivre, au sein de cette Mère qui n'enfante jamais, n'ayant pas de monde pour « mettre au monde », mais qui développe au dedans, stimule, pousse à la destinée, appelle à des intimités nouvelles et attend en retour, pour que les destinées s'accomplissent, que notre amour aille rencontrer le sien.

Nous ne pouvons nous refuser à ce cœur à cœur sans répudier notre nature même. C'est par nature que nous sommes inclinés vers le bien divin.

Par la raison, nous sommes élevés au niveau de l'universel. Au lieu de juger des biens où se prendra notre cœur uniquement d'après des données sen-

sibles, ou d'après l'intérêt immédiat, nous devons nous sentir portés à élever le débat de l'amour, à faire de tout bien *notre* bien, et à voir dans la hiérarchie des valeurs d'être proposées à notre raison la norme de notre attachement au point de vue de l'amour d'appréciation, dans leur proximité relative par rapport à nous la norme de nos tendresses.

Si donc Dieu est à la fois l'être le plus haut et le plus prochain, l'être infiniment haut et infiniment prochain, puisque, perfection absolue et universellement créatrice, il est à la fois immanent et transcendant à ce qu'il crée : si cela est, Dieu a tous les titres pour que l'amour en toutes ses formes parfaites doive germer.

C'est pour cela que nos théologiens se laissent aller à ce paradoxe — c'en est un au point de vue de l'expérience quotidienne : La créature raisonnable aime naturellement Dieu par-dessus toute chose.

Hélas! cette tendance naturelle de notre être en tant que raison est combattue largement par les tendances de notre être en tant que sensibilité dévoyée, nature blessée. Comme le dit joliment saint François de Sales, « les aigles ont un grand cœur, et beaucoup de force à voler; elles ont néantmoins incomparablement plus de veuë que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loin leurs

regards que leurs aisles. Ainsi, nos esprits animez d'une saincte inclination naturelle vers la Divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement, pour voir combien elle est aimable, que de force en la volonté pour l'aimer... et ce petit amour imparfaict, duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir stérile, qui ne produit point de vrays effects, un vouloir *paralytique,* qui void la piscine salutaire de sainct amour, mais qui n'a pas la force de s'y jeter » (1).

C'est par la grâce que nous devenons capables vraiment de ce à quoi nous sommes naturellement inclinés. La grâce, si nous le voulons, nous met d'accord avec nous-mêmes, et par surcroît elle achève en nous ce que la nature, même parfaite, ne saurait donner.

La nature ne nous porte qu'à la connaissance et à l'amour d'un Dieu abstrait, « Dieu des philosophes et des savants », disait Pascal, et il le dédaignait presque, pour se retourner vers le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob », c'est-à-dire le Dieu vivant de la révélation historique. La raison, surélevée par la foi et placée par elle en face du

(1) *Traité de l'Amour de Dieu,* l. I, ch. XVIIe.

bien divin envisagé sous l'aspect nouveau que la révélation nous propose, doit entraîner le cœur avec une intensité renouvelée et sous la forme nouvelle aussi d'une intimité que l'abstrait ne satisfait plus.

Ce qui nous est promis pour plus tard, c'est l'*intuition* de Dieu, sa vision par l'esprit comme nous voyons le sensible par les yeux, et de cette vision à venir, c'est la foi qui est l'amorce. En conséquence, ce que nous attendons pour plus tard, c'est un amour intuitif de Dieu, amour désormais nécessaire, impossible à écarter parce qu'il sera béatifiant assez pour que toute raison de le fuir s'y absorbe, et de cet amour promis, c'est la charité terrestre qui est l'amorce.

On ne pourrait donc échapper à l'amour divin qu'en échappant à sa destinée naturelle et surnaturelle, en échappant à sa nature telle qu'elle est en son fond et telle que l'adoption divine nous la fait.

Sublime, sublime obligation, qui en nous enchaînant à nous-mêmes, nous enchaîne à Celui qui est notre meilleur nous-même, qui est nous-même plus que nous, si je puis dire, puisque par lui nous sommes nous et que notre part d'être, obtenue en sa dépendance, lui demeure acquise et ne fait point addition à sa substance.

Que si maintenant le *Dieu avec nous* de l'histoire évangélique, Dieu de Bethléem qui humilie tendrement l'amour, Dieu de Nazareth qui l'enveloppe de mystère, Dieu de Capharnaüm qui le fait voyageur, Dieu de Sichem et du puits de la Samaritaine qui le fait condescendant avec tant de magnificence, Dieu de Jérusalem qui le rend disputeur et violent contre ceux qui veulent lui ravir son trésor, Dieu de la colline mortelle et de la croix dont le titre inscrit en trois langues, résumé de tous nos idiomes, pourrait se traduire : *Roi des cœurs* — si ce Dieu-là intervient et agit sur nous, qui pourra se refuser à l'attirance désormais humaine du divin mis à notre niveau sans rien perdre de sa grandeur?

C'est lui qui écrira, en lettres de feu et de sang, la formule des rapports entre Dieu et l'homme; qui confirmera, par sa prédication, la portée de la nature expliquée et rendue à soi après des déviations séculaires, qui y greffera la surnature.

Il nous prouvera le droit du Père en le montrant tellement Père *que toute paternité au ciel et sur la terre* paraîtra à ses fidèles découler de lui (Ephés., III, 15); tellement père, qu'il consent, pour le salut de beaucoup de fils, à la libre souffrance de son Fils. Il nous entraînera, par son exemple, aux adorations aimantes, aux dévouements actifs, aux sacri-

fices, à tout ce qui pourra être exigé par des liens qu'on ne discute plus, tellement que « *ni la mort, ni la vie,... ni les choses présentes ni les choses futures, ni les puissances, ni ce qui est en haut ni ce qui est en bas, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur* » (Rom., VIII, 38). Il nous engagera dans une organisation dont l'amour est la loi fondamentale, puisqu'elle est destinée à compléter le don divin en le rendant collectif, à serrer l'unité entre l'homme et Dieu, à exploiter l'incarnation sous la forme sacramentelle, à la garder présente et intime par l'Eucharistie, à nous donner comme âme commune cet Esprit d'amour que le Père nous envoie par son Fils et qui nous place *en Dieu et Dieu en nous,* selon l'ineffable promesse.

Toute l'organisation de l'Eglise a pour but de nous faire passer à Dieu à travers ce temps, et, pour cette réception triomphale qui s'achève en extase d'amour, elle ne voit de préparation convenable que l'amour déficient nécessairement, mais fidèle; car qui peut aller aux intimités en dehors des fidélités?

C'est pour cela que l'amour de Dieu est appelé parmi nous « *la fin de la loi* », « *le lien de la perfection* », « *une définition abrégée de la vertu* », le « *ré-*

sumé de la loi et des prophètes », toutes expressions qui disent ce que l'amour a de fondamental et d'unique. « *Aimez et faites ce que vous voudrez.* »

Il faudra revenir sur ce rôle simplificateur de l'amour divin, sur son rôle organisateur. Mais voit-on combien s'exprimerait admirablement la raison de nos liens avec Dieu en cette formule exquise, si profonde et si simple de Montaigne expliquant son amitié pour La Boëtie : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » Formule que saint Bernard reprenait à son compte quand il disait : Le motif d'aimer Dieu, c'est Dieu.

Oui, mon Dieu, je vous dois aimer pour cet unique motif, mais qui dit tout à qui sait l'entendre : parce que c'est vous, parce que c'est moi. Vous êtes aimable infiniment, et vous m'avez donné ce qui me permet de vous aimer. C'est une obligation. Infiniment aimable en vous-même, vous avez voulu l'être dans vos reflets dont mes yeux sont remplis, dans les écoulements de votre bonté dont ma vie tout entière est faite, dans les soins de votre providence qui s'est constituée ma servante si souvent méconnue, dans les espoirs que vous m'ouvrez et qui sont immenses, dans la nature et la surnature qui doivent remplir pour moi l'éternité après le temps. Et vous m'avez donné ce qui me permet de

me hausser jusqu'à la compréhension et la préhension de ces biens : la raison et la foi, la liberté et la grâce, la vie et l'immortalité. Cela aussi est une obligation !

Obligation totale, fondée sur ce que vous êtes en vous-même et pour moi, sur ce que je suis en moi-même et pour vous. Obligation très stricte à laquelle vous avez voulu ajouter le lien formel d'un précepte explicite, écrit, rappelé, sanctionné par le Christ : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit.* » Obligation très douce, ô mon Dieu, à laquelle je me soumets en désirant l'édicter moi-même, si elle n'était édictée d'avance par la nature des choses et par vous. Obligation dont je perçois le prix quand je me demande ce qu'il en serait de moi si, au lieu de commander qu'on vous aimât, vous aviez pris sur vous de le défendre. Une telle défense ferait de nous des damnés, puisqu'elle nous rejetterait loin de la source de tout bien.

Laissez-moi vous bénir, mon Dieu, de ce que le précepte contraire fait de nous des élus, des élus en expectative, des élus dès maintenant par l'espoir, puisque l'espoir et la foi même, selon votre Apôtre, sont « *la substance de ce que nous espérons* » (Hébreux, XI, 1).

II

Ce que doit produire l'amour de Dieu dans nos vies, c'est l'effet le plus nécessaire : il est appelé à leur donner l'organisation, il sera le système Taylor de l'industrie spirituelle (1).

Il y a en nous une puissance d'anarchie que les complexités extérieures favorisent. L'existence est diverse, et nous aussi nous sommes divers. Notre poète disant : « Il y a deux hommes en moi » comptait au minimum ; il y a en nous des hommes innombrables ; c'est seulement parce que tous — sauf un, l'être sacré que l'Esprit divin établit en nous — tendent à former une coalition perverse, que Racine, et Ovide, et saint Paul disent : Deux hommes. En réalité, il y a en nous une multiplicité presque indéfinie. Nous sommes *Légion*, comme le démon de l'Evangile, et la légion peut être ou démoniaque, comme celle qui remplissait Gérasa d'effroi, ou héroïque et sainte, comme la légion thébaine.

Divers par nos tendances, nous trouvons aussi au dehors des diversités. Certains objets nous tirent

(1) Le grand ingénieur américain ayant eu connaissance de cette assimilation en fut très frappé, et ce qu'il en écrivit dans ses notes fut cité sur sa tombe.

dans un sens, d'autres nous actionnent à rebours; telles influences portent en haut ou à droite, d'autres inclinent en bas ou à gauche. Et enfin notre existence a des phases successives qui risqueraient de nous faire multiples dans la durée comme nous le sommes dans notre intime et dans nos objets. Enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse font se succéder en nous des dispositions qui appartiennent comme à divers êtres.

Après cela, mille combinaisons font sortir de ces trois variables une quantité de transformations qui ne se détermine plus. Il en vient tout ce qu'on veut : du bien, du mal, mais toujours au hasard, et sans espoir de composer une existence.

Pourtant, le but est un. Il s'agit d'aboutir tout entiers. Nous ne pouvons laisser en chemin la moitié de notre être qui aurait renoncé à sa destinée, ni sacrifier la moitié de notre vie ou la moitié de nos ressources. Tout doit porter. Il faut pousser en ordre de bataille toutes nos troupes, écarter de leur terrain tous les obstacles, vaincre leurs ennemis et assembler leurs alliés. Quel sera le général en chef de cette expédition conquérante? La toison d'or ne valait pas ce que nous recherchons par l'effort moral.

Evidemment, c'est la raison qui guide ici et con-

trôle. Elle dit : Fais ceci et ne fais pas cela; fais ceci en telle circonstance et fais cela en telle autre. Le vouloir suit. « *Ta lampe, c'est ton œil,* » dit l'Evangile. Mais la raison ne peut nous guider que si elle-même est guidée, à savoir par des principes, et le vouloir qui suit n'est en chemin sûr que s'il garde l'impression de ces principes devenus en lui tendances, impulsions.

D'après quels principes la raison nous guide-t-elle? Nos principes sont nos buts; on marche d'après ce qu'on veut. Quels buts poursuivons-nous, que voulons-nous? ce qui revient à dire : qu'aimons-nous? Si nous aimons au hasard, nous restons dans la dispersion. Si nous avons des amours dominants, nous approchons de l'ordre. Si nous en avons un qui domine tout, c'est l'ordre; car nous avons une cause première de l'action qui fera sentir son effet partout. C'est pourquoi l'Évangile, après avoir dit : « *Ta lampe, c'est ton œil,* » ajoute : « *Si ton œil est simple, tout ton corps sera dans la lumière.* »

Il faut que dans cette raison qui est première en nous, il y ait aussi quelque chose de premier, et que la volonté suive, se donnant un premier amour. Seulement ainsi, une direction uniforme régnera, un courant organisateur passera, la vie se ramassera pour bondir selon une courbe prévue, choses, gens,

mouvements intérieurs et extérieurs trouveront leur juste proportion et leur place. Notre vie sera *une* vie, une vie humaine, réglée et calculée en raison, capable d'aboutir à ses fins.

Le tout sera de savoir si l'on a bien placé cet amour premier, si l'objet en est digne. Il doit, étant total, nous qualifier tout entiers : qui serons-nous, sous son rayonnement et sous son empire? « Dis-moi ce que tu aimes, écrivait saint Augustin, je te dirai ce que tu es. Tu aimes la terre : tu es terre. Tu aimes Dieu?... que dirai-je? oui, tu es Dieu, car il est écrit : *J'ai dit : Vous êtes des Dieux, ô vous tous, les fils du Très-Haut.* »

L'amour de Dieu, ce serait donc la clef de voûte de l'édifice moral? Point de suspension de tous les autres amours, il deviendrait par eux propulseur et régulateur de toutes les activités? En effet! tel est le rôle de ce sentiment qui, s'il n'est pas le plus vif en nous, doit être, en tout cas, le plus profond, l'appréciation et le vouloir suppléant la sensibilité là où elle défaille.

L'amour de Dieu est le premier des amours, comme l'amour est le premier des mouvements de l'âme. Et ce qui est premier est nécessairement règle, comme ce qui est premier est d'une certaine manière exclusif. L'amour de Dieu sera donc aussi

notre règle, et lui aussi sera d'une certaine manière exclusif. Il en est comme dans un peuple où le gouvernement a pour rôle unique de procurer le bien de tous par une direction sage, tellement que rien n'est juste en matière politique ou administrative, qui ne se justifie par le bien commun, qui est la règle suprême. Ainsi rien n'est moral, rien n'est chrétien en dehors de l'amour de Dieu, qui est pour nous la règle suprême.

L'amour de Dieu est en ce sens-là un sentiment qui ne souffre point de partage. *On ne peut servir deux maîtres*, dit l'Evangile, à savoir sans rapport entre eux. Quand nous aimons deux choses, ce n'est jamais sans lien; ou nous aimons l'une à cause de l'autre dont elle dépend, qu'elle nous représente ou qu'elle sert, ou nous les aimons toutes deux à cause d'une troisième qu'elles représentent, servent ou prolongent en commun. Quand il s'agit d'un objet souverain, tel qu'est Dieu, objet qu'on ne peut aimer à cause d'un autre, on aime tout pour lui et en lui, ou on ne l'aime pas; car nul ne peut le dépouiller de son sceptre.

Et qu'on ne voie pas dans cette règle une source d'étroitesse. Toute la vie bien jugée peut se mouvoir dans les cadres moraux tels que les constitue

notre amour divin. Ne disions-nous pas : Dieu n'aime que soi, d'une certaine façon, à savoir d'un amour premier, car lui seul, par soi-même, est aimable; mais parce qu'il s'aime, soi, en tant que bien créateur, il aime, d'un amour répandu avec ses biens, toutes ses créatures. Notre amour, donc, se modelant sur le sien et montant d'abord au bien souverain, source de biens pour tout être, doit redescendre ensuite tout le long des chemins créateurs, pou se répandre partout.

Quand on aime Dieu, on aime tout ce qui est de Dieu. Où pourrait être ici l'étroitesse? Seulement, tout, ce n'est pas tout au hasard, tout sans ordre. Ce qu'on prend sans ordre, on le laisse plus qu'on ne le prend, car on en abuse, et l'on abuse avec lui de soi-même. Que dirait-on d'un homme qui, ayant droit sur tout un verger, commencerait par en manger l'herbe? Mangez les fruits, homme; donnez l'herbe à vos bêtes, faites des fagots avec le bois mort et des bouquets avec les fleurs; écartez les cailloux et les ronces qui, bons à leur façon, ne seraient pas bons pour vous. Pareillement, dans vos affections, plaçant en tête ce qui vaut d'abord : Dieu — Dieu votre objet souverain au titre d'*amitié* et de *désir;* Dieu qui contient en soi et vous prépare tout ce que vous cherchez; Dieu qui vous est prochain,

et tendre, et bienfaisant plus que tous; Dieu qui domine tout ce que l'amour d'estime et d'appréciation peut rêver — plaçant donc Dieu en tête, aimez ensuite ce qui représente Dieu de plus près, en soi-même ou pour vous; ce qui vous aide à marcher vers lui avec une meilleure allure, soit par mérite, soit par secours, soit par exemple, soit par encouragement de joie, soit de toute autre manière, et descendez, degré par degré, de Dieu à tout, n'excluant rien, si ce n'est le mal, subordonnant seulement ce qui doit être subordonné et excluant, à cause de cela, comme obstacle au meilleur, le moins bon qui barre la route.

En supprimant le moins bon en faveur du meilleur, s'ils sont incompatibles, on fait un sage calcul. En ne supprimant que le mal, on ne supprime rien, on développe, on conserve ce que la présence du mal poussait au néant en le poussant au désordre et aux passions dévoratrices.

Que de fois n'a-t-on pas vu, en dehors même du domaine religieux, des vies ainsi dispersées, dévorées pièce à pièce, se ressaisir tout à coup parce qu'un amour y était entré, procurant l'unité du vouloir et l'exclusion des passions contraires! Un jeune homme vient à Paris. Loin de sa famille et d'abord ébloui par les mille sollicitations de la « Babylone

moderne », il engage peu à peu santé, fortune, intelligence, avenir dans des aventures qui prennent chacune, comme les buissons d'un sentier perdu, une touffe de sa toison de brebis folle. Les années passent, n'amenant point la sagesse, et cette existence dévoyée court le double risque du néant et du malheur. Mais qu'une passion un peu noble, un amour vienne faire battre ce cœur qui jusqu'ici folâtrait; qu'un idéal lui apparaisse : avenir de grandeur morale, de science, d'art, de bonheur domestique; qu'une femme l'attire, en exigeant ce qu'elle doit exiger, la droiture et l'exclusivité de son cœur, avec des garanties pour un avenir dans lequel de chers nouveaux venus doivent entrer : c'est une transformation. Un homme nouveau est né; l'ancien ne se reconnaît plus; sa vie, tout à l'heure sans cohérence, s'oriente et s'organise. Plus de retards, plus de mollesse; les folies sont jugées; il s'agit de faire sa vie; une situation est à conquérir; des gages sont attendus; l'homme part, et sa vraie destinée est désormais ouverte devant lui.

L'amour divin a ceci de supérieur, quoique plus calme généralement et moins aperçu, qu'il pousse plus loin l'accolade unifiante et préservatrice; il y fait tout entrer, parce que le suprême correspond au total — la pointe d'une pyramide correspond à

tous les points de la base. Mais l'effet est le même; toute l'action est ramassée et poussée vers son but : l'action dans ses grands gestes et dans ses entreprises solennelles, l'action dans ses menus faits, voire dans son inconscience.

Car l'inconscient aussi est à Dieu, quand notre âme se donne toute et que l'Esprit divin l'enveloppe amoureusement pour en faire éclater tous les germes. « *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez,* dit saint Paul, *ou quoi que ce soit que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu.* » Manger, boire, ce qui ne compte pas, ce qui pourrait compter à rebours, les succès et les insuccès, le travail et le repos; la veille et le sommeil, la santé et la maladie, les préparations et les réalisations, les projets et l'exécution des projets, les souvenirs et les espoirs conçus, les ignorances, les maladresses, les péchés mêmes, dit saint Augustin, une fois regrettés et enveloppés par l'amour, tout compte, tout aboutit, tout est reçu aux trésors *où la rouille ne dévore point,* où le temps, ce *voleur, ne dérobe point.*

Et le temps lui-même, assagi par l'amour divin, devient allié, devient pourvoyeur.

Il est si bref, cet espace de la vie qui nous est laissé ! Il conviendrait peut-être de n'en dilapider aucune parcelle, de ne laisser perdre aucune goutte

de cette onde parcimonieuse que la clepsydre pleure goutte à goutte, aucun atome de la poudre rare dans laquelle le sablier creuse son cône, composant avec hâte sa fragile pyramide inférieure, plus éternelle pour nous que celle de Chéops. L'amour divin peut faire de ce sable mort une poussière féconde, de l'eau amère et regrettée la source inépuisable et joyeuse qui fut promise un jour par Jésus. C'est de lui que l'Apocalypse annonçait le pouvoir, quand, évoquant l'abandon suprême de ce qui meurt dans les bras de Celui qui est l'universelle puissance de vie, elle disait : « *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur* » (Apoc., XIV, 13).

L'AMOUR MYSTIQUE

CHAPITRE V

L'AMOUR MYSTIQUE

L'amour de Dieu étant le point de départ et le centre de coordination de toute notre vie morale, on doit le trouver partout où la moralité chrétienne est vivante. Mais s'il est requis partout, il n'est point partout ardent et intime; l'hôte mystérieux qu'il appelle en nous n'y devient pas nécessairement l'objet d'un culte qui absorbe tout ou presque tout de la vie intérieure.

L'amour mystique répond à cette dernière condition.

Mystique signifie mystérieux, intime, caché, et si quelque chose a une tendance naturelle à mériter ce nom, c'est l'amour, mais c'est surtout l'amour divin, car rien n'est plus caché qu'une source où les sentiers de la vie n'aboutissent guère, et le mystère est ici préparé des deux parts : mystère d'un élan

passionné des vivants à l'égard de l'Invisible; mystère d'un retour de l'Invisible infini à l'égard du néant.

La mystique, comme fait d'intelligence, c'est un colloque intime avec Dieu; c'est une théologie affective; c'est un élancement de l'esprit destiné à entraîner le cœur; c'est une théologie qui enflamme, au lieu simplement d'éclairer, théologie d'ailleurs qui ne se propose point à d'autres, mais s'élabore dans le seul à seul avec son Objet et se tient donc cachée et mystérieuse. L'*Oraison*, comprenant la *méditation* et la *contemplation*, la première plus analytique, la seconde plus synthétique, la contemplation liant en gerbe et envisageant dans l'unité ce que la méditation distinguait : ce sont les noms qu'on lui donne. Quand son but affectif est atteint, que la vie cœur à cœur avec Dieu s'installe, qu'une sorte de respiration commune anime l'esprit créé et l'Esprit d'amour vivant : c'est l'amour mystique.

Et cet amour reviendra naturellement à sa source pour s'y retremper, y croître ou s'y régénérer; car l'amour veut nourrir l'amour. L'amour veut tout savoir de ce qu'il aime : ce qu'il est, ce qu'il pense, ce qu'il fait, son passé et son présent, ses alentours et son intime, pareil à l'Amour vivant qui « *scrute les dernières profondeurs de Dieu* » (I Cor., II, 10).

Parlant de l'amour en général, nous disions : Il consiste essentiellement dans une complaisance, c'est-à-dire dans l'attitude d'un pouvoir affectif qui se tient, au dedans de nous, au contact de l'objet dont il a reconnu la convenance, la bonté et l'harmonie. L'amour mystique de Dieu, ce sera donc une complaisance intime et amie du mystère, attachant l'âme au Créateur, après qu'elle a reconnu la valeur infinie de cet objet souverain, sa valeur en soi et sa valeur pour elle. Voyant l'objet en soi et s'y complaisant, elle lui veut du bien : c'est l'*amour de bienveillance;* le jugeant par rapport à soi et s'y complaisant, elle aspire à le posséder : c'est l'*amour de désir.*

Mais le dernier de ces mouvements se subordonne entièrement à l'autre. Si je me complais en Dieu, je dois vouloir avant tout que Dieu soit Dieu, me réjouir infiniment qu'il le soit, vivre sa vie, si l'on peut ainsi dire, et en goûter par substitution l'immuable richesse et le bonheur. Par imagination de l'impossible, je me dis que s'il lui manquait quelque chose, je me précipiterais pour le lui donner, fût-ce au prix de tout mon être. Devant confesser qu'il l'a, j'approuve, je me réjouis, je m'attarde, comme le derviche pâmé, dans le goût de cette pensée en apparence toute vide, et si pleine : *Dieu est Dieu!* Le

sachant parfait en soi et tout bonheur, je me souviens que Dieu s'est pourtant donné comme un être surajouté, en moi et en dehors de moi ; qu'il a une *gloire accidentelle,* comme disent les théologiens; qu'on peut lui ravir cette gloire ou la procurer, lui occasionner succès ou revers. Alors, je veux pour Dieu tout ce qui donne gloire à Dieu; je veux pour Dieu tout ce qui fait le succès de Dieu dans son œuvre immense et si hasardeuse. Cette disposition-là, c'est ce qu'on appelle le zèle.

Au dedans, le zèle qui veut la gloire de Dieu se donnera cours par la louange, et la louange personnelle étant trop courte, il en appuiera l'infirmité aux louanges collectives que Dieu reçoit. Il se joindra à ceux qui disent, au plus haut des armées célestes : « *Saint! Saint! Saint est le Seigneur!* » Et se sentant impuissant, même avec ceux qu'on appelle des *Puissances,* ou il tombera dans un silence adorateur, ou il s'unira au Tout-Puissant même pour le louer d'une louange digne de lui, disant, comme dans la doxologie orientale ajoutée par le pape Damase, sur la demande de saint Jérôme, à toutes nos liturgies : « *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme cela fut dès le commencement, et maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.* »

Au dehors, le zèle voudra collaborer au travail

divin selon tout son pouvoir, au prix de toutes les fatigues, bravant toutes les souffrances, appelant au besoin la mort, si elle doit moissonner, avec la vie, quelques épis pour les greniers du Père céleste. Cette fois, le zèle doit courir, au lieu de rester dans le seul à seul ; mais là où il court, c'est pour trouver ce qu'il laisse. Il quittera Dieu pour Dieu, désolé de le quitter tel qu'il l'avait et l'étreignait dans la contemplation, mais le rejoignant ardemment dans l'action. Et ces allées et venues sont si vives que, dans l'effort de son expansion, l'être aimant trouvera notre univers trop petit, de même qu'il trouve trop large, quand il s'agit de s'y blottir avec son Tout sans dimensions, le dernier réduit de son cœur.

Pour exprimer les dispositions qui permettent l'unité de l'amour entre le Créateur et la créature, les mystiques parlent d'une *liquéfaction* de l'âme, par opposition à la dureté ennemie de l'expansion en autrui, de la réception d'autrui en soi-même. L'âme attendrie se répand dans son objet comme dans un contenant dont elle épouse toutes les formes ; elle le reçoit à son tour comme baigné en elle, enveloppé, épousé de partout, sans aucun point de surface qui échappe au contact aimant.

Ces images matérielles ne font pas illusion aux

plus spirituels des hommes; mais ils les emploient comme plus expressives, plus riches de sens, quand on les comprend, que des mots abstraits au contour linéaire. Ce n'est pas aujourd'hui, sous le règne de « l'intuition » et de la prise immédiate du réel, hors le « discours », qu'on pourra s'opposer à cette recherche.

L'union produite ainsi entre Dieu et l'homme n'est plus la simple jonction que nous avons décrite, jonction telle que l'opèrent la subordination des vouloirs, la coordination de nos fins immédiates avec les fins créatrices, l'obéissance, la fidélité : c'est une adhésion vive, une adhérence passionnée comparable à l'alliance du lierre et de l'arbre. Le lierre ne s'appuie pas seulement; il ne suit pas seulement les contours : il entre; il entraîne l'écorce; il plonge ses radicelles; il pompe la sève tout le long de ce lien qui l'attache à son protecteur et qui est lui-même. Par cette attache à l'intérieur, qui a sa réciprocité, une vie commune s'établit entre l'arbre et l'heureux parasite. C'est ce dernier qui en profitera, non par refus de sa sève, mais par disproportion de ressources. Ainsi Dieu, lorsque l'âme se donne toute, lui donne, en la recevant, cela même qu'elle peut donner et tout ce qui s'y adjoindra par les échanges de vie qu'il provoque.

L'amour est une *vertu unitive*, dit le pseudo-Denys. Soit par élans, soit par la pesée continue de sentiments qui ne désarment pas, ou mieux par une végétation progressive dans l'intérieur de sa substance nourricière, l'amour croît et s'avance vers l'impossible idéal d'une union parfaite. « *La charité du Christ nous presse,* » dit saint Paul, et il l'entend d'une violence de l'amour divin qui provoque nos cœurs; mais cela est vrai dans les deux sens. La charité presse Dieu contre nous; elle nous presse contre Dieu; elle l'introduit en nous; elle nous introduit surtout en lui, comme un aérolithe dans le soleil, quand il traverse sa sphère d'attraction. Mais ce n'est pas, cette fois, pour être absorbés, c'est pour être donnés à nous-mêmes toujours plus; car Dieu ne prend pas, il donne, ou, quand il prend, c'est encore pour donner, comme la terre quand elle prend la graine.

L'extériorisation amoureuse qui peut ravir une âme hors d'elle-même pour la jeter à son Dieu est appelée, dans la langue mystique, l'*extase*. Qu'on prenne ce mot dans son sens étymologique. Ἐξίστημι, mettre en extase, signifie déplacer, placer hors de soi, et l'on peut sortir de soi de diverses manières. On en sort pour monter, on en sort pour descendre; on en sort par l'esprit, on en sort par le cœur.

L'extase qui monte s'attache à Dieu et à tout ce qui est de Dieu; celle qui descend, l'extase infâme, comme dit saint François de Sales, sort d'elle-même par la porte des sens et se rue vers la matière, s'y abandonnant alors jusqu'à devenir semblable à la bête.

Devenir semblable à Dieu, c'est la visée de l'extase supérieure. Et à coup sûr, elle constitue un état anormal en ce qu'elle dépasse la moyenne complexion de nos pouvoirs et en brise l'équilibre; mais reste à voir si, pour une nature comme la nôtre, placée au plus bas de l'échelle des esprits, voyant toutes les grandeurs au-dessus d'elle, l'équilibre moyen représente l'état le plus désirable. Chercher à monter de sa propre initiative au delà de sa nature est une aberration; mais celui-là ne le fait point qui se trouve ravi, comme le prophète, par sa chevelure, et emporté là où il plaît à l'Esprit, perçant des voiles et sondant des arcanes « *dont il n'est plus permis* ou possible *à l'homme de parler* » (II Cor., XII, 4).

S'il s'agit de l'intelligence, son ravissement dans un domaine de vérités supérieures, c'est l'extase de contemplation. Si le cœur suit et se donne comme hors la vie et le monde, c'est l'extase d'amour. L'effet en sera une aliénation plus ou moins totale par

rapport à ce qui n'est pas Dieu. Mais qu'on n'aille pas comprendre que cela puisse nous fermer le cœur. Cela l'ouvre infiniment, puisque ce faible cœur, dilaté jusqu'à rompre, s'efforce alors de s'appliquer à tous les points de celui de Dieu; puisqu'il se retourne, avec cet infini de l'amour, vers tout ce qui en est l'objet, n'aimant plus rien pour soi et comme de soi; mais aimant tout en Dieu et avec Dieu. Or qui pourrait prétendre aimer mieux et plus que l'amour créateur, rédempteur et béatifiant? Les vrais amants de Dieu sont ceux qui aiment excellemment les hommes, parce qu'ils les aiment purement, parce qu'ils les aiment, eux, pour leur bien à eux, au lieu de s'aimer en eux.

La *mort au monde,* qui en est au fond le véritable amour; la mort à soi, petit monde également vain et corrupteur hors de Dieu, c'est cela. « *Vous êtes morts,* disait saint Paul; *car votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* » (Col., III, 3). — « *Je vis,* disait-il encore en parlant lui-même; *mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Galat., II, 20). Cela suppose que la vie adoptée sera basée sur les principes du Christ pleinement crus, ardemment pratiqués, préceptes, conseils, inspirations nous trouvant bien mobiles, pareils à la bille idéale sur la table parfaite, le contact en un seul point, sans

aucune adhérence, permettant le déplacement sous l'impulsion de la moindre force.

Cela suppose encore que l'âme est soumise et pleinement résignée à souffrir ce qu'il faut souffrir, comme à faire ce qu'il faut faire, la Providence aimée étant sa loi au passif comme à l'actif, non pas seulement en matière extérieure ou physique, mais en matière morale. Oui, ses misères morales, puisque toute vie en comporte ici-bas, l'âme unie à son Dieu les accepte en les haïssant; elle s'en glorifie en s'en humiliant. Elle les hait et s'en humilie parce qu'elles la prouvent cendre et poussière, qu'elles l'éloignent du parfait et constituent entre elle et Dieu un obstacle; mais elle s'en glorifie et les accepte, elle en aime l'abjection pour autant que Dieu les veut ou les permet, qu'elles sont matière du travail de Dieu, marque de l'amour de Dieu qui la détache ainsi d'elle-même. La « *sainte indifférence* » et le « *saint abandon* » la retiennent donc, non pas à la manière d'une abdication, mais comme un refus de tout vouloir inférieur ou mêlé; comme une adhésion à ce Vouloir qui est la loi de l'être universel et dont elle trouve tout simple de faire aussi sa loi.

Agir ainsi et penser ainsi, c'est mener une vie céleste. Seuls les souffles d'en haut vous agitent; seuls

ils font sonner l'âme comme une harpe; seul l'Infini présent à tout est reconnu en tout, aimé en tout, servi en tout, faisant de tout un ciel prolongé où l'on veut assurer Son règne. De sorte que la formule « *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* » voit son sens renouvelé. Elle signifie non plus seulement : que votre volonté soit faite sur la terre comme elle est faite au ciel, mais : que votre volonté soit faite sur la terre comme en un autre ciel. Le ciel est partout où est Dieu, quand rien ne s'oppose à Dieu; le ciel est partout où est Dieu, quand Dieu est pleinement révélé dans les siens. Celui qui vit selon Dieu et avec Dieu, uni à lui par l'amour, mène donc, autant qu'il est en soi, une vie céleste. C'est ce que concluait l'apôtre en disant : « *Notre vie est au ciel : conversatio nostra in cœlis* » (Philipp., III, 20).

On comprendra que de tels états intérieurs aient des conséquences de joie et de douleur indicibles. Joie et douleur successives, joie et douleur mêlées selon des dosages infiniment complexes qui jetteront l'âme dans des agitations ineffables, dans un labyrinthe d'amour, dit un docteur, dont elle ne sort que par les toitures, la prison de chair brisant à la fin ses voûtes pour laisser monter l'âme vers la demeure de l'union.

S'arracher à soi-même pour se jeter en Dieu, cela

ne peut se faire sans blessure; se donner les peines de Dieu qui souffre dans sa création, qui a souffert sur la croix, c'est se créer hors de soi-même un ample domaine de douleurs. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, a écrit Pascal, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » Dormir! l'amour ne le peut. Il se donne mission de souffrir, pour s'associer à Jésus dans le passé, pour l'aider dans le présent, pour ouvrir, en poussant sa croix avec lui comme un bélier de guerre, les dures portes de l'avenir. Mais il jouit de cette douloureuse collaboration, parce qu'elle enfonce la croix dans le cœur avec l'Ami qu'elle porte, et quand il le contemple, Lui, le pendu d'amour, sachant que dans ses tortures rien n'est impuissance, tout tendresse, il ne sait ce qui domine, ou de sa condoléance ou de sa douceur. L'une et l'autre s'exalte à son tour, cède et revient, comme le battement du timbre électrique dont le repos est impossible tant que le courant passe, ou mieux, comme les vibrations de l'éther, aux alternances inépuisables.

Le désir inassouvi aura aussi ses pointes, qui viendront lacérer un cœur trop heureux à la fois et trop malheureux. Heureux est-il d'appartenir à un Dieu si bon et si grand; malheureux, de pouvoir l'aimer si peu, de ne le posséder point d'une posses-

sion pleine, de se sentir enchaîné avec des ailes qui battent le sol, d'éprouver des froideurs, des langueurs, des obscurités : nuit de l'âme où l'on tâtonne à la recherche du Bien-Aimé, craignant de le perdre tout à fait par infidélité dans l'épreuve, se souvenant des erreurs anciennes et en portant tout le poids. Oh! malheureux celui qui se trouve réduit à crier avec l'Apôtre : « *Qui me délivrera de ce corps de mort!* » mais heureux est-il de nouveau et en cela même, car il en fait de l'amour crucifié, donc prouvé, et, comme l'a dit Augustin qui savait le secret de ces choses, « *là où il y a de l'amour il n'y a plus de peine, ou s'il y a de la peine, on aime la peine* ».

Il est vrai, aux agitations de l'amour succèdent parfois des quiétudes qui sont pour le cœur un délicieux sommeil, pour l'esprit comme une méditation sans pensée, une extase sans sortir de soi, une attention sans application, un silence pareil à celui de l'orchestre vibrant dont un pizzicato contenu tient au calme et tendues pourtant toutes les ressources sonores. Il semble alors que l'âme et Dieu ne *vivent* plus ensemble; qu'ils *sont*, dans une appartenance sans effet autre qu'elle-même, et que cela suffit. Oui, cela suffit, s'il y a là une participation à cette vie de Dieu qui n'est pas une vie, qui est un *être*, sublime et sereine indistinction d'où ne se lève aucun mou-

vement, d'où ne part aucun acte, où tout converge sans qu'elle avance vers rien, Dieu seul se trouvant en Dieu seul, au sein d'une infinie plénitude. L'amour divin pourrait-il nous permettre de devenir imparfaitement, par instants et par grâce Celui qui est !

Toutefois, tant qu'on est en ce monde, l'agitation est ici la règle, et elle est si violente, dans la joie ou dans la tristesse, que le corps en est secoué jusqu'en ses plus intimes profondeurs. *L'amour est fort comme la mort,* dit le *Cantique des Cantiques*. Le travail de dissociation que la mort opère, l'amour peut le commencer dans ses spasmes. Les blessures vives prédisposent aux langueurs. Les élancements hors la vie effilent le lien qui nous y attache. Les cœurs brûlants se consument. Les stigmatisés du dedans le deviennent au dehors, surtout si le séraphin au stylet de lumière vient inciser des excroissances toutes prêtes. On verra des vivants négliger de vivre, perdre l'usage des sens comme les êtres avilis par les sens perdent l'usage de la raison, oublier leur nourriture et se contenter pendant des mois, comme Catherine de Sienne, de la sainte Eucharistie, enfin s'exténuer, parce que la vie ne peut pas courir partout à la fois et que l'obsession de l'amour tend à épuiser les fonctions vitales.

La mort pourra s'ensuivre, à la fin ou tout à coup. Lorsque nos psychologues montrent l'amour et la mort associés, c'est souvent dans des vues uniquement brutales, en tout cas sous les auspices *du génie de l'espèce :* ici, le lien est plus haut. L'amour divin tire l'âme hors de ce monde et hors de son corps qui appartient à ce monde : elle fait donc bien vraiment le geste de la mort ; mais bienheureuse est-elle, cette mort qui est un excès de la vie, un coup d'aile vers les sommets, au lieu de la chute lamentable qui précipite toute chair, après la brève aventure vitale, dans les puissances obscures du cosmos.

O mort réparatrice, viens au secours de l'amour qui s'attarde, et languit, et se lamente! « *Je désire me dissoudre et être avec le Christ,* » dit l'Apôtre. O vie longue! ô vie amère! s'écrie Thérèse d'Avila, ô vie où l'on ne vit point! O désolante solitude, solitude sans remède! Quand donc, Seigneur? Quand? Jusqu'à quand? O mort, ô mort, comment peut-on te redouter, puisqu'en toi se trouve la vie... Bienheureux, ô bienheureux ceux qui sont écrits au livre de cette éternelle vie! » (*Exclamations*, IV, XVIII).

Les docteurs pensent que c'est ainsi que mourut la Vierge. Ainsi moururent la Madeleine, saint Basile, sainte Thérèse et une foule de saints. L'amour

fait des blessures mortelles; mais il ne blesse que pour guérir, préparant la santé parfaite et immortelle. Il ne tue que pour vivifier, donnant à la vie intérieure, en Dieu, sa consistance pleine, son objet nécessaire et seul suffisant. Il fait sortir de la durée si promptement défaillante, pour faire entrer dans la durée qui ne finit pas, dans la durée qui n'en est plus une, l'éternité de Dieu à laquelle nous participons par l'amour glorifié ramassant toute la vie dans une simplicité riche des siècles des siècles.

L'AMOUR VERTUEUX DE SOI-MÊME

CHAPITRE VI

L'AMOUR VERTUEUX DE SOI-MÊME

Quand on est descendu d'un sommet vers une plaine, la première chose qu'on fait instinctivement, c'est de reporter ses regards vers ce point élevé d'où l'on est parti et dont l'altitude sert de terme de comparaison pour apprécier les démarches descendantes. Dans cette pensée, obéissant à un instinct de la raison qui est descendue de Dieu comme d'un sommet de lumière, chacun de nous doit porter vers Dieu, pour l'y reposer avec complaisance, le premier regard de son cœur. Là nous trouvons, en même temps que notre premier objet, la mesure de nos objets; en même temps que notre premier amour, la règle de nos amours; par là, le centre de coordination de nos vies et, quelques-uns, — ce qui est premier paraissant à bon droit suffire, —

l'unique passion qui nous retienne. Après cela, nous reportant vers la plaine où notre humanité circule, qui trouvons-nous à aimer selon Dieu, dans quel ordre, sous quelles lois : c'est la question nouvelle qui se propose.

Le *prochain*, c'est le grand mot. Trouvaille divine, qui enveloppe tous les cas de nos amours humains. Mais, avant d'égrener ces cas, il faut regarder celui qu'ils concernent. Nous sommes, nous, notre premier prochain. Nous sommes le premier territoire sur lequel nous devions exercer, humainement, notre amour divin.

S'étonnerait-on de cette affirmation et se prendrait-on à redire ce mot si utile à méditer, mais aussi à comprendre : « Le moi est haïssable »? Ah! certes, on ne peut jamais assez le haïr, le moi orgueilleux, le moi jouisseur et accapareur, le moi violent qui organise, poursuit et, pour finir, systématise l'âpre lutte pour la vie; le moi qui, par nature, — je dis la nature dépravée, — se trouve porté à penser qu'il est un tout, en valeur et en importance, qu'à lui reviennent tous les droits, qu'il est, au milieu de ses frères et au sein de la réalité universelle, comme le ferment au milieu de la pâte, comme le cristal au milieu de la solution saturée dont les atomes se précipitent et convergent, Cha-

teaubriand dirait « comme le lion de Numidie au milieu d'un troupeau de brebis ». Lui, âme dévoratrice, et tout le reste matière pour sa faim, sous toutes les formes où la réalité vivante ou morte peut nous faire vivre : telle est la tentation du moi égoïste.

Mais ce moi-là n'est pas le seul. Ce n'est pas lui qui constitue le fond de nature d'où partent nos tendances primitives. Encore bien moins constitue-t-il le moi surnaturalisé que Dieu a fait, pour la seconde fois et avec plus d'intime conformité, *à son image et ressemblance.*

La créature sublime et immortelle à laquelle Dieu rêvait, dans sa solitude à Trois, quand il disait : « *Faisons l'homme* », ce n'est pas le moi haïssable; c'est un être divin, puisqu'il est fils de Dieu et tient de sa race : « *Ipsius genus sumus.* » Quand il sort du mystère où la nature et Dieu collaborent, il est reçu comme un doux et sacré trésor; Dieu le dépose sur un cœur comme sur une nappe rituelle; nos parents l'y recueillent et le donnent à la vie, dont ils furent les prêtres, comme le célébrant qui appela Dieu le distribue et s'en nourrit lui-même le premier. Nos parents se nourrissent de nous, par l'amour, comme d'une vie qui est leur vie, qui avec cela est autre : double très cher, qui peu à peu se différencie, jus-

qu'à ce qu'un jour, quand nous avons fini de naître, nous recevions le précieux dépôt divin.

Nous sommes remis, nous, *aux mains de notre propre conseil*. A notre tour, nous avons mandat de fomenter cette vie, étincelle de la vie divine, de la faire croître en flamme, de lui faire allumer, par l'action, des incendies de clartés nouvelles, de propager selon la chair et selon l'esprit ce que nous avons reçu, remplissant le vœu de la nature et le vœu de la grâce qui la prolonge; donnant satisfaction à l'amour qui nous crée, dans le temporel et dans l'éternel. Ceux qui nous aimèrent tant, quand nous venions au monde, quand ils pensaient et vivaient pour nous, pourraient-ils bien souffrir, quand ils nous passent le fardeau de vivre, que nous ne nous aimions pas? et Dieu lui-même pourrait-il le souffrir, lui dont ils ne pouvaient se dire que les représentants, lui « *de qui se dénomme toute paternité au ciel et sur la terre* »? (Ephés, III, 15).

On ne peut donc refuser de voir dans l'amour de soi non seulement une absence de vice, mais une vertu très positive. Cette vertu, c'est la charité dans le premier de tous ses cas, exception faite pour l'amour de Dieu. Cette exception est inévitable, parce que l'amour de Dieu, qui est un amour de source, doit passer avant l'amour des ruisseaux. Le

bien divin proposé à la raison, proposé surtout à la céleste amitié que fait naître en nous la grâce, doit paraître prééminent par rapport à tout bien créé. Mais, après cet amour hors pair, l'amour de soi est de tous le plus nécessaire, le plus fondé en raison et en grâce, par conséquent le plus vertueux et le plus chrétien. Tellement, qu'il ne faudra rien faire pour personne ni pour rien, s'agît-il du salut de l'univers, qui puisse être contraire à l'amour de soi. Non qu'on veuille écarter le sacrifice ! notre philosophie n'est pas si basse, et nos martyrs chrétiens surent prouver qu'on vit et qu'on meurt pour une cause, dans le troupeau de Celui qui a dit : « *Nul n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour ses amis.* » Mais se sacrifier, qu'est-ce donc, si ce n'est travailler supérieurement pour soi ? Celui qui se sacrifie hausse en soi les valeurs morales ; il fait une ascension, non une chute ; il se procure un gain, non une perte ; il agit donc en faveur de soi, non au mépris de soi, et il prépare l'aboutissement dernier, tel qu'un vertueux amour le recherche, mieux que par toute réserve égoïste ou que par tout effort créateur. Dans la bataille que nous livrons en vue de vivre et de mieux vivre, les valeurs morales, de quelque prix qu'elles se paient, sont en nous, comme aux armées, le gage le mieux assuré des victoires.

Ce que nul ne doit faire, c'est négliger sa destinée vraie, c'est sacrifier le moyen premier de cette destinée, à savoir le bien moral. Chacun doit s'aimer avant tout quant au principal, ce qui veut dire se préférer au total, toute concession se trouvant ou utilitaire, s'il s'agit de nos échanges, ou fraternelle, s'il s'agit de nos liens. Mais utilitaire, cela signifie qui fait retour sur nous, et fraternel, c'est-à-dire relatif à quelqu'un qui nous est associé en humanité, associé en la participation de la vie surnaturelle. Or, ce que nous devons à un associé parce qu'il est associé, n'est-il pas clair que nous le devons tout d'abord à nous-mêmes? Ce que nous devons à autrui, selon qu'il est un avec nous d'une unité relative, ne le devons-nous pas d'abord à ce qui est un avec nous d'une unité absolue?

Pourquoi dit-on en plaisantant : « Charité bien ordonnée commence par soi-même, » sinon parce que d'abord cela est vrai sérieusement, et que la nature en est d'accord, la divine nature foncière qui ne meurt pas? Mais l'Évangile aussi en est d'accord, lui qui donne pour règle à l'amour du prochain l'amour qu'on a pour soi. « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* », c'est-à-dire *ainsi que* tu t'aimes toi-même, *parce que* tu t'aimes toi-même. Or ce qu'on fait ici parce qu'on le fait là, on doit le faire là plus

encore qu'ici ; ce qu'on fait ici à la manière de ce qu'on fait là doit trouver là son modèle, donc son cas principal, aussi bien que son cas premier. Mon prochain serait-il intéressant pour moi comme prochain, si je ne l'étais d'abord pour moi-même ? Notre proximité fraternelle en Dieu est une raison d'amour moins probante que l'identité, en moi, de celui qui aime et de l'objet divin qui lui est confié pour qu'il lui fasse une destinée et un bonheur.

Le tout sera de savoir comment on s'aime et quelles seront les conditions de cet amour.

Ici, l'aberration humaine doit intervenir; car si tout le monde s'accorde avec tout le monde dans l'amour naturel de soi, amour qui croît à mesure que la vie s'avance — comme si, augmentant ses richesses et les sentant toujours plus menacées, on serrait contre soi son trésor — si, dis-je, tout le monde s'accorde en ce point, tout le monde ne comprend pas de la même façon cet objet soi-disant identique. Il en est qui placent ici, d'autres là, les uns dans la conscience, les autres dans les sens et dans leurs objets de passage le centre et l'intérêt de leur personnalité.

Les uns se disent : « J'ai une âme à cultiver, un esprit à former, une volonté à affermir, des rela-

tions divines et humaines à satisfaire; c'est là, au vrai, ce qui me caractérise comme humain et comme chrétien; c'est là mon authentique moi, dont la vie selon les sens ne m'offre qu'une manifestation inférieure et naturellement serve : c'est cela que je dois aimer. » D'autres pensent : « J'ai un corps à nourrir et à faire jouir; j'ai des passions; j'ai des vouloirs impérieux qui s'organisent en moi et qui réclament; la volonté de puissance me travaille; les ambitions me dévorent; la vanité et l'orgueil m'érigent au dedans; l'appétit de posséder tient mon cœur; tout cela, c'est moi, et si je m'aime, moi, je dois donc y satisfaire; je me sens une chair ivre, chair vivante et ardente qui ne doit pas désarmer. »

Ainsi, aimant chacun ce qu'on estime être soi, il se trouve qu'on n'aime pas la même chose. Et il se trouve qu'en réalité les uns s'aiment, et qu'en réalité les autres se haïssent, s'étant créé un faux moi dont le vrai est la victime.

Il n'appartient à aucun de nous de changer sa nature en la méconnaissant, ni d'opposer à la grâce une fin de non-recevoir qui serait comme une injure infinie.

Tu voudrais bien, pécheur, décréter que ta personnalité, c'est ce que tu aimes à choyer en toi, à quoi tu laisses toute la place, que tu assoies commo-

dément au festin. Mais non! la personnalité du chrétien et de l'homme ne se définissent pas ainsi après boire : elles s'établissent dans l'éternité; elles sont idée créatrice; il nous convient de nous y adapter, après avoir consenti à nous y reconnaître. « *Reconnais, ô chrétien, ta dignité* », s'écriait Grégoire le Grand. Or, il est évident que la personnalité du chrétien et de l'homme se compose d'abord de ce qu'il y a en lui de principal. L'*homme intérieur*, comme l'appelle saint Paul, est identique à nous plus que l'*homme extérieur* qui ne vit que des sens. Celui donc qui s'aime selon l'homme intérieur, celui-là vraiment s'aime, et celui qui s'aime uniquement pour l'homme extérieur, celui-là se hait, ne sachant pas *honorer son âme,* selon le beau mot de Platon. Aussi avons-nous trouvé sur les lèvres de la Sagesse : « *Ceux qui me haïssent aiment la mort.* »

*
* *

C'est un païen, le philosophe de Stagire, qui va nous confirmer ce que nous disons ici, en appliquant à l'homme vertueux dans son amour de soi les attributs qui conviennent au véritable ami à l'égard de celui qu'il aime.

Cinq choses, dit-il, caractérisent l'amitié. Premiè-

rement, vouloir pour son ami qu'il continue à être et à vivre ; deuxièmement, lui vouloir du bien ; troisièmement, lui en faire; quatrièmement, entretenir avec lui un commerce heureux; cinquièmement, concorder avec lui dans les fins qu'on se propose, dans les joies et dans les tristesses.

Or, l'homme vertueux s'aime ainsi lui-même quant à l'homme intérieur, puisque à cet homme, où il reconnaît son vrai moi, il souhaite de vivre, au lieu de sombrer dans la matière où il trouve sa perte ; puisqu'il lui veut du bien et lui en fait ; puisqu'il vit dans son commerce avec joie, possédant la paix du cœur et envisageant sans peine soit son passé, vertueux ou réparé, soit son présent qui en hérite, soit son avenir qui le couronnera ; puisqu'il concorde avec lui dans tout ce qui appelle la recherche ou la fuite, dans tout ce qui réjouit ou attriste, ne se trouvant divisé en rien.

Au contraire, le méchant ou le pécheur ni ne souhaite à cet hôte divin la persistance dans l'être, ni ne veut pour lui le vrai bien, ni ne travaille à le lui procurer, ni ne se satisfait dans son commerce, n'y trouvant que remords, ni ne possède l'unité du vouloir, tiraillé nécessairement en tous sens. Celui-là n'aime donc en soi que le ferment de corruption, non soi-même. Il s'aime en destructeur, alors que

l'homme juste se hait, de cette façon, précisément parce qu'il s'aime.

Qu'on n'aille pas croire toutefois qu'en exaltant l'homme intérieur, on entende sacrifier l'autre d'un sacrifice total et sans reprises. On ne sacrifie rien, sous le règne du Créateur. Sacrifice signifie au vrai subordination. On sacrifie l'homme extérieur non en lui-même, mais dans son principat. On le sacrifie pour autant qu'il prétend régner, et, lui-même, sacrifier ce qui lui est supérieur dans une proportion incommensurable. S'il consent à rester dans l'ordre, on le range aussi parmi les objets de l'amour. Dans l'harmonie aux multiples éléments dont notre humanité se compose, tout ce qui consent à l'ordre est aimé et prend le droit, si inférieur qu'il soit, de participer aux privilèges de ce qu'on lui préfère. Nos corps et leurs fonctions : nutrition individuelle, nutrition spécifique procurée par le génie de l'amour, passions réglées par la raison, volonté de puissance que régit la justice, ambitions nobles, désir des biens qu'on se propose d'employer pour le meilleur, fierté et sublime orgueil de l'être qui sent en soi de par la raison et la grâce des valeurs quasi infinies : rien de tout cela n'est maudit ; tout est placé à un rang d'honneur ; il faut l'aimer en nous, pourvu tou-

jours que les justes proportions y demeurent et que le rythme intérieur ne soit pas rompu par un renversement des valeurs vitales.

Pauvre machine vivante, si fragile et si riche, qui tantôt te couches dans le néant momentané du sommeil, tantôt déclines dans des langueurs et tantôt éclates en manifestations si splendides qu'elles ont enthousiasmé la science et la poésie de tous les âges; machine qui portes en toi par miracle le pouvoir de te former, de te réparer partiellement, de te pousser au progrès et à l'action vive, en attendant, hélas, le retour incliné vers la terre et la dissémination dans les substances gourmandes qui t'avoisinent : qui parle, pauvre corps, de te sacrifier? Ton être est saint, et nous voyons en lui le temple de Dieu; ta vie est sainte, et nous ne voulons que l'enrichir en écartant ce qui te corrompt en ce monde ou en l'autre.

Qui veut sauver sa vie la perdra, a dit notre infaillible Sagesse. Qu'arriverait-il, si on laissait la chair dominer et les visées de la chair entraîner? Au lieu de promouvoir notre bien en recherchant le sien, la chair se détruirait en nous détruisant et tout sombrerait dans la ruine du meilleur, le moins bon n'ayant pas, laissé à soi, de consistance ferme.

Que de fois n'a-t-on pas vu santé, travail, virilité,

fortune, situation, honneur, tout passer par la brèche, après que la vie morale, comme une place assiégée, avait laissé forcer ses murailles! Ce qui se passe si souvent au temporel se passe toujours dans l'éternel, là où règne l'ordre absolu, là où l'accident, heureux ou malheureux, n'a plus de prise.

Et c'est pourquoi le Sauveur nous a dit : « *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme, craignez plutôt celui qui peut entraîner et le corps et l'âme dans la géhenne.* » Les premiers, ce sont les bourreaux de la chair — et nous aussi, nous devons l'être parfois, quand la chair abuse, ou simplement pour qu'elle offre un meilleur service. Les seconds, ceux qui tuent le corps et l'âme, le corps par l'âme, dès maintenant fort souvent et toujours à la fin, ce sont les ennemis du bien en nous, et c'est nous-mêmes si nous accueillons ceux-ci et si nous prenons leur tête, leur donnant un pouvoir que nul ne peut s'arroger sans passer par nous.

O Christ, qui m'instruisez ainsi, la pensée me vient que mon être tout entier se propose à mon amour sanctifié comme une image du vôtre, ô cher être divin qui nous est donné, chair adorable où tout est pur, âme pleine de grâce à la façon d'une source qui coule vers nous, divinité qui s'unit à l'humanité en une harmonie que tous confessent, car qui refuse

de vous admirer, même ne vous aimant pas, ô Dieu humain, *le plus beau des enfants des hommes?*

Mon être, dis-je, est une image du vôtre, issu de même tige, fraternel avec lui dans l'unité de la race que vous adoptez, donné à lui de nouveau par le baptême qui me fait renaître en vous selon l'esprit, rapproché cœur à cœur par l'eucharistie, et mis nfin en participation de votre divinité par l'alliance dont je ne goûte ici que le mystère.

O Christ, j'aimerai mon être en vous, sachant qu'ainsi je vous aime en lui et Dieu en *nous,* donnant ainsi satisfaction nouvelle, par un détour, au précepte qui contient tout, pris en soi et dans ses extensions universelles : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit.* »

L'AMOUR DU PROCHAIN

CHAPITRE VII

L'AMOUR DU PROCHAIN

Le bien divin, objet final de l'amour chrétien, c'est en nous tout d'abord que nous devons ici-bas le reconnaître et l'aimer. Cette doctrine, où l'apparent égoïsme a prouvé sa sublime grandeur, sert de point de départ nouveau pour une étape un peu plus lointaine.

Ce qui est digne d'amour, en moi, c'est le fils de Dieu que je suis et que j'ai mission de conduire à ses fins, me constituant, de par Dieu et avec Dieu, sa providence. Mais les fins que je poursuis ne me concernent pas seul, et fils de Dieu non plus je ne le suis pas seul; providence sous la grande Providence, je ne le suis pas pour moi seul. Je suis lié à tout un système de vies qui ne me concernent pas toutes également, mais dont aucune ne m'est

étrangère. « *Je me sens le débiteur de tous,* » proclamait saint Paul.

Quand Dieu se révèle à nous par la pensée qui médite sur le premier Principe, notre esprit ne le reçoit que par la médiation des créatures qui le reflètent; en soi, Dieu serait inaccessible. Quand ensuite nous remontons vers Dieu par l'amour, pouvons-nous refuser cet intermédiaire, disant : J'aime Dieu, mais non pas ce qu'il fait, alors que nous sommes obligés de dire : Je connais Dieu uniquement par ce qu'il fait?

Au surnaturel, Dieu se révèle à nous par la foi, et la foi est pour nous un fait collectif, Dieu nous traitant en frères et parlant au pluriel, comme s'il craignait que sa parole, chuchotée en *aparté,* ne nous paraisse une invitation céleste à l'égoïsme. En répondant aux révélations par l'amour de charité, nous ne pouvons également nous trouver qu'ensemble, une même loi de la pensée et un même élan du cœur nous rapprochant en une société d'âmes.

Renseignés ainsi sur Dieu et enseignés par Dieu, si nous évoquons ensuite son action, naturelle ou surnaturelle, si nous en recherchons les formes, l'invitation à l'amour mutuel ne peut manquer de nous paraître explicite.

Je dois mon être à une action créatrice qui s'étend sans coupure à tout ce qui descend avec moi de cette source sublime. Source essentiellement une, Dieu laisse à l'unité relative ce qui s'échappe de lui en divergeant; car, même en divergeant, tout reste uni comme les brins d'une gerbe, et le serrage du lien crée entre tous les êtres des relations, diverses comme leurs natures. Unité de l'ordre au sein des éléments matériels; unité de l'amour chez les êtres raisonnables : c'est la conséquence de fait et de droit qui se tire de la fraternité originelle de toutes choses.

Mais nous, les humains, nous sommes liés spécialement par cette unité, parce que l'image de Dieu en nous est supérieure aux vestiges qu'on en trouve à la base des harmonies de la nature.

C'est collectivement, d'une certaine façon, que Dieu nous crée, en ce que son idée de l'homme, dont chacun de nous réalise un aspect, est l'idée d'un ensemble appelé à l'organisation, formant une race, donc une famille où de plus intimes familles s'inséreront. Si donc nous devons trouver un amour plus vif dans ces nids où les cœurs l'un près de l'autre sentent tous leurs battements, nulle part on n'en pourra justifier l'absence.

L'humanité, en Dieu, comporte un idéal de rap-

ports qu'il serait bon parfois d'envisager, afin que le réel y trouvât sa lumière lointaine. Tout homme y est frère de l'homme, même à travers les distances prévues et les différences prédisposées, par-dessus les barrières des nations et les oppositions de races, en dépit des intérêts divergents, des degrés de culture divers, des instincts ataviques, des caractères, des circonstances innombrables, de tout ce qui pèse sur nous et se glisse entre nous. Dans cela qui nous fait obstacle, Dieu voit purement et simplement des moyens. Ce sont là dans sa pensée les variantes du thème, les variations de la symphonie, et toutes les dissonances matérielles, circonstancielles, psychologiques, individuelles ou collectives doivent se résoudre en l'harmonie, parce que l'amour utilise tout, comprenant tout, reconnaissant le droit de tout, entrant dans la Pensée qui crée, s'adaptant à ce Cœur, père des cœurs, qui se répand et qui aime.

Les attributs de l'amour tels que les chante saint Paul dans la *Première aux Corinthiens*, quand il dit : « *La charité est patiente, elle est bonne, elle n'est pas envieuse, elle n'est pas inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien qui ne convienne, elle ne cherche point son propre intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne s'attarde point sur le mal, elle ne prend point plaisir à*

l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité, elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout », ces attributs nous donnent à penser ce que l'amour réaliserait dans la vie humaine. Il en ferait une splendeur que le réel, à coup sûr, ne pourrait porter, mais à laquelle il doit tendre. S'y refuser, c'est pour chacun renier son origine, sa raison d'existence; c'est méconnaître son moi multiple, si je puis ainsi parler, ce moi qui n'est pas seul, mais que Dieu voit et qu'il faudrait voir épanoui en des relations qui l'achèvent, que lui-même a le devoir d'enrichir.

Refuser d'aimer le prochain, c'est nier le moi collectif éclos en Dieu et proposé à l'acceptation mutuelle, comme refuser de s'aimer soi-même, c'était nier le moi individuel tel que le porte l'Esprit créateur.

Quand, nous ayant créés, Dieu nous recrée par la grâce, et toute réalité humaine avec nous, c'est ensemble bien davantage qu'il nous recrée, parce que premièrement, ayant mis davantage de soi dans cet univers repris, il y met davantage de son unité; il y éveille, en conséquence, des relations plus intimement nouées et plus riches. Mais surtout il en est ainsi, parce que cette unité de toutes choses en

Dieu trouve un lien substantiel dans la créature même, du fait que le Dieu *un* s'est donné à l'humanité par le Christ.

Fils de l'Homme, homme universel, pasteur de l'unique troupeau des êtres, le Christ nous met en une famille nouvelle, et à cause de cela est autorisé à nous donner un commandement « nouveau », à savoir que nous nous aimions les uns les autres non d'une façon quelconque, mais *comme ils nous a aimés,* c'est-à-dire d'un amour fondé sur la nouvelle filiation que l'Esprit-Saint a produite ; d'un amour large comme l'adoption qui en ressort, adoption qui nous est universellement commune.

C'est bien pour cela que, dans sa prière sacerdotale, au moment de l'institution de Pâques chrétiennes, Jésus disait : « *Père, qu'ils soient un comme toi et moi nous sommes un* », donnant pour modèle à la charité qui nous assemble l'unité parfaite de la Trinité dont il était membre et dans laquelle, par lui, nous faisions notre entrée.

« Dieu s'est fait homme afin que l'homme fût fait Dieu », dit saint Augustin. Traduisez partiellement : Afin que l'homme fût fait *un,* resserrant, dans l'Esprit-Saint communiqué, sa cohésion de membre à membre, d'organe à organe, l'humanité se sentant désormais obligée non seulement à plus d'amour,

mais à un amour nouveau, nouvelle elle-même en face de destinées nouvelles.

Dieu se fait tout homme, en quelque sorte, en se faisant Fils de l'Homme, et il s'unit ainsi l'humanité de telle façon que tous ceux qui adhèrent à cette unité selon l'esprit ne font plus en lui et avec lui qu'un seul corps.

Telle est aux yeux du théologien mystique la signification de l'Eglise. L'Eglise n'est en son fond qu'une charité socialisée. Son essence, à laquelle nous participons plus ou moins, c'est l'unité de Dieu et de l'homme, l'unité des hommes en Dieu sous une forme organique, les sentiments, au lieu de rester à l'anarchie, produisant des effets sociaux, qui en retour renforcent les sentiments et font entrer dans ce cercle de vie toujours plus de précieuse substance.

Unis en Eglise, nous sommes nous-mêmes, chacun, au complet en tant que fils de Dieu au surnaturel, de même que, unis en familles, en patries et en humanité (si les vues politiques de l'avenir y accédaient) nous serions nous-mêmes, chacun, au complet selon la nature, par la liaison organisée de toute la race.

L'Eglise a précédé la politique dans l'unification des humains. Sa prétention à l'universalité n'est

qu'une maternité totale qui cherche à faire rentrer dans les liens d'une fraternité totale les humains devenus fils de Dieu. Son internationalisme, c'est cela, et je suis surpris de lui voir pour adversaires des tenants de l'union des peuples, qui ne pensent pas sans doute se contredire quand ils parlent du pape, chef de l'humanité religieuse, comme d'un « souverain étranger ».

Tout au centre de la vie catholique, un symbole, qui est en même temps notre plus sublime réalité, vient figurer et servir cet amour mutuel et cette universelle unité exigés par notre filiation commune. L'eucharistie attend pour fruit, disent nos théologiens, l'*unité du corps mystique,* c'est-à-dire qu'elle est le lien qui, par la charité, donne une âme à notre constitution religieuse et l'empêche d'être une alliance politique sans portée spirituelle. Le Christ, réellement présent, appelle à lui tous les participants de l'unité qu'il fonda ; il les invite au banquet de *communion,* c'est-à-dire d'unité en lui ; il leur donne là sa chair livrée pour tous, son sang répandu pour tous, avec son âme pleine de tous, dévouée à tous et sa divinité inclinée pour tous dans un élan de bienveillance salvatrice. On ne pouvait dire plus éloquemment : Aimez-vous ; on ne pouvait

y obliger impérativement avec une rigueur plus douce et plus persuasive. Impossible d'être uni au Christ, ni par lui à Dieu, sans être uni par une intention d'amour à tous ses frères humains, tout au moins quant à l'essentiel des rapports : c'est ce que nous dit l'eucharistie.

C'est pourquoi saint Paul, dans un texte où il prêche la charité, introduit l'eucharistie comme un argument qui en est un doublement, à ses yeux : au titre de symbole et au titre de réalité active. « *Nous ne sommes qu'un seul pain,* dit-il, *nous tous qui participons à un seul pain et à un seul calice* » (I Cor. x, 17). Ce que la fermentation commune fait des grains de raisin, à savoir une liqueur *une;* ce que la fermentation et le feu font des grains de blé assemblés de tous les coins du champ, à savoir un seul pain, le ferment de l'amour, le feu de la charité le font de tous les enfants d'adoption, quand, par l'eucharistie, l'union au Christ frère et par lui à Dieu père nous assemble.

*
* *

Munis ainsi, au naturel et au surnaturel, d'un principe d'existence commune, nous agirons selon

des formes où l'amour obéi fera produire à notre unité fraternelle ses effets.

La paix sera l'un de ces fruits de l'unité, parce que chacun, mis en ordre au dedans par l'amour du bien dont Dieu le Père est le principe, relié aux autres par un sentiment fraternel, ne voudra rien que ce qu'il devra vouloir et n'aura donc pas lieu de contester avec qui se montrera dans des dispositions semblables. Une marque de l'amitié, c'est la concorde des vouloirs. Quand on veut la même chose, on ne se bat point ; quand on accepte volontiers, chacun, la volonté de l'autre, on est en paix, n'ayant au fond qu'une volonté et une volonté *une,* c'est-à-dire non combattue en elle-même. Qu'on ait avec cela des opinions diverses ou des désirs partiels divergents : unis sur le fond, on ne se fera point la guerre. Une noble émulation et des chocs de pensée d'où jaillissent des lumières enrichiront la vie sans la diviser.

La miséricorde, qui se sent le cœur misérable quand un de ses frères est en souffrance, empêchera de son côté la paix de s'affadir et d'oublier les conditions de l'existence. Comme l'amour du Sauveur pour nous est un amour souffrant : ainsi notre amour uni au sien doit être douloureux et porteur de croix, quand les épreuves du prochain l'y invitent.

La vallée de larmes et de sang ne peut pas nous voir passer indifférents à côté de son fleuve. Ne pouvant l'épuiser, ce fleuve lugubre, il faut du moins essayer de le canaliser, de le dériver quelquefois, en tout cas, par la compassion, de dégonfler les soupirs et de rendre moins oppressants les sanglots qui en montent.

La justice n'y perdra rien, même en ses fermes sévérités. On est d'autant plus juste et d'autant plus ferme qu'on est miséricordieux, quand la miséricorde s'étend aux victimes et n'épargne le coupable qu'à partir du moment où il y aurait vengeance, dureté, au lieu d'une vertueuse défense du droit.

La bienfaisance suivra, parce que, d'abord, on n'est miséricordieux que si l'on est prêt à secourir; mais aussi parce que le bien dont nous avons charge dépasse le domaine, si vaste qu'il soit, de la souffrance, pour englober tous les objets de nos besoins et de nos légitimes aspirations. De proche en proche, songeant d'abord à ceux qui nous touchent de plus près, afin d'obéir à la Providence qui nous propose en échelons tous ses cas, nous devons aider le prochain de nos ressources matérielles, de notre intelligence, de nos aptitudes conseillères et organisatrices, de notre énergie au travail, de notre fer-

meté ou de notre charme, de notre temps et de nos démarches, de nos avertissements au besoin, ou, au contraire, de nos consolations et de nos pardons, de nos prières, enfin, qui appellent au service du prochain et invoquent au nom de l'amour une toute-puissance.

Accomplissant ainsi *toute justice,* dans le sens que l'Ecriture attache à ce mot, nous formerons ensemble une armée du bien; nous donnerons l'assaut de la vie — vie humaine, vie divine en participation, dont les phases montantes doivent nous conduire là où l'idéal divin, conçu d'abord, doit se réaliser enfin, au bénéfice de ses fidèles. Ce qui est premier en intention est dernier en réalisation. L'amour commence, en nous traçant le plan collectif de la vie; l'amour achève en construisant selon ce plan la cité éternelle.

Là, notre humanité sauvée doit retrouver l'harmonie que la descente de l'idéal dans le réel avait si violemment compromise. Là, tout le monde aimera; tout amour sera dans l'ordre. Il n'y aura plus de miséricorde parce qu'il n'y aura plus de misère; mais près de la Source, tous puiseront, tous communiqueront, tous échangeront, tous se réjouiront, laissant bien loin les divisions et leurs sévices.

« *Frère, que je jouisse de toi dans le Seigneur* », dit l'Apôtre. C'est dans le Seigneur, en effet, dans le Seigneur possédé pleinement et non plus seulement « en énigme », que l'homme jouira vraiment de l'homme. Ce qui est à chacun étant à tous, tous en auront la joie. Ce qui est à tous étant à chacun, chacun en sera multiplié en joie par myriades de myriades. Le plus petit aura sa plénitude par le plus grand ; le plus grand, l'ayant en Dieu, y ajoutera le bonheur de donner, puisque « *donner est plus heureux que recevoir* » (Actes, xx, 35).

Qui donc a organisé ces choses? Celui qui nous a dit : « *L'amour est la fin de la loi.* »

La loi n'est qu'une servante; la loi se tient dans le vestibule où elle trie les visiteurs ; mais le maître de la maison, qui l'y a placée, ne reçoit que dans sa demeure.

Demeure de l'amour, que ta prévision, si prochaine pour nous tous, nous enseigne au moins l'amour! Regardant en arrière, dans la pensée créatrice, nous trouvons la charité à la base de toute œuvre concernant l'homme. En avant, c'est elle qui prépare la victoire des êtres. Pris dans cette double perspective, notre cœur ne peut éviter la douce obsession. Il doit se rendre. Son intérêt coïncide avec

l'appel désintéressé de l'amour ; car il est écrit : « *L'œuvre charitable d'un homme est pour Dieu comme un sceau* » ; celui qui en est marqué a le signe de l'élu, et sa place est marquée aussi là où nos œuvres nous suivent.

ORDRE ET OBJETS DE L'AMOUR DU PROCHAIN

CHAPITRE VIII

ORDRE ET OBJETS DE L'AMOUR DU PROCHAIN

L'amour du prochain, c'est premièrement l'amour de Dieu retrouvé dans ses créatures; c'est aussi l'amour de nous-mêmes élargi jusqu'à ceux qui sont de par Dieu en société avec nous.

Ces deux points de vue se rejoignent en ce que nous aussi, nous sommes œuvre de Dieu et devons nous aimer selon Dieu. De sorte que la part d'amour que nous donnons à autrui selon qu'il nous est prochain, ne se trouve pas retirée à Dieu ; Dieu demeure tout en tous. *Tu aimeras ton Dieu par-dessus toutes choses, et ton prochain, comme toi-même, pour l'amour de Dieu.*

Toujours est-il qu'en aimant le prochain, nous ne pouvons ni ne devons oublier ce qu'il est pour

nous. Toute activité se proportionne, en même temps qu'à son objet, au sujet qui en est le point de départ ; des deux côtés elle emprunte ses caractères.

L'activité de l'amour aura donc cette double norme : l'objet, selon la valeur que notre justice lui accorde ; son rapport à nous, qui sommes appelés à vivre avec lui une vie plus ou moins commune. Le premier cas donne lieu à *l'amour d'appréciation,* le second à *l'amour d'attachement.* Par où l'on ne veut pas dire que l'amour d'appréciation ne soit qu'une estime, et que l'amour d'attachement accapare le cœur : ce découpage ferait tort à tous deux, puisqu'il enlèverait au premier ce qui permet de l'appeler amour, à savoir sa tendance affective, et qu'il réduirait le second à l'état d'impulsion aveugle.

Aimant en premier lieu le bien divin, qui est ma règle, j'aime ensuite d'autant mieux ce que je regarde sous sa lumière que j'apprécie davantage comme une image de lui ce qu'on propose à mon estime fraternelle ; mais cela même prouve que je dois aimer, et non pas seulement estimer, ce qui représente ainsi mon premier amour. Réciproquement, ce que j'aime comme lié à moi, je dois le faire participer, chrétiennement, à l'estime que je fais de moi en tant que fils de Dieu, en tant que racheté de son Christ et héritier de ses promesses.

Estime et attachement ne doivent donc pas se séparer. Mais ces deux genres d'amour se différencient en ce que l'un se règle sur l'objet pris en soi et l'autre sur l'appartenance. D'où il suit que le premier est plus appréciatif et l'autre plus cordial. Au meilleur, je souhaite le meilleur bien et le bien qui lui est convenable, autrement je serais injuste et je ne pourrais donc compter sur la louange de l'amour, car l'amour lui aussi est une justice, la première de toutes. Mais à un ami, à un frère, je souhaite plus tendrement ce que j'ai le droit de souhaiter. Et de plus, je lui souhaite — c'est le plus cher de mes vœux — de devenir le meilleur, pour avoir droit ensuite au meilleur, et pour qu'à son égard l'amour d'appréciation et l'amour de tendresse se rencontrent.

Ainsi fait-on à l'égard de soi-même, quand on est un juste. On doit, au fond, se préférer à quiconque. Au fond, dis-je, c'est-à-dire au regard des fins dernières et de ce qui les procure. Mais il ne s'ensuit pas qu'on doive vouloir pour soi ce à quoi l'on n'a pas droit : il n'y aurait là qu'un amour dépravé. Ce qu'on doit souhaiter, c'est d'y avoir droit un jour; ce qu'on doit faire, c'est s'y efforcer. Alors, la condition étant posée, on peut porter la main vers le meilleur.

Telle est donc notre distinction primordiale :

amour d'appréciation, fondé sur les valeurs d'objets; amour d'attachement ou de tendresse, fondé sur le serrage de nos liens.

Il faudra ensuite observer que si nos appréciations se rapportent à une règle unique, que fournit la raison, nos attachements sont de divers genres. La vie nous lie d'autant de façons qu'elle nous propose d'activités à mener en commun. On est parents, on est amis, on est associés de vie extérieure. On est parents à divers degrés et en lignes diverses. On est amis pour le plaisir, pour l'intérêt ou pour la vertu. On est associés, libres ou contraints, égaux ou subordonnés, dans l'ordre privé ou public, etc., etc... Il y aura donc lieu, pour régler nos amours, de considérer une foule de circonstances. Et d'autant plus que le même sujet peut nous être attaché par des liens divers, comme si l'un de nos frères est en même temps notre ami de choix, notre associé en affaires, notre camarade d'études, etc... Et d'autant plus encore que celui qui nous est attaché davantage sous un certain rapport peut nous être attaché moins sous un autre, comme si un homme nous est plus proche parent, mais moins lié d'amitié, moins bienfaisant, plus lointain socialement, et le reste. Et d'autant plus enfin que, à ces complications relatives à nos liens viennent se superposer

celles qui naissent des appréciations tout à l'heure prévues. Car un père, par exemple, est prisé plus haut en tant que représentant de Dieu créateur; mais si proche qu'il nous soit, il est moins lié à nous, qui suivons le courant descendant de la vie, qu'un fils ou qu'une épouse. Inversement, un père est plus lié à nous qu'un oncle, qu'un cousin; mais il peut être moins apprécié au point de vue valeur morale.

De toute façon, l'écheveau s'embrouillera donc, et les cœurs auraient peine à se déclarer, disant : J'aime mieux, j'aime plus, s'il leur fallait opérer des pesées si délicates, distinguer et compter des points, en une matière où la spontanéité semble à tous si indispensable. Heureusement, ils ont des moyens plus courts, et la droiture leur tient lieu le plus souvent d'analyse.

Ce n'est pas une raison pour rejeter les lumières. En vue de les procurer et sans redouter les difficultés, la pensée chrétienne évolue dans tous les méandres où notre vie s'aventure ou s'attarde. Elle donne des règles et elle porte des jugements. Pour nous mettre à son école, il faudra, nous aussi, étudier la constitution de la vie, dont l'amour est presque à lui seul, directement ou indirectement, le constructeur et le soutien.

Il sera facile de voir, en analysant, combien est juste, en matière de rapports, le mot tant de fois repris de saint Augustin : Aimez — à savoir *bien* — et faites ce que vous voudrez.

Tout n'est qu'amour. Tout roule autour de cet attracteur bienfaisant ou redoutable, qui, pareil au soleil immobile et ardent, fait courir autour de lui des astres dont le sort dépend presque entièrement de ses effluves : planètes par trop voisines, qu'il incendie ; planètes lointaines, où il laisse la mort s'abattre ; comètes échevelées, à l'ellipse folle, dont il ne peut fixer la route ni partant l'harmonie intérieure ; aérolithes subjugués, qui tombent, tel le moucheron en pleine flamme, dans ses abîmes dévorateurs; enfin planètes sages, qui, à la distance voulue, dans l'orbite préparée, gravitent et vivent, buvant de la lumière et de la force, de la chaleur à transformer en toute sorte d'actions heureuses autant que fécondes.

Que serait notre vie, sans l'amour d'amitié en ses mille formes ? Et que ne devient-elle pas, en bien ou en mal, là où l'amitié se dégrade ou s'avance vers le sublime ? Ces deux extrêmes sont rares ; mais les cas moyens de l'amitié forment la trame de la vie pour une part beaucoup plus large qu'on ne soupçonne. Sans elle, les glaces de l'âme envahiraient

nos rapports, et leur rigidité paralyserait une foule de manifestations de l'existence.

Ce n'est pas elle, pourtant, qui est l'amour le plus nécessaire. Pour enrichir la race, il faut d'abord la faire exister. L'amour s'y emploie en jetant l'un vers l'autre, sans qu'ils sachent le plus souvent à quelle œuvre grandiose leur émoi donne une conscience, deux êtres qui seront, comme le Père uni à la Sagesse dans la Trinité, le principe *un* de l'être nouveau en qui la race se retrouve et persiste. Cet être éclos leur sera comme un moi qui se prolonge et qui, ne pouvant se renier, se poursuit, hors de soi, de cette complaisance que la nature ne permet pas que nul se refuse. Amour paternel, amour maternel, c'est le nom de ce sentiment transplanté dont bénéficie l'enfance.

Et lui aussi, l'être nouveau, éveillé à soi lentement, éprouvant ses contacts, devinant ses conditions, nature toute tendue vers l'avenir mais vivant de son passé — lui aussi, se retourne vers ses sources de vie pour y puiser, pour les sanctionner, pour leur dire oui, merci, et bientôt adieu, car le flot l'entraîne. Et c'est l'amour filial qui l'a pris.

Regardant ensuite autour de lui, dans le nid qu'on remplit si longtemps de sa faiblesse, qu'on ne déserte jamais tout à fait, s'il y trouve des voisins

de couvée, il presse contre eux instinctivement, puis d'un cœur qui consent, une vie associée à la leur et qui toujours se ressentira de cette origine commune. C'est l'amour fraternel.

Il ne sera pas longtemps d'ailleurs à s'apercevoir que lui aussi est puissance de vie ; qu'un fils, c'est un père qui s'annonce, comme un printemps est un automne promis et comme une fleur est une graine qui se dérobe. Une inquiétude le saisira, une émotion montera des mystérieuses profondeurs de l'être. Dévoyée fort souvent au début, cette exaspération créatrice finira par se canaliser, trouvant un chemin qui ramène la vie au point même qu'elle avait quitté, un peu plus haut seulement, sur la spirale toujours montante.

Un cran de plus de la vie universelle qui plonge dans les profondeurs du temps ; une espérance de plus pour l'éternité où le Moissonneur divin range les âmes : c'est le gain ; mais tout de même la vie reprend, pour s'y relancer, les mêmes cycles. Par ce côté, l'amour n'acquiert rien, si ce n'est une perpétuité qui le rend mélancolique autant que vénérable, quand on sent jeunes autant que s'ils étaient inédits des élancements aussi éternels que ceux de la mer battant ses rives ; tout neufs, ces mots usés qu'on employa dans les cavernes primitives, en Su-

siane sous Hammourabi, en Chaldée au temps de Sara, et que l'hallucination du présent continue à lancer comme les fleurs d'une fête-Dieu toujours ardente, toujour adoratrice.

Toutefois, comme les oiseaux sont frères dans le nid, les nids aussi sont frères dans les branches, et les arbres dans la forêt, et les forêts sur l'âpre sol où elles abritent les sources. Et tout, aussi, est frère de tout, frère de l'homme qui conçoit tout et le met en unité dans son cœur.

L'homme donc s'attache à l'homme, le groupe au groupe, pour former des cités, des nations, une humanité, et c'est l'amour social plus ou moins largement compris ou acquis par le progrès, qui vient se souder à l'amour familial en ses divers stades.

La société spirituelle y prendra sa part. Comme le poète, jadis, disait : *Je suis homme, et rien de ce qui est de l'homme ne me paraît étranger,* ainsi chacun de nous devra dire : Je suis chrétien, et rien de ce qui est chrétien au ciel ou sur la terre, dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir, dans les couches inférieures ou au sommet de notre union spirituelle, dans les ampleurs ou dans les minuties de la vie de l'âme, rien ne m'est étranger.

Et enfin, même après cela, quoique tout soit acquis en principe et reconnu en ses principales exten-

sions, comme tout n'est pas nommé, il faut que l'amour formule lui aussi sa bénédiction *ad omnia :* à toutes choses filles de Dieu et à l'alliance qu'elles forment, à l'harmonie de leur union, de leurs échanges, de leur orientation victorieuse du mal, procureuse des biens. L'hommage de notre esprit et de notre cœur ne doit-il pas aller au Tout divin que l'amour a pour mission de constituer, notre tout voulant s'y adjoindre et Dieu même étant sur les rangs, sans renoncer à la primauté dont tout le reste jouit et à laquelle tout emprunte.

Telle sera notre ultime démarche.

Il faut maintenant que nous reprenions chaque phase de cette exploration. En peu de chapitres courts et en beaucoup plus encore on ne saurait user l'attention, car ce qui s'agite derrière les mots que nous mettons en ligne : amitié, amour, sentiment familial ou social, nature et surnature, c'est toute la préoccupation consciente ou inconsciente de nos cœurs, c'est toute la vie humaine.

L'AMITIÉ

CHAPITRE IX

L'AMITIÉ

Il faut nommer en premier lieu, parmi les espèces d'amour que nos rapports avec le prochain occasionnent, l'amitié, dont le nom seul évoque en nous des visions calmes, des sentiments d'une ardeur contenue, mais si magnanimes que les mots de saint Paul à propos du Christ : « *Ni la vie, ni la mort, ni les choses présentes, ni les choses futures... rien ne pourra nous séparer de son amour* », nous semblent naturels autant que l'amitié même.

Deux jeunes hommes au regard clair, à l'allure ferme, debout et la main dans la main, l'œil fixé sur un but commun que chacun semble envisager avec une nuance de pensée et sous une impression qui lui appartient, mais qu'il communique, ce serait un assez bon symbole. Un statuaire en ferait un marbre.

Les éléments que j'y introduis ne sont pas choisis au hasard. Je n'admets que deux personnages, parce que l'amitié, en son idéal, exige tant de conditions que c'est déjà beaucoup espérer que de voir celles-ci réunies en deux êtres. « Il faut tant de rencontres à la bâtir, disait Montaigne, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » Jugement excessif, à moins qu'on ne donne au mot un sens absolu qui ne convient pas à l'humanité. Mais qu'on puisse être aimé quand on est connu à fond ; qu'on aime soi-même celui qu'on connaît à fond, et que ces deux cas si rares se rencontrent, s'emboîtent, respectés par la vie qui disperse tant, dominant les passions et les intérêts qui séparent tant : tout le monde comprend que cela n'est pas commun.

L'amitié a beaucoup de sosies; elle n'a guère de héros authentiques, et elle ne fait jamais groupe. « Mes amis, disait en souriant Aristote, il n'y a point d'amis (1). »

J'ai supposé que mes personnages sont jeunes; non pour dire qu'il n'y ait plus d'amitié dans l'âge mûr ou dans la vieillesse : ce serait une contradiction, vu que par nature l'amitié est durable. Ceux qui cessent d'être amis ne le furent jamais, assurait

(1) Mot cité par Diogène Laerce comme familier au Stagirite.

saint François de Sales. Mais pour la formation de l'amitié, la jeunesse est autrement favorable. La générosité y est moins rare; les espérances toutes neuves invitent à lier partie en vue de départs qui plus tard nous trouveront lassés; les ambitions tendent moins d'embûches, et les passions plus vives, mais moins tenaces, s'accommodent mieux. Dans l'âge mûr, on se lie déjà moins, et dans la vieillesse, on ne se lie presque plus, ne trouvant guère à mettre en commun que des souvenirs, des habitudes, qui prêtent moins aux échanges.

Il n'y a qu'un remède à ce déclin de nos pouvoirs d'aimer : c'est de se placer sur un terrain à l'égard duquel nous soyons toujours jeunes. L'amitié spirituelle, comme la conçurent les saints, peut se former au bord du tombeau. S'établissant au niveau de l'éternel, assurée que les années ne travaillent que pour nous, si nous savons en recueillir les valeurs morales, elle se trouve préparée à se faire un avenir du passé, au lieu de laisser ce dernier à sa mélancolie de campo-santo triste. Quand la vie *est au ciel*, selon le mot de saint Paul, il n'y a pas de motif pour que le temps impose ses conditions, ni non plus ce qu'il mesure. On engagera de concert le voyage surhumain quand il plaira à Dieu de vous lier; on ne trouvera point d'obstacle dans le temporel

dont on n'a cure; votre vaisseau aérien ne se heurtera qu'aux remous invisibles dont le pilote intérieur nous apprend à avoir raison, et la définition de Bossuet sera pleinement satisfaite : l'amitié est un commerce pour s'aider à jouir de Dieu.

A l'égard des simples chrétiens, qui mettent Dieu dans la vie sans lui en accorder l'exclusivité, une part demeure de cette longévité des cœurs sanctifiés; mais la mesure en dépend de notre niveau intérieur. Pour le commun, l'amitié suit la loi commune : on se lie plutôt à l'âge des espoirs et des faciles désintéressements. Alors, regardant la vie avec confiance, on s'y engage avec fermeté. On est debout, comme nos jeunes hommes symboliques, la pupille adaptée au loin, la démarche solide, parce qu'on se sent arc-bouté; tranquille, parce qu'on sait qu'on verra à droite, fût-on à gauche, qu'on pourra voir en même temps à droite et à gauche, ayant doublé ses ressources aussi bien que son regard.

On se tient la main pour dire, comme Dominique à François d'Assise : « Tenons-nous ensemble et rien ne prévaudra contre nous », ce qui signifie : Soyons deux êtres en un seul être, deux *moi* dont chacun dit *nous*, deux corps doués d'une seule âme, deux arceaux pour une seule ogive, afin de porter de supporter, de faire, de valoir, en un mot d'être

ce que chacun isolé ne serait et ne pourrait à lui seul.

N'étant qu'un seul en deux, on transporte l'un dans l'autre l'instinct qui nous attache à notre être. On se souhaite de longs jours, à déverser dans le jour sans déclin; on se souhaite une large vie, que viendra intensifier la vie avec l'Immense; on se veut du bien en chaque occasion et l'on s'en fait. On partage; on ne compte pas. On se sent heureux de mener la vie en commun, comme les membres sont heureux de communiquer dans des fonctions pleinement solidaires. On considère comme un événement personnel ce qui arrive à l'autre, joie ou peine; on juge de même de cette couleur claire ou sombre des faits humains. Enfin, n'étant qu'un seul, on regarde vers un seul but et l'on aime ou se propose les mêmes choses, je dis à l'égard des grands objets.

Ne citions-nous pas le mot d'Augustin : « *Dis-moi ce que tu aimes, je te dirai ce que tu es* »? Si nous aimons deux choses, parmi les grands objets de l'existence, nous sommes deux, irrémédiablement. Il faut la concordance des vouloirs, la concordance des amours, entre ceux qui entendent n'être qu'un pour valoir double.

Et c'est une grande raison pour qu'il n'y ait d'amitié vraie que l'amitié vertueuse; car on ne peut

vouloir durablement la même chose que si l'on veut ce qui ne change pas. Les objets des passions sont variables; nos intérêts se déplacent d'un jour à l'autre; ces choses-là ne tiennent pas à la personne en ce qu'elle a de permanent : sa valeur propre, ni en ce qu'elle a de central et de profond : son attitude à l'égard de la vérité de la vie. S'aimer pour son plaisir, s'aimer pour son profit, ce n'est pas s'aimer l'un l'autre; c'est aimer son plaisir, son profit, et comme la coïncidence entre le plaisir ou le profit de l'un, le plaisir ou le profit de l'autre dépend de hasards et ne dure jamais longtemps, cet égoïsme à deux ne peut créer de liens solides. Seul le bien, qui est immuable, vous retrouve toujours d'accord. Les personnes étant autres, identique est alors leur cause; elles la plaideront avec des arguments qui pourront différer; mais l'identité des vouloirs profonds ne permettra plus les divergences irrémédiables.

Que veux-tu, frère, que je ne veuille, lorsque tu veux le bien? Tu cours à un but? j'en suis! Tu t'opposes à un obstacle? j'accours, et je creuse la mine, j'allume la mèche avant même de demander : Que fais-tu là? Un adversaire t'atteint? ta cuirasse est percée d'abord : c'est mon cœur. Je ne m'écarte de rien, je ne me soustrais à rien quand tu le veux,

parce que je sais que tu veux bien, et que je me retrouve moi-même tout conquis, dans ce que ton vœu profond identifie à ta personne.

Nous pensons chacun à part, il est vrai ; mais nos cœurs ont le même rythme. Vois-tu le bien ailleurs que moi, volontiers je regarde où tu vois ; tu feras de même. Après ce débat qui est une recherche ; après une lutte où

> Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur

a pour antagoniste le dieu de l'amour qui se plaît à la victoire de l'autre soi-même, tous deux ayant pour arbitre le Dieu suprême qui est Dieu de la vérité et du bien, nous sommes tout prêts à désarmer, n'éprouvant nulle blessure ; nous emboîtons le pas ensemble vers ce but qui n'a pas changé, tandis que nous disputions du chemin.

De même, restant unis en dépit d'opinions diverses, on pourra rester unis en dépit de caractères divergents. Mes deux jeunes hommes, quoique faisant route ensemble, ne se ressemblent pas. Je les conçois bien plutôt se complétant : l'un plus actif, l'autre plus réfléchi ; l'un théoricien, l'autre pratique ; l'un artiste ou poète, l'autre songeant au pot-au-feu ; l'un disposé aux excès de Cyrano, l'autre aux sagesses placides de Le Bret, sans qu'on cesse

d'être sûr qu'on les retrouvera tous deux à la fin de la pièce, unis, riches de souvenirs, ayant su s'éviter quelques fautes, en réparer beaucoup et payer les conséquences des autres d'un cœur qui ne compte pas quand il s'agit de souffrir, non plus que lorsqu'il s'agit de donner ou de recevoir des joies et des utilités.

Se ressembler et s'aimer, c'est se doubler en quantité; être dissemblables et s'aimer, c'est se doubler en espèce et en qualité. Or l'espèce enrichit plus que le nombre. Soyons divers plutôt, quand il s'agit non de s'atteler, comme deux bœufs bien appareillés, à une charrue immuable ; mais de labourer aujourd'hui, demain, de courir un steeple, de mener à bien, à deux, les tâches variées de l'existence.

*
* *

Les anciens se demandaient si l'amitié consiste principalement à aimer ou à être aimé, lequel des deux est le meilleur, et ils brodaient là-dessus des variations riches. Les chrétiens ne peuvent pas hésiter. Leur Maître leur a dit : « *Il est plus heureux de donner que de recevoir* » et : « *Personne n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour ses amis.* »

Evidemment, toute disposition intérieure doit se révéler d'abord par ses actes propres : or, être aimé, c'est un acte de l'amitié d'autrui. Que je sois aimé, cela peut servir à prouver que je sois bon, mais non que je sois ami, tout au moins à titre direct. N'estime-t-on pas d'ailleurs ceux qui se montrent capables d'aimer, plus que ceux qui reçoivent de l'amour? Ces derniers, s'ils ne paient de retour, nous paraissent méprisables, et nous donnons volontiers comme modèle de l'amour sublime l'amour des mères, qui consentent à être oubliées, dédaignées, pourvu que l'enfant profite.

Celui qui aime le mieux, ce doit être le meilleur, et le meilleur, c'est aussi le meilleur ami. Donc, l'amitié, que le meilleur ami représente au plus haut degré, consiste en premier lieu dans l'amour actif. Souvenons-nous de nos pensées sur l'amour divin. Dieu nous aime tellement le premier, d'un amour tellement actif que l'amour même que nous avons pour lui est son œuvre. Dieu m'aime pour que je sois; il m'aime pour que je sois aimant; il m'aime pour que j'aime, et c'est un reflux de ton flot, océan de l'amour, que je lance vers tes rivages. Or, Dieu, l'Amour vivant, est le modèle des amours. Donc, de nouveau, je suis certain qu'aimer, plus que d'être aimé, est le rôle de l'amitié vraie.

J'en conclurai que la vraie amitié veut le bien de l'ami plus que toute utilité et que toute jouissance prise en son commerce. S'il fallait, pour ce bien, ne plus profiter et ne plus jouir, volontiers elle s'y résoudrait. Celui qui sait se priver de son ami pour mieux se donner à son service est plus ami que celui qui aime tant, prétend-il, qu'il ne peut supporter l'absence. De même, celui-là aime mieux qui prend sur soi de contrister, de contredire énergiquement, en vue d'un mal à éviter ou d'un bien à procurer. Il faut faire en faveur d'un ami tous les sacrifices, même celui de la vie, car l'amitié vaut mieux que la vie ; mais quelle sotte amitié serait celle qui sacrifie ce sur quoi elle est fondée, à savoir le bien ! Si votre ami s'oublie dans le mal, essayez de l'en retirer, comme vous le devez en ce qui vous concerne ; insistez-y tant qu'il y a de l'espoir ; mais ne poussez pas jusque sur le terrain où il tombe la communication des vies : ce serait une complicité au lieu d'un secours.

Après cela, ayant satisfait à l'amitié en son premier acte, qui est le don, il sera temps d'y satisfaire par des acceptations cordiales.

Ne croyez pas, ô mes amis, que je méconnaisse le devoir d'accepter, de goûter ce que votre cœur me donne ! N'est-ce pas tout notre amour de Dieu,

que de recevoir le sien? Mieux vaut donner que de recevoir, disais-je; mais recevoir, c'est aussi donner. Reçois, mon cœur, pour que l'ami trouve en toi le témoignage de ce qu'il donne. Sois heureux, pour qu'il dise : Je fais donc du bonheur! Quand tu fleuris en joie, comme une prairie arrosée par une source, la source chère bondit; elle se sent fraîche et elle jouit d'elle-même; de ta sève et de son flot il se fait une continuité où l'on ne sait plus, tant la vie fait l'unité heureuse, si la plante est en dette parce qu'on l'arrose, si la source est en dette parce qu'on la fait verdir en autrui.

Bien mieux, si les amis ne sont pas égaux en valeur, en destinée, le meilleur doit consentir à ce que ce soit sur son terrain principalement que l'amitié s'installe. Non qu'il se reconnaisse plus de droits : une telle prétention détruirait l'amitié sur l'heure; mais parce que l'amitié se fondant sur le bien, son centre s'établit nécessairement là où le bien prédomine, et qu'on y consente en commun, ce n'est ni exigence d'une part, ni de l'autre faiblesse : c'est oubli des personnes et juste appréciation du meilleur.

Il faudrait en inférer que celui qui a le plus de valeur morale doit être le plus aimé, n'était que sa valeur, qui le rend plus digne d'amour, le rend

aussi plus apte à aimer et en plus prompte disposition de le faire. Il est plus aimable en tant que meilleur; il est plus aimant en tant que meilleur ami. Il peut, lui, aimer le second selon tout le mérite du second; ce dernier peut n'être pas suffisant pour payer sa dette; mais il n'aura pas lieu de s'en attrister, car l'impuissance qui le tient, c'est la grandeur de son ami qui la mesure, et cette grandeur n'est-elle pas à toi, ô cœur uni à son cœur?

La valeur de l'amitié vraie ne saurait être exagérée; ce qu'on en dira sera toujours au-dessous de ce qu'elle porte. L'Ecriture l'a louée comme un inestimable trésor. Tous les Anciens ont fait assaut d'éloquence attristée sur son prix et sur sa rareté désolante. Je ne sais si dans nos temps plus agités, plus âpres, on ne soupçonne pas davantage encore ce que vaut ce repos actif d'une existence appuyée contre une autre : telles deux barques pour résister au ressac si dur de nos côtes mouvementées.

Tout le monde voudrait cette force, cette sécurité; mais rarement nous sommes assez riches pour nous en procurer le bénéfice. L'amitié vaut, et pour cette raison l'amitié se paie. Plus d'un la mériterait qui ne l'a point; mais la plupart l'appellent qui seraient en peine d'y satisfaire. Ils savent et

disent qu'il est difficile de trouver un ami ; ils ne songent pas à se dire, bien que ce soit la même chose, qu'il est difficile d'être, soi, un ami. Alors, ils laissent les amitiés possibles s'enfuir. Si elles s'amorcent, promptement l'égoïsme et les défauts qui vivent de lui s'en emparent et les faussent. On exige trop ; on veut pour soi ce qu'on se garde d'apporter à l'union; les deux poids et les deux mesures, les deux besaces pour les défauts, la paille et la poutre évangéliques, tous ces symboles des injustes rapports viennent en cause. Au lieu d'accorder du prix à ce qu'on reçoit, on en met à ce qu'on donne, ce qui est renverser les rôles. On agit comme si l'on pensait : Vous me devez cela, étant mon ami, sans songer qu'on ne vous doit pas d'être votre ami. On manque de procédés; on se néglige, oubliant le respect de soi dans son autre soi. On se laisse aller aux défauts de caractère, qui ont de quoi ruiner l'amitié, en ce qu'ils s'opposent à la vie commune, sinon à la bienveillance et à l'estime. Dans une campagne, on est empêché de se joindre aussi bien par un buisson épineux que par un mur.

Il arrive même que très nettement, quoique inconsciemment, on essaie d'établir l'amitié sur une duperie, n'apportant, soi, que la fausse amitié d'intérêt ou de plaisir, de sympathie facile, de belle

humeur, de flatteries agréables, et escomptant en retour le gain d'un ami vrai, qui devra sacrifier pour nous le meilleur de son existence. Ce mensonge fondamental est trop vite manifeste ! L'amitié ne s'y prend point ! On voulait la mettre en cage, la nourrir au rabais comme le chardonneret de la croisée : elle s'enfuit ; car elle a sa fierté d'oiseau rare. Il est de l'essence de l'amitié d'être réciproque, et il n'y a pas réciprocité quand le nom seul est pareil et que l'ironie d'Aristote nous guette. Mon ami, dirait-il au trompeur inconscient, tu n'es pas mon ami.

Comment nous étonner que les amitiés soient rares, quand les hommes le sont tant ! C'est ce qu'il y a en nous d'humanité vraie, qui en est la large base. La richesse de la vie et son assiette ferme font celles de l'amitié, qui ensuite rendra la vie et plus ferme et plus riche. Et c'est pourquoi l'amitié complète, c'est l'amitié chrétienne établie sur la charité. L'amour de Dieu nous organise au dedans, disions-nous ; il nous assure contre nous-mêmes ; il nous enrichit infiniment, puisqu'il fait nôtres, en espérance et en réalité intérieure, toutes les richesses de Dieu. L'amour du prochain comme nous-mêmes donne à l'amour de Dieu toutes ses nécessaires extensions. L'amitié vraie, procurant à l'amour du prochain son cas maximum et à l'amour de

soi dans l'amour de Dieu son double de valeur et de pouvoir, ne peut manquer de nous établir dans une solidité intérieure et extérieure admirable.

Elle nous sera un avant-goût de ce temps où, dans la pleine possession de nous-mêmes multipliés par tous, nous vivrons la vie de Dieu, ensemble, dans une amitié qui nous sera à tous commune, sans faire tort à la hiérarchie de nos liens. Elle ne sera pas une récompense, bien qu'elle ne soit donnée qu'au mérite : elle sera mieux ! Qu'on appelle récompense ses joies et ses utilités immédiates : elle-même, en achevant notre personne et en facilitant nos vertus, nous met sur le chemin des récompenses suprêmes où elle ira chercher sa consommation.

A la vie et à la mort, c'est bien le mot de l'amitié, si la vie prend de son fait une signification supérieure, et si la mort compte sur ses résultats pour que la vie prenne par elle un nouvel essor.

L'AMOUR ET LE MARIAGE

CHAPITRE X

L'AMOUR ET LE MARIAGE

Les divers sens du mot amour que nous avons indiqués sont tous admis par le dictionnaire et consacrés par l'usage courant ; mais quand on fait instance sur le mot et qu'on demande, à propos des sentiments de quelqu'un : Est-ce bien de l'amour? chacun sait ce que cela signifie ; une espèce définie de sentiments est visée et le vocable général bénéficie d'une antonomase.

Que ce soit d'ailleurs *par excellence*, qu'il convienne d'attribuer au sentiment dont il s'agit le nom d'amour, on en peut douter ; l'amitié est plus excellente que lui, à moins qu'elle ne le secoure en s'y mêlant : à plus forte raison l'amour divin lui est-il éminemment supérieur. Mais à défaut de cette excellence de dignité, l'amour dont je parle en a une dans l'usage des terriens, qui s'y trouvent adap-

tés plus sensiblement et qui lui accordent de ce fait une importance première.

Aimer, au sens général du terme, c'est adopter un être comme sien, soit qu'on lui veuille du bien comme à soi, ce qui est l'amour d'amitié, soit qu'on le subordonne pour en tirer ou plaisir ou profit, ce qui est l'amour de désir. Aimer d'amour, c'est à la fois l'une et l'autre chose, mais en précisant le rapport sous lequel on adopte l'être aimé, sous lequel on l'adapte à soi, on le désire et on l'identifie à sa personne. Or, ce rapport est celui que détermine la nature génitrice vaguement ou nettement exprimée en nous.

La nature veut l'union des êtres, parce qu'elle veut leur fécondité. Ce que sont dans les corps bruts les propriétés qui les assemblent, en vue de former des combinaisons qui sont les moyens de la nature constructrice des mondes, les sentiments instinctifs appelés par les philosophes des passions le sont chez les êtres sensitifs, et, par leur moyen, se forment aussi des alliances ou combinaisons qui servent la nature ouvrière de vie.

Il y a l'univers brut et l'univers vivant : les affinités physico-chimiques construisent le premier et, avec lui, les affinités sentimentales construisent le second. Mais de même que dans la nature morte il

y a des affinités de divers ordres — les unes, comme la gravitation ou comme l'orientation cristalline, arrangeant du dehors les corps ou les parties de corps supposés constitués ; d'autres, comme les affinités chimiques, constituant les corps mêmes : ainsi, dans la nature vivante, il y a des affinités de sentiment qui tendent à former des arrangements d'êtres, tels l'amitié, la camaraderie, l'instinct patriotique et, chez les animaux, les instincts grégaires ; d'autres qui tendent à former des êtres et, pour cela, à lier leurs générateurs d'un lien quasi substantiel : *deux en une seule chair,* dit la Bible (Genèse, I, 24).

Deux en une seule chair, cela signifie deux éléments incomplets chacun au point de vue d'une vie achevée et féconde, mais que leur union établit à l'état de principe suffisant au service de la race. Qu'ils désirent, eux, ce résultat, ce sera le cas normal, et l'amour aura alors sa signification pleine ; mais tel est le vœu, toujours, de ce *génie de l'espèce* dont parle un philosophe, s'en référant sans le savoir peut-être à la *nature naturante* des anciens, disons plutôt à Dieu, universel Agissant en toute chose agissante.

L'amour ainsi compris n'est point particulier à l'espèce humaine ; il y revêt seulement des carac-

tères spéciaux correspondant à ce que nous sommes. Tout vivant est attiré vers ce que le langage populaire appelle si expressivement sa *moitié*. Attiré, dis-je, on peut dire aussi bien poussé, et poussé de loin, puisque l'objet qui attire n'exerce son action que par sa présence en nous, et que sa pesée sur les ressorts intérieurs de l'âme met en cause, en même temps que les natures ainsi révélées, le Fondateur des natures.

Dans tous les cas, quand il s'agit du vivant inférieur, l'action impérieuse de l'objet ne laisse à son désir nulle issue. Il ne peut résister à cette obsession de la race qui le jette, inquiet, hors de lui-même, pour se dépasser et imprimer d'autorité sur une matière nouvelle les caractères spécifiques qu'il détient. Cette volonté redoutable, qui est le signal de sa propre fin, le taxant pour bientôt d'inutilité, l'animal s'y livre avec une sorte de fureur ; il s'y rue, et cette violence mystérieuse, dont notre humanité ne reproduit que trop souvent les affres, est la première illustration du mot biblique : *L'amour est fort comme la mort*. Mot terrible, qu'il faut prendre à la lettre, non pas seulement pour dire : L'amour supporte volontiers la mort; mais pour marquer qu'il y court en effet, que le bandeau sur ses yeux sert surtout à lui voiler ce triste terme. La direction est

la même, de la fécondité, dernier stade de la vie achevée et qui se reverse, et de la mort, qui est la vie reversée en autrui.

Les insectes qui meurent aussitôt après avoir engendré, ceux que la femelle tue elle-même aussitôt après les noces sont un tragique symbole. Ils disent pourquoi l'amour est fait, et ce n'est pas pour celui qui en jouit momentanément, c'est pour sa descendance; ce n'est pas pour la vie actuelle, c'est pour la vie de demain. Or la vie de demain est séparée de celle d'aujourd'hui par une mort. Berceau, tombe, berceau : telles sont les bornes du chemin où l'amour s'élance. Telle est sa course.

La nature, indulgente, en dépit de ses exigences fatales, a semé ce chemin de fleurs; c'est pourquoi l'Amour rit; l'Amour rougit de plaisir; l'Amour a des allures négligentes et une démarche d'éphèbe insouciant; mais la fin est toujours la même. Si l'hallucination vitale est artiste; si elle crée des formes sublimes et les enveloppe d'une lumière d'or, et si en elle inépuisablement le génie trouve des thèmes et s'assure des triomphes, cela n'y change rien. Passion, course affolée, impatience et inquiétude, ardeur cruelle autant que tentatrice, « source délicieuse en misères fécondes » : on sait ce qu'il en est de son élan. Je ne dis pas précisément :

c'est la course à la mort; nous avons écarté ce pessimisme foncier qui ferait reposer le monde sur le rien; la nature tend à la vie; mais c'est ici la vie déficiente, la vie caduque, la vie qui ne vit pas, la vie qui meurt en chacune de ses pulsations et à plus forte raison en cette pulsation véhémente qui bondit de l'individu à l'espèce.

La vie, c'est la mort, disait en toute rigueur Claude Bernard. La vie, c'est l'échange entre ce qui vient en nous par l'assimilation et ce qui en repart pour l'action, surtout pour l'action vive, surtout pour l'action de soi mortelle qui procrée. La vie, c'est le marché de dupe par lequel nous troquons ce qui vient pour repartir et ce qui repart pour ne plus revenir jamais; c'est la coulée irréversible.

Et c'est pourquoi l'être humain, affamé de vraie vie et en éprouvant en soi les amorces, ne se satisfait pas de cette course à travers des ruines. L'amour humain le déçoit, ne faisant que reporter un peu plus loin, et au prix de son être, une aspiration dont la portée est égale à l'absolu. Aussitôt qu'il se reconnaît, dans la mesure où il se reconnaît, il se retourne instinctivement, disions-nous, vers l'immortel amour, qui n'est plus, lui, une recherche de survie en autrui, un saut mortel par-dessus sa propre fosse pour retomber par procuration sur les pieds

d'un semblable à soi, mais une plénitude souveraine et indéfectible, en la *Terre des vivants*.

C'est à ce niveau de pensée que se plaçait le Sauveur quand un jour on lui demandait, pour éprouver sa doctrine : Qu'adviendra-t-il, à la résurrection, si une femme eut successivement, en ce monde, sept maris et qu'elle les retrouve, à qui appartiendra-t-elle? Il répondit : A la résurrection, on ne prend ni mari ni femme, on est comme les anges de Dieu. C'était dire que l'amour, en ce qu'il a d'exclusif, est le fait d'un état de vie qui relève de la matière, d'un état de vie où la chair commande, parce que ceux qui s'y livrent ne font que participer, consciemment ou non, aux volontés de la nature génitrice.

Là où il n'y a plus lieu d'engendrer, il n'y a plus lieu de s'aimer ainsi ; on s'aime comme les anges de Dieu, c'est-à-dire selon l'esprit, en vue d'enrichir, en la partageant, la vie de l'esprit, vie non plus déficiente et toujours mortelle, mais subsistante en soi et assez pleine, assez innombrable aussi dans l'assemblée éternelle, pour n'avoir pas besoin de se survivre.

En attendant ce suprême état, il faut que l'humanité acquière ici-bas sa vie pleine et sa vie innombrable. Pour acquérir sa vie pleine, l'amour, qui lui

est si souvent un obstacle, lui est aussi un moyen. Pour acquérir sa vie innombrable, telle que les prédestinations créatrices l'envisagent, l'amour lui est une nécessité. Compléter le nombre des élus, selon la belle expression théologique, et aider les élus en expectative à le devenir en fait, c'est son double rôle.

De tout cela nous devons conclure, quoi qu'en pense la passion pervertie ou tentée, que l'amour, tel que nous l'entendons maintenant, est chose essentiellement conjugale. J'applique cet adjectif à ce qui réalise ou prépare l'union durable de l'homme et de la femme en vue de mieux valoir l'un par l'autre et de procurer à leur vie la fécondité.

Certaines écoles sociales — si l'on peut appeler écoles des entreprises de dépravation — prétendent s'élever contre cette conclusion ; il ne leur suffit pas que l'humanité pécheresse l'oublie et s'en écarte, ils veulent qu'elle en ait le droit, et que la femme ou l'homme puissent renoncer à la famille, disent-ils, sans renoncer à l'amour. Mais on ne doit pas attendre que l'homme religieux en soit d'accord, ni davantage le philosophe, ni davantage, oserai-je dire, le naturaliste. Car il s'en faut que l'animal « renonce à la famille pour se livrer à l'amour ». Ce

qui est vrai, c'est qu'il admet de la famille ce qui est nécessaire à la prospérité de son espèce, et nul n'en demande davantage, à le bien prendre, en ce qui concerne l'espèce humaine. Les quadrumanes vivent en famille. La plupart des oiseaux s'unissent, quand leur instinct est laissé libre, pour toute la durée de leur vie. Si cet instinct se dévoie fort souvent, parce que la nature en eux ne se juge point, est-il du rôle de la raison de consacrer ces déviations, de les systématiser, au lieu de rectifier et d'affermir ce dont elle est faite juge? L'œuvre de la raison, c'est de sanctionner l'instinct en le redressant ; c'est de juger avec la nature afin d'agir pour elle, et pour Dieu en elle, mieux que la poussée aveugle des forces ne le permet.

Ce travail de raison devra porter ici sur deux points, qui correspondent aux deux finalités de l'union humaine.

L'animal, qui n'est à aucun degré une personne ; l'animal qui meurt et ne revit pas, qui est livré tout entier à ce flux vital dont nous disions tout à l'heure : C'est une mort, l'animal ne tend pas à enrichir sa vie individuelle par l'union des sexes ; il ne tend qu'à la semer, et les nécessités de la procréation gouvernent toutes ses tendances sexuelles. L'homme, qui est personne, c'est-à-dire *fin en soi*, selon le lan-

gage des philosophes; l'homme qui vaut indépendamment de la race, en attendant qu'il vaille pour elle, cherchera dans ses unions son bien propre en même temps que celui de la race. Si donc l'homme et la femme fondent *une* vie, dont le ciment sera l'amour, cette vie se développera en deux centres, comme une ellipse à deux foyers, et les fruits en seront partagés entre le père, la mère, l'enfant selon des lois diverses, mais sans que personne soit sacrifié. L'homme trouvera dans la femme *l'aide semblable à soi* dont parle la Bible et la lui fournira en retour. Leur vie devant être une, voudra être une en tout ce qu'elle a d'essentiel. Et comme le temps la mesure, comme ses parties s'étalent dans la durée aussi bien que dans l'espace et dans les objets, cette vie voudra être une immuablement, une pour toujours, et la tendance à l'éternité sera la première caractéristique de l'amour humain.

Voilà déjà de quoi conclure à enfermer l'amour dans le mariage, voire dans le mariage indissoluble; car là seulement l'amour trouve inscrite au fronton du temple une promesse de fidélité éternelle; là seulement il se défend contre les variations qui s'esquissent en nous, en s'appuyant sur l'immutabilité qui est en nous; là seulement la personne morale, bien qu'elle déroule dans le temps ses mani-

festations éphémères, a le pouvoir de se recueillir en son centre, de se saisir elle-même toute, de se donner en recevant un pareil don et de former ainsi, moitié à moitié, l'unité humaine, substance, ressources et destinée.

Mais il y a plus. La caractéristique principale de l'amour humain par rapport à l'autre, consiste en ce que, chargé lui aussi d'assurer l'avenir de la race, il doit fournir en équivalent, à l'intérieur du sentiment même, puis dans les conditions du lien qu'il entend former, tout ce que cet avenir réclame. Or, l'avenir humain a des exigences multiples, rigides, durables, tellement durables qu'elles ne désarment jamais tout à fait. L'éducation est une œuvre de longue haleine; elle se conclut par le placement de l'enfant, qui ne sera pas pour cela délaissé. Toutes nos générations s'enchaînent et forment des traditions qui sont les plus précieuses de nos forces. Par la famille, la concentration sociale s'obtiendra, et les fruits de l'amour pourront s'organiser en peuples, en arrangements multiples au dedans et au dehors, en humanité.

Quand on dit que l'amour est fait pour l'enfant, on dit plus que ne le croit l'irréflexion vulgaire. L'enfant est un roi dont le sceptre impérieux est caché dans des langes; mais qu'il est lourd, ce

sceptre, et que de biens en dépendent! Bonheurs individuels, destinées collectives où ils se reversent, œuvre humaine infiniment variée et durable, œuvre de Dieu sur terre et œuvre de Dieu dans le ciel, temps et éternité, nature et surnature, tout en relève.

L'enfant, c'est l'homme; l'homme, c'est l'humanité; l'humanité, c'est la création; la création, c'est Dieu révélé dans son œuvre et qui veut s'y épanouir toujours plus. La raison qui aperçoit ces ampleurs, la raison que la foi éclaire ne doit-elle pas s'incliner et, sachant que devant le berceau, comme au pied d'un autel, elle rend hommage à la volonté créatrice, aux lois de ses manifestations sur la terre et aux cieux, ne doit-elle pas dire : Amen, dès le moment où le cœur épris entre joyeusement dans ces perspectives immenses?

Hors de là, tout amour n'est qu'une aberration touchante, coupable, tragique, banale, une aventure ou un malheur, ce n'est pas un cas humain, puisque cela ne tend pas à la vie telle que la Providence la porte et la donne.

L'amour normal, c'est une humanité qui commence; c'est l'arbre qui frissonne en pensant au nid, c'est une reprise de vie, pour une race que la mort émiette; c'est une reconcentration de l'activité créa-

trice où deux fragilités ont leur part. Vous qui êtes appelés à cette collaboration sublime et si périlleuse, ne détournez donc pas le flot créateur ; ne le faites point se perdre dans les sables d'un égoïsme aride et fertile en désolation. L'amour doit se sanctifier dans son œuvre. Nous aurons à dire comment il s'y prend pour concilier cette sainteté avec ses recherches légitimes ; mais puisque l'œuvre à laquelle il concourt est une œuvre de vie et que la vie humaine, naturelle et surnaturelle, a besoin de ses cadres, je dis que l'amour n'est pas libre. Le mariage chrétien l'appelle, l'exige, le bénit s'il demeure fidèle, le maudit comme transfuge et perturbateur s'il se refuse, ou le plaint comme victime en se plaignant lui-même, s'il n'a pas pu trouver ce chemin.

L'AMOUR DANS LE MARIAGE

CHAPITRE XI

L'AMOUR DANS LE MARIAGE

La famille commence par l'union de deux êtres qui cherchent, en fusionnant et personnes et ressources, à réaliser leur vie propre en sa plénitude et à se dépasser au bénéfice d'autres vivants.

C'est l'amour qui est chargé de remplir ces deux rôles, parce que c'est lui qui achève et inaugure toutes les vies. Il achève Dieu dans la Trinité et il commence au dehors toute la vie du monde ; dans la famille, il achève l'homme et la femme, et il crée l'enfant.

La Genèse nous a parlé de ce moment où l'homme régnait, dernier venu de la planète, sur tout ce que la bonté créatrice avait disposé pour le recevoir, et où pourtant, dans ce palais des êtres immensément peuplé de serviteurs, fourni de provisions indéfini-

ment renouvelables, il semblait comme perdu, seul, en la présence lointaine de son Auteur et la muette présence de la nature.

Dieu avait « *tout placé sous ses pieds* » ; mais il n'y avait personne sur son cœur. Et Dieu dit : « *Il n'est pas bon que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui.* » — « *Cette fois,* prononcera le premier homme en voyant venir à lui sa compagne, *voici l'os de mes os et la chair de ma chair.* »

L'unité conjugale est ainsi présentée comme une amitié : amitié d'une certaine espèce, non semblable à ce qui retient d'ordinaire ce nom, mais qui répond à la définition générale, étant l'union enrichissante de deux vies. Ici, les deux vies s'enrichissent d'autant mieux que leur alliance est destinée à devenir plus étroite et que leurs apports, dissemblables, sont appelés par nature à se compléter.

L'union matrimoniale ressemble à la combinaison qui fait de deux corps de la nature une nouvelle substance, tempérant des propriétés parfois opposées et jouissant de propriétés nouvelles.

C'est la substance totale des personnes associées qui devient *une* dans l'amour. Tout y vient : les pensées, les vouloirs, les sentiments, les biens, tous les objets de la vie, toutes ses intimités, les libertés qui s'accordent en maintenant leurs droits, les émo-

tions qui s'éveillent l'une l'autre, les espoirs, les désirs, les craintes, les tristesses, les dévouements qui se donnent, la vertu qui résiste aux divisions et qui persévère, Dieu enfin, si chacun l'introduit en soi : tout, y compris la chute dans le ciel et la tombe commune.

Si la première richesse c'est de vivre, si c'est d'être, au lieu de posséder, cet amour qui fait être à deux ce que chacun des deux ne pouvait être à lui seul, c'est l'enrichissement naturel le plus décisif, à condition que de saintes lois y président. L'argent est pour les biens, les biens sont pour la vie, la vie est pour la meilleure vie : l'amour, en se proposant celle-ci, clôt nos recherches.

Aussi l'amour est-il, après l'instinct de conservation, le sentiment le plus naturel, plus spontané de beaucoup que l'ambition, plus anxieux que la recherche de l'or, plus pressant que l'orgueil même. Mis en balance avec tout le reste, l'amour l'emporte ; il est, humainement, le pain de vie ; ceux qui en sont privés seront livrés à la grande inanition, ou sublime, ou pécheresse, ou victime.

N'est-ce pas pour cela que l'eucharistie, appelée le *pain de vie*, est aussi le pain de l'amour ? L'amour divin nous complète à fond et à l'égard de nos destinées suprêmes, puisqu'il nous donne en communi-

cation l'infini dont nous devons jouir; mais temporellement et pour l'ordinaire, l'amour, tel que le mariage l'invoque, est le complément le plus désirable et le plus nécessaire pain.

C'est ce qui fait dire de ses joies qu'elles sont, en même temps que les plus vives, les plus pleines et les plus pénétrantes, parce que, faisant appel à toutes les facultés où la joie s'enracine, elles ont le moyen d'en réunir toutes les conditions. Les plus chères et les plus goûtées quand on les possède, elles sont les plus regrettées et les plus ancrées dans le souvenir quand elles ont passé; elles sont les plus aimables vues du dehors, offrant l'image d'une félicité exempte d'égoïsme, félicité empruntée à celle dont saint Paul a dit : « *L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a pas compris ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment* » (I Cor., II, 9).

Tous les mystiques ont affirmé que dans l'amour matrimonial plus que dans l'amitié, plus que dans le sentiment filial ou que dans le dévouement serviteur, l'amour surnaturel et l'amour céleste trouvent les symboles qu'ils cherchent. La raison en est précisément dans sa totalité. Il se donne comme on se donne à Dieu; il reçoit comme on reçoit de Dieu; il emprunte les allures et revendique les privilèges

d'un vouloir divin ; il est fort comme la mort, dit le *Cantique*.

Cette dernière expression nous suggère l'idée que l'amour est une amitié si prenante, surtout parce qu'il dépasse les fins de l'amitié qui se limitent à deux êtres. L'amour est fait pour braver la mort, ayant charge de reporter la vie au delà et toujours au delà de ses frontières mortelles. C'est lui qui est ici-bas le pourvoyeur de la vie durable et, en arrière, de la vie éternelle. L'amour est le père du genre humain et, pour cette raison, il voudrait s'y égaler en extension temporelle, comme il voudrait s'y égaler en valeur, si l'on en juge par l'inquiétude de ses rêves. Il n'a jamais à la bouche que ces mots si disproportionnés à ce que nous sommes : Toujours, Tout. Et certes, à cet égard, l'amour n'est plus chose individuelle ; il devient un *génie de l'espèce*, selon le mot célèbre ; toutefois, l'union individuelle des époux n'y perd rien : l'orientation nouvelle qui les détache de leur cas prépare à ces derniers une meilleure rencontre ; leur unité prendra dans l'existence nouvelle appelée par leurs œuvres un caractère quasi substantiel.

L'amour, devenu fécond, unit les deux époux hors d'eux-mêmes ; leur lien est désormais le cœur de l'enfant ; leurs âmes s'y cherchent et se recon-

naissent, avec leur sang qui s'y trouve mêlé; leurs vies se confondent dans cette vie unique; leurs égoïsmes, contredits pour autant qu'ils voudraient se contenter de fugitives étreintes, sont satisfaits dans le don comme par un miracle; deux destinées aboutissent à la fois; une troisième les concentre et leur donne de se survivre sur terre, en attendant de s'épanouir dans le ciel.

*
* *

Une telle union a des exigences qui dépasseront de beaucoup aussi les intérêts individuels des conjoints. Paternité, maternité, nous dirons le poids de ces mots; mais comme amitié déjà, le mariage est une combinaison où le devoir, comme le bonheur, est de se retrouver dans l'autre soi-même.

Chacun des deux époux doit être à l'autre une moitié préférée : double préférence croisée qui est le plus fort des liens, qui fait de chacun à la fois le plus aimant et le plus cher, qui fait trouver à chacun son dû en procurant à l'autre son dû; bonheur à deux et destinée qui part sur deux ailes.

L'adoption mutuelle des vies en leur tout et dans leur détail sera alors le droit et, dans l'état normal des choses, la douceur. La femme épousera le mé-

tier de l'homme et l'homme vivra la vie de la femme. Par une éducation réciproque, on s'apprendra réciproquement toute la vie, capable ensuite de l'apprendre à l'enfant, de l'en éclairer provisoirement, en attendant l'inévitable et indispensable expérience. On sera dévoué à mort; on suivra délicatement les démarches des cœurs pour s'efforcer de s'y unir; on se regardera vivre et l'on se sentira vivre afin de vivre synchroniquement, sympathiquement, comme deux rameurs épient les mouvements l'un de l'autre afin de doubler, chacun, l'autre geste et de donner à la barque l'impulsion une qui l'enlève sur le flot. Et comme les rameurs d'Orient chantent en scandant l'action; comme en Égypte un chorège y préside en frappant dans ses mains : ainsi l'amour marque les temps de la vie mutuelle et enroule sa mélodie tendre sur les rigides contours du devoir.

Devoir, dis-je, mais promptement ce vocable en appelle d'autres.

Exacte société mutuelle, sans désertion d'indifférence, de légèreté, de complaisance (femmes qui habitent chez leurs parents, hommes qui chassent perpétuellement, hommes qui voyagent); — assiduité à la table commune où dans l'acte de nutrition les âmes se rejoignent, les affections se régénèrent; — cohabitation fidèle là où la nature a préparé

l'autre nutrition, celle de l'espèce, afin que les exigences sociales et individuelles de l'amour aient leur lot ; — intimité morale sans laquelle le mariage ne serait plus qu'animalité et servitude, et, pour cela, délicatesse des procédés, hors du laisser-aller qui, si souvent, s'introduit quand l'amour se relâche ; — surveillance des caractères, de façon à ne mettre en commun que les valeurs ; — acceptation des différences et des divergences inévitables et d'ailleurs précieuses, si l'on sait mettre entre elles l'harmonie, tellement que cette formule : *deux en un*, se réalise en sa précise exactitude : deux en un, c'est-à-dire *un*, mais aussi *deux*, sans absorption tyrannique d'un côté, sans déliement anarchique de l'autre : tel est le code des époux, en quelques mots dont on ferait un utile volume.

Après cela, comme nous disions : L'amitié a son centre plus proche de celui qui est le meilleur, de celui dont la destinée a le plus de prix : ainsi, dans le mariage considéré comme amitié, le centre de la vie commune se trouvera sur le terrain de celui qui représente davantage le groupe au point de vue du bien humain, c'est-à-dire, régulièrement, sur le terrain de l'homme.

Je dis régulièrement, parce qu'il n'en est pas toujours ainsi. Le cas d'une reine et de son prince

consort nous fait voir que la femme n'est pas toujours subordonnée, et le cas est fort loin d'être unique. Mais, à l'ordinaire, la femme, qui représente, moralement, une valeur égale, représente, socialement, une valeur moindre. Elle fomente la vie et la soutient; l'homme la mène. C'est lui qui est le sens de la famille, sa direction à travers la vie, sa poussée vers le progrès, sa liaison avec les autres groupes, sa capacité productive principale, sa durable énergie, sa fécondité. L'homme est l'utilité du groupe dont la femme est le lien intime. La femme, c'est la maison ; mais le mari, c'est l'homme.

Il ne faudra donc pas que l'amour de la femme se fasse égoïste ni que l'amour du mari se fasse lâche. Hercule et Omphale, Samson et Dalila sont le symbole éternel de la force qui succombe au piège d'une faiblesse prétendue qui est une puissance de la nature. Ni les portes de Gaza ne seront hissées sur la montagne, ni les douze travaux ne poursuivront leur héroïque série d'exploits, si le fuseau de l'amour ne sait filer que des liens d'immobilité, au lieu de la tunique forte et souple des luttes, si ses ciseaux ne servent, au lieu de couper les amarres de l'âme et de la délivrer en vue du bien, qu'à raser sa chevelure d'énergie.

La chair ne sait pas aimer ainsi : il faudra qu'on

le lui apprenne. N'en serait-elle point capable, elle qui est unie à la raison substantiellement, elle qui se trouve entraînée, de par l'habitation du Saint-Esprit en nous tout entiers et non pas seulement en notre âme, dans le courant sanctificateur qui vient de la croix?

L'amour, qui est charité dans l'âme religieuse, estime dans la pensée, tendresse dans le cœur, dévouement bien réglé dans l'activité extérieure et, à tous ces titres, amitié chrétienne, n'a pas de raison pour n'être point passion généreuse dans les sens. Il suffira de ne pas rompre la chaîne qui relie tout à Dieu par le Christ. Il suffira de faire circuler partout une même influence morale et chrétienne, d'apprendre cette chimie que le vigneron n'ignore point, d'après laquelle, dans la cuve en fermentation, la douceur des grappes mûres devient force du vin et le sucrage une source d'énergie préférable à de l'alcool versé.

L'amour, qui enveloppe les deux conjoints homme et femme, est dans son droit quand il enveloppe les deux conjoints âme et corps; mais il faut appliquer la même règle. Comme habituellement l'union de l'homme et de la femme a pour centre la vie de l'homme, parce que là est habituellement la valeur première : ainsi, toujours, l'union de l'âme et du

corps dans l'amour doit avoir pour centre la vie de l'âme, parce que là est toujours sa valeur première.

Il y a cette différence que la femme n'est subordonnée à l'homme que relativement, jamais au regard des fins dernières : au contraire, le corps est subordonné à l'âme absolument, surtout quand il s'agit des fins dernières. Ici, les fins dernières ont pour servantes les fins du mariage, dont nous avons marqué les ampleurs. Les devoirs qui en résultent ont toujours révolté l'égoïsme charnel ; mais ce n'est pas à celui-ci, heureusement, que revient le verdcit suprême.

Les devoirs de l'amour procréateur se résument en ceci qu'il est tenu de respecter la nature des choses ; qu'ayant formé un contrat, il en doit honorer le serment ; que, accédant à une institution dont la nature et la loi divine ou humaine ont fixé le cadre, il ne doit rien briser de ce qui est destiné à le garder, lui, amour, en gardant avec lui tout ce dont il est solidaire. Ouvrier d'une œuvre de vie, il peut régler la vie, au positif, dans certaines limites, pourvu que soient sauves les prudences qui interviennent ici de toutes parts. Mais réserver ses droits et après cela frustrer la Providence créatrice ; dire non au fleuve de vie qui voulait couler ;

modifier le message du ciel et, quand il portait à l'adresse du nouvel arrivant en expectative : Tu vivras! écrire de son autorité privée : Tu mourras! limiter, autant qu'il est en soi, le nombre des élus de l'existence terrestre et le nombre des élus de l'éternité; appauvrir la race d'une espérance et empêcher une nouvelle paternité de s'exercer dans le ciel, c'est un crime que seule l'inconscience peut gazer et un paganisme ennemi de la nature autant que de la foi systématiser, en tout cas absoudre.

Notre Église est de fer pour ces déviations; elle les exècre et leur jette son mépris, à moins qu'une pitoyable situation, comme il s'en rencontre, ne lui fasse dire : Pauvres enfants! sans cesser de réclamer la générosité et, s'il le faut, l'héroïsme.

Tout ce qui est apparenté, dans l'amour, à ce crime de lèse-vie subit la même condamnation. Rien contre les fins de l'union : c'est la formule.

Ce qui est selon ces fins, nous avons dit : Dieu le bénit, l'Eglise le couvre; elle le couvre tellement qu'elle le fait participer à sa nature propre : elle en fait chose sacramentelle.

Qu'on ne se récrie pas. C'est le mariage qui est un sacrement; mais les réalités du mariage sont sa matière en son emploi, et si les sacrements empruntent pour se constituer des matières mortes et des

gestes vides, pourquoi la mysticité ne s'emparerait-elle pas des rites naturels qui emploient la matière en ce qu'elle a de plus riche et la vie en son intensité déversée?

L'union de l'homme et de la femme dans l'amour symbolise, en même temps que l'amitié de leurs âmes, dont elle est un témoignage, en même temps que leur union à la race, dont ils se font ainsi l'instrument, l'union de la race à Dieu par le Christ, en son Eglise universelle. La grâce de Dieu, si elle est en eux, y surélève tout. De l'œuvre de chair, qui est déjà esprit par l'amour d'amitié, elle fait œuvre du Saint-Esprit. Saint Paul n'hésiterait pas, songeant à ce cas, à répéter ce qu'il disait pour les cas contraires, à propos des abus de la chair : « *Ne savez-vous pas que vos corps mêmes sont les temples de l'Esprit-Saint?* » L'acte accompli ainsi n'est donc pas seulement légitime, comme effet d'une institution naturelle et légale; il n'est pas seulement vertueux, comme utile et engagé dans des fins utiles : il est saint de la sainteté du sacrement dont il est l'emploi, de la sainteté de l'union sacrée de toute l'humanité à son Rédempteur.

Quant à ce qui est de l'amour sans être ni exigé par les fins du mariage, ni exclu comme formelle déviation, la fonction n'étant pas frustrée puisqu'elle

n'est pas utilisée pleinement, la fonction n'étant pas menacée non plus, je le suppose, d'un abusif emploi, cela, la moralité chrétienne le confie à la raison et au bon vouloir, pour que, selon les cas et sous le couvert d'un large principe d'indulgence, il soit admis, réprimé, relié au bien, écarté du mal, en comprenant que le bien n'est pas, pour l'être engagé dans la chair, une dureté ni une rigidité stoïcienne, mais un emploi sage et sincère de ce que Dieu fit.

Pauvre petite humanité en deux êtres, qui végétez si loin de l'idéal et qui demandez parfois ce que pense de vous l'Idéal vivant qui vous trace ainsi des règles, écoutez : l'Idéal vivant vous aime. Il vous a tirés de la chair et il vous sait chair; il vous suit, comme une mère, pour vous bercer avec une tendresse dévouée, dans vos faiblesses de tous les âges. Il compatit et il veille à ce que vous ne soyez pas trop violentés par ses lois. Il est vrai, à certains jours — et toujours, négativement — il exige; il fait confiance à votre énergie, quand ses grands objets soit du temps, soit de l'éternité, qui sont aussi les vôtres, viennent en cause. En cela il vous honore. Mais dès que cède le besoin, cède aussi l'exigence, et la bonté fait retour, et le lait de la tendresse humaine circule : tendresse du Très-Haut, qui est plus humaine cent fois que la nôtre précisément

parce qu'elle est divine, car le divin enveloppe l'humain si à fond qu'il le comprend et lui est présent plus que lui-même.

Vivez donc de ce lait, enfants de l'éternité qui vagissez pour l'instant sur la terre. Dans l'organisation de vos vies, souvenez-vous de tout ce que Dieu veut, puis jouissez noblement de ce que Dieu donne. Que l'esprit domine en vous, même toute loi satisfaite ; mais ce que réclame sa sœur fragile, comme un enfant obéissant qui désire, Dieu ne le refuse pas.

Toutefois, ne voudrez-vous pas vous-mêmes en sacrifier librement quelque chose? Offrez en holocauste à l'amour divin une part des droits et des privautés de votre amour humain. Que cette part d'abstention généreuse soit déterminée en sagesse, pour un temps seulement, dit saint Paul, du plein accord de deux volontés aimantes. Après cela, dit-il, revivez votre amour (I Cor., VII, 5); les noces mystiques, au lieu des noces charnelles, c'est une grandeur qui n'est pas donnée à tous ; il n'appartient à personne de s'en conférer à soi-même la grâce, à plus forte raison de l'imposer à qui reçut votre foi.

De toute façon, les deux héros de l'amitié familiale et de l'amour doivent s'appuyer tout le long de leurs jours et en toutes choses de leurs vies de telle

sorte qu'ils aillent ensemble, en ce chemin de toute chair, d'une allure régulière, calme, étrangers aux passions brûlantes, attachés aux devoirs pressants, mélancoliques sans doute quelquefois, douloureux trop souvent, jamais désespérés, la paix de fond écartant les excès de la douleur comme les débordements du plaisir.

Et que c'est chose touchante, contemplée en son idéal, cette vision de deux vies en une, au cours d'une destinée qui, en durant, modifie si profondément ses allures! Jeunesse qui marche dans du printemps, sous un ciel plein de promesses, auxquelles le ciel, le vrai, fournit ses garanties supérieures; âge mûr traversant l'été et ses ardeurs, où des aridités nombreuses viennent couper les allées de verdure, Dieu le permettant ainsi pour que le mérite s'accroisse; plénitude déclinante qui s'en va, à travers les jonchées d'automne, vers l'hiver triste où le diamant du givre, froide expérience de la vie, remplaçant l'or et l'émail vert, sa richesse, fait de l'arbre un trésor d'avare qui ne se défendra qu'un instant.

Vieillards, maintenant, vieillards qui se courbent épaule à épaule, sous les branches, subissant la commune attraction de la terre, regardez-les : ils sont une arche délabrée qui ne tient plus que par le poids de ses pierres l'une contre l'autre. Enlevez

l'un d'eux et l'autre tombe. Ils sont un souffle unique et faible. Ils s'en vont d'un seul geste, comme deux bœufs sous le joug vont boire leur dernière eau, le soir, avant de rentrer à l'étable.

Mais l'étable où ils vont entrer, Seigneur, les porte-joug de la vie que vous avez faite, leur abri de douceur après le labour de la journée, c'est vous, le Maître du champ, qui en disposez : la litière en est fraîche et la crèche bien garnie.

Donnez, Seigneur, à ceux qui s'aimèrent jusqu'au bout la récompense de l'amour sanctifié. Qu'ils ne se quittent plus jamais, et que vous, lien mystérieux des cœurs sur la terre, vous soyez leur lien désormais visible en devenant leur commun trésor.

L'AMOUR PATERNEL

CHAPITRE XII

L'AMOUR PATERNEL

L'amour n'est donc pas fait pour rester dans le cœur de l'homme ; il naît pour se reverser ; s'il grandit, c'est qu'il est destiné à une plus large diffusion de sa richesse ; son rôle providentiel est le don.

Dans le sentiment matrimonial, il ne faut donc pas voir uniquement l'amitié que nous avons décrite, ni encore moins cette effervescence qui, au début, fait bouillonner tumultueusement les deux cœurs. La « lune de miel », ainsi que dit la narquoise sagesse populaire, n'est qu'une halte dans la course ininterrompue de la vie besogneuse et exigeante. L'amour se reporte sur l'enfant ; on pourrait dire : Il devient l'enfant ; car l'enfant est bien comme l'amour substantiel de ses père et mère.

Désirer l'enfant ; être heureux, même avant que cela soit, de se le devoir l'un à l'autre ; se le donner

mutuellement de tout son cœur avant de l'avoir donné à la vie, avant d'avoir déchiffré ce mystère auquel on se plaît à trouver un nom : n'est-ce pas la plus normale et la plus douce occupation des cœurs entre deux jeunes époux ?

Qu'il naisse, le rejeton attendu : aussitôt le foyer s'organise, les rôles se distribuent, les responsabilités se pèsent, les légèretés s'évanouissent, une gravité descend sur les fronts jusqu'alors insoucieux ; le jeune époux devient le père, et il éprouve un élargissement, un exhaussement ; l'épousée devient la mère, et c'est un approfondissement qui lui creuse le cœur. Père, mère : mots magnifiques, mots gonflés de sens, et si intimes, où tient en raccourci toute la vie.

L'idée de paternité est bien vraiment incluse dans tout ce qui se nomme au ciel et sur la terre, comme l'insinue saint Paul, et, selon qu'il le prononce solennellement, c'est en Dieu même que la paternité trouve son origine du temps, comme sa première amorce éternelle (1).

« *Au nom du* Père *et du Fils et du Saint-Esprit* » ;

(1) *Patrem... ex quo omnis paternitas in cælis et in terra nominatur* (Ephes., III, 15).

— « *Je crois en Dieu le* Père *tout-puissant* » ; — « *Notre* Père *qui êtes aux cieux* »... : tous les commencements religieux sont à base de paternité, et il n'en est pas autrement de nos commencements et de tous nos fondements terrestres.

Dans l'Église, il y a, à la tête, le Saint-Père ; avant l'Eglise, les patriarches ; à l'origine, les Pères apostoliques ; dans les ordres religieux, les Révérends Pères ; dans les paroisses et en tête des couvents, les abbés (abbé veut dire père). Au temporel, on dira la patrie (*patria*, chose paternelle) ; les chefs seront pères de la patrie, pères des peuples ; les bienfaiteurs publics seront pères des pauvres ; un général sera le père de ses soldats ; le Czar, c'était le « petit père » ; Joffre était le « grand-père » ; en droit civil, une propriété sera gérée « en bon père de famille » ; un héritage sera un patrimoine ; le chef d'un atelier sera le patron ; un vieillard sera le père un tel ; à quelqu'un qu'on protège, qu'on instruit, que l'on console, on dira : Mon enfant, assumant à son égard un rôle de père, etc. Le soleil même sera le père du jour, le père des moissons. Tout est plein de paternité, parce que la vie est une perpétuelle émanation et un jeu immense de relations entre des effets et des causes, des engendrés et des engendrants, des

pères et des enfants en tout genre et de toute espèce.

*
* *

Le père est celui qui est chargé de continuer jusqu'à nous, à partir du *fiat* créateur, la chaîne où Dieu suspend tout ce que rêve sa pensée et que soutient sa puissance. Il est chargé de transmettre et de parfaire par l'éducation l'image de Dieu selon laquelle nous sommes faits. Cette image, qui se reproduit d'empreinte en empreinte, de réplique en réplique à travers le temps, chaque génération faisant de celle qui succède la « *figure de sa substance* », comme il est dit du Verbe de Dieu, c'est l'œuvre perpétuelle du père. Le père est le chancelier et le garde des sceaux du palais des êtres ; il est le bon sculpteur qui travaille sur la chair et sur l'âme ; il est un imagier de Dieu.

Ce qu'il y a dans la paternité de plus profond, et par quoi l'amour humain s'adapte et s'apparente à l'amour divin, c'est le désintéressement, la gratuité du don. Il n'y a point là d'échange ; il y a descente, écoulement, transfert de personnalité, besoin de se communiquer et de se prolonger. Le père se reporte comme on reporte un total sur la page

blanche encore, pour qu'il soit le point de départ d'un total nouveau.

Et c'est bien là sans doute un profit pour la fragile personne paternelle. La vie nous est si étroitement mesurée, et nous avons si instinctivement l'appétit de vivre ! Même sur terre, nous rêvons de plénitude et d'éternité ; or nous n'avons que des bribes de temps, des amorces de réalisation, des succès et des bonheurs sans cesse traversés : il sera bon de voir l'espérance occupée à restaurer ce que le souvenir et la possession laissent en ruine.

Vos enfants, pères, veillent près de vous et se hâtent d'employer vos vertus, de peur qu'elles ne faiblissent, vos efforts, avant qu'ils ne soient vains, vos trésors amassés, vos établissements, vos liaisons utiles, sous la menace que leurs cœurs orientés vers l'avenir sentent peser sur vous. Et vous, pères, qui semez à l'arrière-saison pour le printemps de la génération nouvelle, vous songez à la belle moisson qu'on peut encore attendre et que vous engrangerez par procuration.

Votre vie a été un échec ; toute vie est un échec, parce que le réel est toujours inférieur au rêve, s'il n'en est pas la dérision. Mais cette partie manquée, vous allez la reprendre ! Vous y apporterez la passion du joueur qui sait utiliser sa dernière mise, et,

cette fois, vous allez jouer serré, vous allez ménager vos chances ! Vous y mettrez ce qu'il faudra : de la peine, des réflexions, des patiences, des douleurs, des privations, du resserrement d'apparence sordide, comme celui du petit ouvrier qui économise pour se mettre à son compte. Vous, c'est à leur compte à eux que vous voulez vous mettre, en ouvriers de la vie qui savent bien qu'on ne peut pas indéfiniment vivre à la journée, qu'il faut fonder un établissement, avant qu'on ne meure.

Ce que vous n'avez pas eu, qui sait ? ils l'auront peut-être ! Ce que vous n'avez pas pu, peut-être ils le pourront ! Ce que vous n'avez pas fait, eux le feront. Vous avez manqué votre vie, comme chacun, comme tout vivant qui part avec joie, s'imagine triompher et déchante ; mais cette vie que vous avez manquée, vous ne la manquerez pas deux fois, vous ne la manquerez pas en eux, et vous sauverez ainsi le meilleur vous-même, votre double chéri, votre ultime, votre extrême cas.

« Pourvu qu'ils soient heureux !.. » c'est ce qui se dit constamment dans les cœurs de pères. Et quelle semence de vertu, quand cet amour ne se laisse pas, lui aussi, dévoyer ! On l'a dit gracieusement : c'est l'enfant, qui, de son petit doigt, montre la route au père. La vertu qu'on n'aurait pas pour soi, il arrive

qu'on se la donne en faveur de ses enfants ; l'inertie jouisseuse qui nous tient cède à ce grand intérêt qui surpasse à nos yeux le poids de la peine. Dans la personne de l'enfant, on se donne à la vie au lieu d'en faire sa proie. On se dégage des passions ; on s'applique au travail ; le jeune marié « se range » ; on surmonte davantage les vices, ces destructeurs, par le fait que l'amour paternel veut construire. En tout cas, ne se fût-on pas respecté soi-même, on respecte, on fera respecter ses enfants ; on défendra leur intégrité comme on n'a pas défendu la sienne ; on aura comme du remords en eux, et leur vertu nous apparaîtra comme une conversion, un rachat.

Il y a quelque chose de poignant dans ce sentiment d'abandon, de renoncement total que la nature suggère à un être au profit d'un autre, alors que lui aussi désirait le bonheur ; on y pressent la mort, et en même temps la durée qui toujours et toujours s'élance ; on y mesure toute la déception et en même temps tout l'indéracinable espoir de la vie.

Ah ! quelle tromperie, quelle hallucination nouvelle, s'il n'y avait pas Dieu, si les générations ne s'avançaient vers Dieu comme chaque vivant s'y avance ! A peine moins sotte, à peine moins méphistophélique que la première, cette illusion de survie

en autrui et de bonheur escompté pour toujours et toujours plus loin ne ferait que souligner le néant de tout, en obligeant l'espoir à une perpétuelle fuite. Mais il y a Dieu, et c'est de lui que nous vient ce sentiment créateur.

C'est Dieu, le Dieu Père et le Dieu providence qui se manifeste ainsi à travers nos cœurs, et qui veut que la vie coule, coule avec une frénésie qui nous révèle son prix infini, emprunté à son départ et à sa dernière fin.

Mystère de l'être, qui est contenu tout entier dans ce mystère intime! Mystère de Dieu, qui se fait entrevoir dans le touchant mystère de l'amour!

*
* *

Le père ayant à jouer ce rôle divin de création et de providence sur terre, il lui reviendra aussi un rôle divin de gouvernement. L'amour du père est un amour d'autorité. La gloire intime qu'il en éprouve est une compensation pour ses sacrifices; il sent vibrer autour de son front l'auréole des patriarches; il a le droit de bénédiction et de malédiction comme Jacob; il contribue, avec le *Père éternel* des vitraux et des fresques, à porter la boule du monde.

Mais le fait que l'autorité est ici exercée par l'amour donne à conclure que le gouvernement de la famille est de tous le plus admirable. Comme tout ce qui est aux sources, il se trouve imprégné de ce qui est l'essence même de l'autorité : le service. Il est incomparablement le plus dévoué ; il est aussi le plus efficace, parce qu'il est le moins abstrait, le plus proche de sa matière, le plus à même de guider les événements du fait qu'il peut les capter à leur origine ; il est le plus mesuré, le mieux ménagé, tempéré et à la fois renforcé de tendresse. Il ressemble à un sacerdoce.

Puisqu'il est créateur de vie, l'amour du père aura pour rôle de donner la vie sous toutes les formes et dans tous les domaines où la Providence la prépare. La vie du corps, appelant la vigilance et les soins — pas trop de soins, je veux dire des soins énergiques autant que diligents, des soins virils, qui ne se donnent pas en serre chaude, qui ne consistent pas à dire, toujours au négatif : Pas de rhume, pas de fatigue, pas d'écorchures qui font « bobo », pas de larmes ; — ensuite, la vie de l'âme, qu'on devra diriger et fomenter en prenant garde de la pousser toujours dans son propre sens, élaguant seulement les défauts, sauvant la personnalité, res-

pectant les spontanéités, suscitant les initiatives au lieu de les contraindre, ne poursuivant pas, entre l'enfant et les parents, une ressemblance factice nullement nécessaire, imitant le bon jardinier qui arrose et taille sans attenter aux espèces; — la vie de l'âme, dis-je, à tous les degrés et en maintenant la hiérarchie des degrés : sensibilité exactement tempérée, caractère bien trempé, intelligence meublée, vie extérieure ouverte sous un regard qui veille, vie religieuse solide, intelligente, fidèle, appuyée, de la part du père, par l'exemple : tel est l'objet et tel est l'esprit directeur de l'éducation.

La tendresse y est au premier rang; mais ne confondons pas la tendresse et l'amour. Il y a l'amour qui s'attendrit ; il y a aussi l'amour qui sévit, l'amour qui assume, quand il faut, le rôle de juge, et qui ne refuserait de frapper que si, par lâcheté, il cessait de réellement aimer : « *Qui épargne les verges, celui-là hait son fils* », dit le Proverbe (Prov., XIII, 24).

Le père, à son foyer, représente la justice spécialement, quoique non pas principalement. Il abandonne à la mère la spécialité des tendresses, et lui, tendre aussi et tendre d'abord, est cependant le justicier indispensable. Sans ce tribunal, le foyer serait livré à l'anarchie des grandes et des petites passions;

tous les mauvais instincts qui dorment au cœur de l'enfant se développeraient vite, et des fautes soi-disant légères seraient légères à la façon des graines, qui elles non plus ne pèsent pas.

Le père châtie, c'est-à-dire corrige, redresse, bien éloigné de toute idée de vindicte, désireux seulement de prévenir le pécheur, de prévenir aussi le juste en le remettant peu à peu, par une ferme initiation, aux mains de son propre conseil. Il châtie celui qui n'est pas encore punissable, afin qu'il ne le devienne pas. L'enfant, comme tel, n'existe pas; il devient. Que sera-t-il? Pour une part immense, pères, il sera ce que vous l'aurez fait, et cette fabrication, pareille, ainsi qu'on l'a tant dit, à l'art du sculpteur, veut la caresse du ciseau sur le marbre, mais aussi l'effort de la pointe qui fait sauter violemment les éclats, lors du dégrossissement qui abat les angles et assouplit la matière.

Quand on songe à ce qu'est cette vie, à ses hasards, à ses difficultés, à ses labeurs, à ses douleurs, à ses suites éternelles, et que personne ne sait ce qu'il advient d'un enfant, quels tournants le guettent, quels pièges peuvent le faire constamment chuter, de quelle angoisse ne pense-t-on pas qu'il ait lieu d'être bourrelé, le père, et de quel sentiment écrasant de responsabilité, d'humilité, presque de culpa-

bilité, pour ce don de la vie qu'il n'a pas, à lui seul, de quoi mener au terme!

Ne faut-il pas qu'il se rachète, ce coupable d'amour, qui ne sait pas garantir les effets de l'amour? Qu'il expie, en se sacrifiant, ce qu'il a fait de la part d'un Dieu qui lui aussi se sacrifie, créant, puis rachetant les hommes, recevant la croix des mains qui avaient reçu par son fait le trésor de vie! Ne pouvant pas agir puissamment, qu'il fasse du moins ce qu'il peut opiniâtrément, jusqu'à épuisement de ses ressources intimes ou visibles, jusqu'à l'extrême des possibilités qui lui sont laissées, jusqu'au bout de lui-même!

Mais non! qu'il ne s'en tienne pas là. Les enfants ne sont qu'un usufruit; le Propriétaire du fonds a aussi des devoirs, si j'ose dire, et vous avez des droits devant lui, pères, et vous avez le devoir de faire valoir ces droits, c'est-à-dire que peinant de toute votre peine et forçant de toute votre force, vous devez ensuite, avec grand désir, appeler de toute votre voix, pour que le Père de là-haut vous entende.

Tout du long de votre tâche, et même au delà; tant que l'enfant demeure enfant et même au jour où, l'enfant décroissant, l'homme, la femme peu à peu prend la place; même quand l'humanité nou-

velle éveillée tout à fait devient capable d'une œuvre propre, quitte le foyer ancien, organise le foyer nouveau, emportant, avec ses souvenirs, l'empreinte heureuse, j'espère, d'un amour qui est devenu elle-même : toujours et « *sans intermission* », vous dirait l'apôtre, comme pour vous, mieux que pour vous, il convient de prier.

La prière du père de famille est le plus touchant aveu d'impuissance et le plus vertueux désir qui puisse monter vers Celui qui exauce. Il sait d'où viennent les biens, le chrétien que l'illusion du visible n'a point séduit, et que les biens dont lui-même fut le canal ne lui appartiennent point, qu'ils peuvent toujours dévier sur les pentes, qu'ils peuvent être absorbés par ce sol ingrat, qu'il n'a donc de ressource, après l'effort donné jusqu'au bout, que de saisir l'arme unique des impuissants : la prière.

Et il dit : Père, dont j'ai reçu le nom que je porte avec vous, Père des cieux qui regardez s'efforcer les pères de la terre, voyez comme je ne suis qu'un pauvre homme, moi que vous avez revêtu d'une dignité aux fins immortelles! J'ai à mener à travers la vie et jusque au delà les enfants de votre amour et du mien. Je ne connais pas le chemin; moi-même n'y ai marché qu'à tâtons. Aveugle chargé de conduire d'autres aveugles, j'ajoute à mon aveuglement

ma débilité. Ni prévision, ni courage, ni puissance, tout au moins en proportion de ce qu'il me faudrait.

Alors, conscient de mon manque, je me tourne vers vous, Père, afin que vous soyez père avec celui que vous avez investi. Ceux que vous avez aimés avant moi, aimez-les avec moi et à travers moi ; donnez-leur et donnez-moi pour eux en communication tout ce qui fait le prix de la vie, tout ce qui la porte là où elle va, tout ce qui l'éternise.

Pour être un bon instrument de votre don, je renonce devant vous à l'amour égoïste, à l'amour paresseux, à l'amour lâche et présomptueux, comme j'ai renoncé, en concevant le sentiment paternel, à l'amour exclusivement jouisseur qui est la tentation de vos êtres.

L'amour, Seigneur, est une grandeur que vous ne voulez pas qu'on profane ; c'est un rôle de l'esprit : que je ne l'ensevelisse pas dans la chair. L'amour est une vertu qui se greffe sur une passion comme une rose sur un sauvageon : faites qu'elle ait eu en moi le pouvoir de transformer en éternelle beauté la sève de la terre.

L'AMOUR MATERNEL

CHAPITRE XIII

L'AMOUR MATERNEL

Quand on parle de maternité, c'est toujours avec une impression de recueillement, comme devant un mystère, et une émotion calme vous reporte, surtout quand on ne l'a plus, vers « celle qui vous prit, jeune âme, dans le ciel et qui vous mit au monde ».

Vénération serait peut-être ici le meilleur mot ; c'est celui qu'emploie l'Eglise, quand elle salue, en la fête de l'*Expectation* de Marie, l'attente charmante et vénérable en effet de la Mère du Fils de l'Homme.

A toute femme ainsi gratifiée, on aimerait à dire comme l'entendit la virginale Mère : « *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous* », « *vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni.* » Toute mère est digne du salut de nos

cœurs, tant qu'elle-même n'a pas effeuillé sa couronne. Toute mère est pleine de grâce, puisqu'elle reçoit ce qu'il y a de meilleur : donner, et donner ce qu'il y a de meilleur comme étant la substance de tout don : la vie. Toute mère a le Seigneur avec elle, sans quoi elle ne pourrait ni faire vivre selon la chair, ni surtout allumer la flamme de l'esprit. Toute mère est bénie entre les femmes et béni est son fruit, car tout enfant de Dieu est accueilli avec tendresse et, avec lui, celle qui lui communique cette initiale bénédiction.

« *Vous enfanterez*, ajoutait l'ange, *un fils qui sera appelé Jésus* », c'est-à-dire Sauveur, et tout enfant est sauveur à l'égard de la race fléchissante, à l'égard d'une vie individuelle qui s'en va sans que rien la recueille, à l'égard du temps anxieux d'avenir. — « *Il sera grand et sera appelé le fils du Très-Haut* », et tout enfant sera grand, s'il le veut, étant fils du Très-Haut par la grâce qui de Jésus passe à tout fils des hommes. — « *Et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin* », et tout enfant aussi régnera, s'il sert Dieu, puisque « *servir Dieu c'est régner* » ; il régnera sur la maison de Jacob, dont les douze tribus figurent l'œuvre de Dieu et son gouvernement auquel notre fraternité avec Jésus nous associe, et son règne n'aura point de

fin, le temps, dans lequel la mère introduit l'enfant, ayant des suites éternelles.

Je vous salue, mères, pleines de grâce, qui avez ainsi le Seigneur avec vous et qui êtes ainsi bénies entre toutes les femmes.

L'amour de la mère est, comme celui du père, un amour créateur. Il l'est peut-être avec moins de puissance et il l'est avec moins d'initiative ; il l'est par contre avec plus d'intimité. Pendant des mois en contact substantiel avec son objet, lui versant constamment de soi-même, respirant afin qu'il respire, se nourrissant en vue de le nourrir, cet amour croît peu à peu en proportion de ce qu'il donne, consacré par la souffrance et qualifié spécifiquement par ce caractère charnel qui lui est dès l'abord imposé.

La mère est celle qui fournit sa dernière élaboration à cette sève amère et précieuse qui de la souche d'Adam, à travers de longues générations, nous arrive. Elle est la terre qui, au printemps, pénétrée d'effluves, riche de semences, s'empresse à faire monter les sucs nourriciers.

La mère conçoit de ce fait un attachement qu'on ne peut comparer mieux qu'à l'amour qu'on a pour soi-même. Elle verra dans l'enfant une partie de soi.

Ce ne sera plus la *chair de sa chair,* comme il est dit de l'époux et de l'épouse, mais sa chair même, chair qu'elle aimera comme sans y penser ; qu'elle ne verra souffrir qu'avec un sentiment d'arrachement intime ; qu'elle ne verra partir pour la vie ou pour la mort, et serait-ce même pour la vie heureuse, qu'avec détresse et avec stupéfaction. Rien de plus étonné, sans que peut-être elle l'avoue ni à autrui ni à son propre cœur, qu'une mère voyant grandir l'enfant, le voyant s'éloigner, faire sa vie, et qui sait ? peut-être oublier celle qui jamais ne l'oubliera.

L'être à l'état initial, tel que la mère nous le donne, tel que le père avec elle l'a fourni, aura besoin d'être fomenté ; sa nutrition, surtout sa nutrition première, c'est lui-même achevant de se constituer. Or, dans cette nutrition, qu'on la prenne au point de vue matériel, intellectuel, moral, religieux, c'est la mère qui a le rôle principal. Elle est la génitrice, et en conséquence elle est la nourrice : *nutrix*, dans le sens complet du mot.

Voyez comme elle s'absorbe, et s'inquiète, et se travaille à propos de chaque détail de cette éducation infantile. Mieux qu'un ministre sur un dossier, elle se penche, trouvant souverainement impor-

tante la consistance d'un brouet, tragique cette dent qui perce, plus nécessaire que nos lois et que la balance de la justice le pèse-bébé qui la rassure après chaque ration de lait. Comme elle a raison! Les plus grandes choses sont faites des plus petites, et qui sait de quel avenir sont chargés ces menus riens dont une humanité naissante est l'objet!

Intellectuellement, il s'agira de l'alphabet et des éléments tout premiers de nos connaissances théoriques; il s'agira beaucoup plus de la petite initiation quotidienne où l'on apprend à l'enfant la vie, pièce à pièce, en modèles réduits, comme des poupées de vitrine.

Ce qui se dit dans l'intimité maternelle a une portée qui peut atteindre aux profondeurs et aux derniers confins de l'existence. Il en échappe beaucoup; l'esprit de l'enfant, en cette première période, est un petit corridor vivant; mais parce qu'il est vivant, ses parois s'imprègnent, et ce qui le traverse se retrouvera plus tard en partie, composant la substance de l'âme. Ame d'or ou âme de plomb, cela tient pour une part à l'hérédité; mais pour cette même raison cela tient à une hérédité plus récente. Nous héritons de nos mères jusqu'à ce que leur âme aussi bien que leur chair ait fini de nous enfanter.

Aussi ne puis-je concevoir l'abdication contre na-



ture qui laisse aux étrangers : vagues parents lointains, domestiques, nurses, autrefois bonnes allemandes, à je ne sais qui, le soin de mettre ainsi la vie en images dans le cerveau de nos enfants. J'emprunterais volontiers un mot de Pascal pour dire : Cette attitude « est un monstre pour moi, elle m'irrite et m'épouvante », quand je songe à ce qui en peut résulter et à ce qui lui sert d'excuse.

Ah ! dans le monde ouvrier, quand la mère est absente parce qu'elle s'en est allée soit au bureau de la petite employée, soit à l'atelier à façon ou à l'usine, chercher le pain que le mari ne gagne pas en suffisance, je comprends ! Je déplore et je plains ; mais je ne puis blâmer ; j'admirerais plutôt ; cette mère-là est dans sa fonction : elle nourrit. Mais celle qui court les couturières, les bonnes amies et les thés où l'on dit des riens, et qui pour cela abandonne son enfant aux hasards d'une nutrition spirituelle sans mandat, « je n'ai pas de mots — je continue mon emprunt à Pascal — pour qualifier une si extravagante créature ».

Dans la formation intellectuelle dont je parle est déjà incluse en partie la formation morale. Apprendre à l'enfant la vie c'est, pour l'amour maternel, lui en apprendre avant tout les fins, les lois, dans la mesure où il les peut comprendre. La mère n'est

pas un professeur de morale : elle est mieux; loin de toute forme systématique, laissant tout pédantisme, elle introduit le jeune être là où elle vit, elle lui prouve le mouvement de l'âme en le faisant marcher ; elle lui met aux lèvres le bien, pour qu'il en prenne le goût, comme elle y met la nourriture.

La méthode expérimentale, ce sont les mères qui en ont le secret. La nourrice d'âme présente l'aliment et stimule en même temps le petit organisme. Questions à la Socrate, exemples en bien et en mal, appel aux évidences éprouvées : telles sont ses méthodes. Ce sont les bonnes. Et pour faire pénétrer son enseignement, la mère procède par insinuation de tendresse, par infiltration lente d'une raison cachée : lumière invisible à laquelle une douce chaleur sert de véhicule et d'excuse. Elle fait naître des habitudes, des jugements non jugés qui se jugeront plus tard. En attendant la vertu qui s'acquiert, elle procure la vertu qui se transmet. Elle endort de minuscules passions dans de minuscules vertus que ses tendresses dissimulent. Elle charme le nourrisson, comme l'oiseleur, pour le prendre heureusement dans les filets du bien.

Une telle méthode n'est pas à la portée du père ; il n'en a pas l'instinct ; il y serait maladroit. L'homme peut *savoir,* comme psychologue, il ne *sent* pas ce qui

se passe dans la tête et le cœur d'un enfant ; ses gros doigts s'embrouilleraient dans la trame ténue des impressions enfantines. Son action, à ce départ, est surtout une action de présence. La mère s'y appuie ; elle s'y inspire d'abord pour son compte, au nom de l'unique foyer ; elle nourrit de son amour conjugal son amour maternel ; ensuite elle l'utilise, faisant du père un recours éventuel qu'elle s'efforce de ne pas user. Elle l'invoque dans ses leçons ; elle le donne en exemple ; elle le projette en avant pour que l'enfant s'enhardisse ; ses défauts, fussent-ils graves, elle s'ingénie à les couvrir, elle les enveloppe d'idéal ; ce sera vers une image agrandie et purifiée qu'elle poussera ses êtres. L'homme n'aura qu'à marcher ; ce qu'il fait et le commentaire qu'on en fait, ce seront ses leçons. Il vivra de sa vie propre, alors que la mère vit tendrement la vie des petits. Il précède, l'enfant suit, la mère suit, la mère est en arrière, attirée par son double amour et poussant son enfant sous les bras.

Ainsi, dans la première période, la mère a-t-elle le rôle principal et le père s'efface-t-il, amorçant pour plus tard une collaboration où la méthode puérile aura toujours sa part, l'homme demeurant enfant, dans les dessous de son être, plus que ne le croit un rationalisme sot.

L'amour du père est plus proche de la raison; celui de la mère est plus proche de la nature, je dis la nature sensible et changeante, et tous les deux sont nécessaires. S'il n'y avait dans la famille que la rigidité de la règle, le verbe sec et le précepte coupant, il n'y aurait pas de bonheur; il n'y aurait pas non plus de formation vraie, parce qu'il n'y aurait pas de nature. Il faut que l'enfant puisse quitter, dans la mesure qui convient, « l'ornière de marbre » que représenterait volontiers — comme celle de Napoléon — la pensée paternelle. L'école buissonnière des sentiments doit avoir sa part, et c'est la mère qui s'y prête. Le père redresse et la mère assouplit. Le père est l'entraîneur, la mère préside aux soins pour le coureur de l'existence.

La religion viendra naturellement avec la morale, ou pour mieux dire elle en formera la base, elle la pénétrera, comme aussi elle l'achèvera. Elle devra donc la suivre à tous ses degrés et sur tous ses terrains, sans redouter, en ce départ de son action, les formes enfantines qui lui conviennent d'autant mieux que, à l'égard des choses éternelles, nous serons toujours enfants.

L'idée religieuse est comme toutes les idées, elle a besoin pour naître et pour se développer d'un

bouillon de culture, je veux dire d'un milieu intérieur composé d'impressions, de sentiments, d'impulsions, d'images mentales et d'images verbales qui lui correspondent. Refuser ces *phantasmes*, comme les appelaient les vieux philosophes, c'est refuser pour plus tard l'idée claire, et, sous prétexte d'attendre, comme la vie n'attend pas, c'est laisser s'épaissir sur les yeux une taie, sans être sûr que plus tard une opération réussisse. Il appartient à celle qui fait naître de faire naître au divin, sans lequel nous ne sommes jamais nés; il appartient à celle qui a « donné le jour » d'y ouvrir l'âme tout à fait en appelant par l'enseignement, comme par la grâce au moyen du baptême, la « *lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* ».

Au premier moment, la jeune âme, toute à l'inconscience, ne peut répondre que par des gestes suggérés aux avances que la religion fait aux enfants; mais ces douces suggestions, qui sont une des poésies de l'enfance chrétienne, sont aussi une valeur d'avenir. La mère doit faire balbutier Dieu ainsi qu'on dit *papa* et montrer au Père des cieux qui, je pense, s'en attendrit, une esquisse d'adoration et une espérance d'amour dans ces petites mains qui se joignent, dans cette bouche minuscule, ruche aux abeilles blanches où le nom de Jésus est le miel.

Je viens de le rappeler : toutes nos pensées sur Dieu ne sont jamais que des jouets ; le génie est ici au niveau de l'enfance autant que le cavalier et le piéton s'il s'agit d'explorer le ciel. Ce qui importe, ce n'est pas la taille de nos pensées, c'est leur ordre, c'est la place qu'elles occupent dans la vie ; or, cette place peut se déterminer pour toujours dans les gestes premiers d'une vie religieuse naissante, dans ces chers entretiens qu'une mère digne de ce nom inaugure dès qu'une parole distincte est montée du berceau, dès que l'écho de son cœur peut répondre.

Que j'aime à dire et à redire aux parents à quel point, travaillant pour l'enfant, sous toutes les formes exigées par l'amour créateur, ils travaillent éminemment pour eux-mêmes ! Moralement, cela est vrai de la mère plus encore que du père, parce que son action étant plus intime a besoin de modeler davantage la pratique sur l'enseignement et la formation personnelle, toujours à reprendre, sur celle qu'on veut procurer après l'avoir rêvée comme un idéal.

La maternité est pour une jeune femme la plus haute sauvegarde ; c'est le devoir devenu sentiment ; c'est la vie organisée, centrée, dégagée d'égoïsme, reliée aux fins humaines les plus élevées, écartée des séductions extérieures, poussée à l'effort et au

sacrifice. Ce qu'on dit de l'amour de Dieu, qu'il range tout en nous, est vrai proportionnellement de cet amour. Toute mère est comme Marie, disions-nous : elle enfante un sauveur ; ajoutons que, comme Marie, elle enfante son propre sauveur.

Le sentiment religieux, en particulier, doit gagner à ce voisinage du mystère de vie une profondeur et une évidence que n'ébranleront plus facilement la négation de l'impie ou le doute du sceptique. Il reposera désormais sur une intuition. La mère devine que l'enfant est un témoin ; l'activité créatrice d'où il vient, elle-même s'en confessera la servante. La création prêche le Créateur, et partout où jaillit le fleuve, c'est que le glacier est là.

L'émoi de donner la vie tournera donc facilement en émotion religieuse. Les cas seront rares où rien de supérieur ne sera perçu, où rien de l'éducation première ne sera retrouvé, — je dis par celles que le milieu déchristianisé sépara de Dieu, — au moment où la maternité pose de nouveau et pour un être aimé le problème de vivre.

Que peut-il y avoir de plus anormal et de plus triste qu'une mère qui ne croit pas, qui se trouve ainsi diminuée de tout ce qui donne au mystère dont elle est le prêtre sa signification supérieure et son

avenir? Une mère est religieuse par définition; ne l'étant point, elle se renie elle-même et se désarme.

Car il ne s'agit plus cette fois de tergiverser, de négliger, ni de faire la fière, de verser à l'orgueil sceptique : la vie est là qui attend, la vie, non pas la nôtre, mais une bien plus précieuse ; on a besoin de toutes ses chances, on doit vouloir utiliser tous ses recours, et l'on sait bien que c'est Dieu, la Mère qui, par toutes les mères et au delà d'elles encore, en supplément, en suppléance si nécessaire, reçoit, protège, nourrit, conduit mystérieusement et fait aboutir à ce que tous recherchent ceux qu'appela sa paternité.

Vous ne verrez donc pas une mère blasphémer en présence de son enfant. Fût-elle indifférente pour elle-même, fût-elle pire, elle s'amende. Dans la cire molle et délicate que réchauffe sa tendresse, elle appose ou laisse apposer le sceau du Christ. Le petit Jésus plante sa croix, devenue un léger hochet, dans les dentelles ou sur la bure des tremblantes bercelonnettes. Tout doit être christianisé ; mais l'enfance qui s'éveille, l'enfance que la maman sait reprendre à la nuit, — nuit totale du néant, nuit légère du sommeil calme, — l'enfance est faite pour le divin comme l'œil qui s'ouvre pour la lumière, et celle qui ouvre les paupières avec un

baiser ne doit-elle pas comprendre pour soi comme pour sa géniture qu'il faut confier à la divinité génératrice et régénératrice ce qui doit s'éveiller deux fois, parce qu'il y a deux mondes?

Lacordaire a dit : « L'enfant et la femme sont l'avant-garde de Dieu (1). » Que la femme ne déserte pas, afin que l'armée humaine ne manque pas de sa troupe avant-courrière. Mais l'enfant, qui sera toujours là, nous donne à espérer que la mère chrétienne, dégagée de passion égoïste et amollissante, apprentie de la douleur, coutumière du devoir, experte en ce qui sauve et ennemie de ce qui nuit, douée pour cela de la quasi-infaillibilité des tendresses, sera toujours, religieusement et de toute manière, la mère du genre humain.

(1) *Conférences de Notre-Dame*, 58e conf.

L'AMOUR FRATERNEL

CHAPITRE XIV

L'AMOUR FRATERNEL

En étudiant l'amour conjugal, et plus encore l'amour paternel, l'amour maternel, nous exprimions l'amour familial dans sa source ; car la famille, c'est proprement la paternité. La famille, c'est la naissance procurée et poursuivie jusqu'à la dispersion, origine d'autres familles.

Pour cette raison, les relations familiales ont d'autant mieux ce caractère qu'elles sont plus proches de la paternité, et c'est dire qu'en dehors du couple même, les frères, les sœurs ont ici le premier rang. Les affections de famille autres que celles-ci : telles les relations entre cousins, qui sont des frères plus lointains, entre neveux et oncles, dont une paternité latérale fait le lien, entre petits-enfants et grands-parents, où la paternité en ligne

directe s'éloigne, ne nous suggéreront plus que des indications peu urgentes.

Les frères et les sœurs s'aiment entre eux parce qu'ils ont une origine commune. Ils habitèrent le même sein; ils s'imprégnèrent longuement des mêmes hérédités; l'identité relative de chacun avec son principe, dont il est un prolongement, fait leur identité mutuelle : ils sont deux fruits du même rameau, sur l'arbre de vie que le Seigneur planta ; ils s'abreuvent de la même sève.

Notre comparaison sert d'ailleurs à limiter aussi bien qu'à démontrer l'unité fraternelle. Les fruits entre eux ne sont pas *un* autant que chacun est un avec l'arbre, autant que l'arbre à deux branches est un, autant que l'arbre est un avec ses racines, et c'est-à-dire que des frères et des sœurs ne s'aimeront pas, normalement, à ne regarder que cette qualité, autant que s'aiment et doivent s'aimer des enfants et des parents, des parents entre eux, des parents et des ascendants souche de la famille.

Les frères et les sœurs ne sont pas une seule chair; ils procèdent en commun, et cela suffit pour qu'on dise : C'est le même sang, mais sous le couvert de la paternité qui les joint. Il y a donc là un rapport moins direct, quoique si prochain encore.

On a comparé de tout temps la fraternité à

l'amitié, et ce n'est pas sans motif, non plus que sans lumière. Il est vrai, l'amitié suppose le choix, elle est un acte de liberté; mais nul ne voit pourtant une dépréciation dans ce vers proverbial :

Un frère est un ami donné par la nature.

La nature est plus que le choix, étant à la base des choix. La nature est un choix divin, résultant à notre égard de rencontres providentielles. La nature supplée aux choix, là où ils pourraient se corrompre. Aussi un lien de famille a-t-il de soi plus de fixité, plus de certitude, plus de tranquillité que n'en a d'ordinaire l'amitié. Et s'il se peut fort bien que sous beaucoup de rapports un ami vous soit plus qu'un frère, cette préférence, premièrement, n'est jamais totale, et elle s'explique par ceci que l'ami s'est constitué frère, en vertu d'habitudes de cœur qui sont comme une seconde nature, tandis que le frère a oublié d'être frère, laissant en déshérence des biens qui d'ailleurs ne seront jamais prescrits.

En second lieu, l'amitié suppose la communication des vies; or, cette communication, dans la famille, est totale, et même le fait d'assumer plus tard des responsabilités diverses ne la rompra point.

Des frères, des sœurs se coudoient dans la vie à tous les tournants ; l'éloignement de leurs destinées a des points de rencontre ; la survivance des parents ou leur souvenir les assemble ; ils se retrouvent toujours dans les grands passages. Dieu ne permet pas la dispersion complète de ce qu'il a uni si étroitement, à l'image de sa Trinité infrangible.

Enfin, l'amitié veut l'égalité, et la famille réalise cette condition plus qu'aucun lien extrafamilial ; car l'origine et l'identité répondent à des idées connexes. Il arrive souvent que des amis sont inégaux en fortune, en condition sociale, surtout quand le premier âge, pour qui ces différences ne comptent pas, a formé les liens ; plus tard, les difficultés issues de là pourront occasionner des ruptures. Des frères ont rarement à redouter cet écueil. Ils vivent d'abord la même vie ; la fortune, si elle cherche ensuite à les diviser, vient trop tard, elle se voit distancée par la Providence. Tout arrive ; mais à l'ordinaire, les similitudes de fond, telles que les ont établies l'éducation commune et la commune subsistance en Dieu créateur, persistent et maintiennent une égalité relative.

A cette égalité, les enfants de même âge ou à peu près participeront mieux, parce que la trame des petits événements vécus en commun est devenue

plus serrée. Les aînés et les tout jeunes s'orientent plutôt vers un genre de sentiments empruntés à la paternité et au sentiment filial, et, à l'autre extrême, on trouvera les jumeaux : touchante conjugaison qui est une des beautés de la parole créatrice, pareille aux redoublements et aux rappels qui dans la langue et dans tous les arts donnent satisfaction à la symétrie respective de l'être et de la pensée.

Une belle remarque de saint Thomas d'Aquin, à laquelle le chrétien ne peut manquer d'accorder une attention religieuse, c'est que la piété filiale, qui s'adresse directement aux parents, ne doit pas être étrangère aux sentiments des enfants entre eux, non plus qu'aux sentiments des parents à l'égard des enfants, non plus qu'aux sentiments des époux. Dans tout membre de la famille, un autre membre, quelque place qu'il y occupe, doit retrouver la famille même.

La famille vient des ascendants; c'est la race qui se continue, qui se perpétue; c'est Dieu qui s'écoule. La race vivante en un point du temps se retrouve dans ce qui précède, dans ce qui suit, dans ce qui avoisine. Une mère qui regarde ses enfants peut se dire : Voilà mon sang, à savoir celui que j'ai donné; mais aussi : Voilà mon sang, à savoir

celui que j'ai reçu, celui qui coule de mes pères à mes enfants à travers moi, et que je dois vénérer, chose divine, aussi bien dans son écoulement que dans sa source, parce que dans l'écoulement se retrouve la source.

Entre enfants, à plus forte raison, puisque le niveau est le même et que le fleuve coule en palier, on doit reconnaître l'un dans l'autre la source commune, la vénérer en l'aimant, et teinter de piété filiale, comme de piété à l'égard de Dieu père de tous, la tendresse fraternelle éprouvée.

Notre docteur ajoute que cela sera vrai surtout entre frère et sœur, parce qu'une association d'images doit alors évoquer l'idée de paternité chez l'un, de maternité chez l'autre, et que ce sentiment est voisin de l'attachement à la race.

Mais laissons ces subtiles réflexions ; courons aux conséquences utiles et au bonheur qui peuvent venir à nos enfants du fait de l'amitié fraternelle. Le bonheur et l'utilité ne doivent pas ici se distinguer ; car dans la famille, qui est un lieu de formation, nul ne peut dire heureux l'enfant qui ne se formerait point. Inversement, une formation contrainte, dans un bain de tristesse, n'aurait point d'efficacité. Au dire de Fénelon, la joie et la confiance doivent être chez l'enfant des dispositions habituelles.

*
* *

De ce que l'amitié fraternelle vient de la nature et de Dieu tout directement; de ce qu'elle se nourrit des premiers échanges et se partage là où elle sourd la vie participée en commun, il suit que son influence est profonde dans l'exacte mesure où s'y prêtent les âmes sœurs; les défauts seuls avancent les limites, le bon vouloir les recule.

C'est par ce qu'ils ont de plus intime et de moins artificiel, que des frères communiquent. Ils se connaissent à fond; ils sont soumis à une friction permanente qui ne laisse pas d'aiguiser les angles et d'additionner les ressources.

« Ce qui est à moi est à toi », ont coutume de se dire des amis : entre frères, on ne se le dit pas, mais la plus ordinaire générosité s'en fait un principe. Services petits ou grands, secours, consolations, complaisances, excuses, interventions délicates auprès des parents, mise en avant l'un de l'autre à l'extérieur : c'est le pain quotidien des bons frères, pain qu'ils partagent sans le mettre dans la balance.

Mais « ce qui est à toi est à moi », cela signifie quelque chose de plus haut et de plus précieux;

cela signifie : Si j'ai des qualités, des vertus, mes qualités, si tu le veux, peuvent devenir les tiennes, mes vertus tes vertus, mes défauts mêmes ta sauvegarde.

L'égalité reconnue des enfants travaille ici dans le sens d'utilités réciproques plus actives. Entre enfants et parents, l'inégalité et l'autorité tendent toujours à limiter la confiance, je dis celle qui porte aux confidences et à l'abandon. Les enfants se sentent jugés et craignent de n'être pas compris. Ils ne peuvent pas se raconter, exhiber leurs défauts, ébruiter leurs fautes, essayer verbalement leurs projets; ils n'expriment une pensée ou un doute qu'avec confusion, et ils se taisent tout à fait si l'idée à énoncer concerne les parents et ne cadre pas avec leurs opinions supposées.

Quoi cependant de plus nécessaire qu'un peu d'abandon! L'amitié de choix y trouve le meilleur de ses privilèges. Loin de tout respect humain, de toute contrainte, des amis s'épanchent et brisent pour un instant cette glace rigide qui bloque et qui sépare nos barques fraternelles, nous laissant à une solitude intérieure rarement bienfaisante. La taciturnité mène à la misanthropie, à l'égoïsme ; certaines natures s'y étiolent, d'autres s'y aigrissent, toutes s'y rétrécissent. Et sans doute bien des cama-

raderies se proposent pour pallier ce danger; mais aucune ne prétend égaler en efficacité, là où elle fonctionne heureusement, la camaraderie fraternelle.

Dans les allées et venues quotidiennes, dans la complète détente, sous le coup d'événements communs, les âmes pratiquent entre elles des passages : elles communiquent largement, et si les sentiments sont droits, leur expression verbale ou active a une valeur d'engagement qui soutient le bon vouloir; s'ils fléchissent, ils ont chance de se redresser l'un par l'autre. Sans pédantisme, sans prétention à l'autorité, on se garde, on se guide, et ce genre d'action est particulièrement précieux à l'égard d'une jeunesse si jalouse habituellement de ses franchises.

Pauvres parents! il suffit que vous paraissiez vouloir imposer une chose pour qu'elle devienne suspecte; vous vous heurtez, dans le silence imposé par le respect, à l'intime protestation d'une sagesse frondeuse. « Cause toujours! » se dit parfois l'enfant qui se tait. Où se trouve le poids le plus lourd et le plus agissant de votre opinion et de votre influence? Dans le mot que vous jetez au hasard d'une conversation. Or, il en est ainsi, proportion gardée, du mot que prononce un frère ou une sœur sans

mandat et sans prétention dictatoriale. Que de jeunes filles, dont l'oracle est un frère ardemment aimé! Que de jeunes hommes cèdent à leur sœur ce qu'ils ne céderaient point à une autorité sourcilleuse! Cela se trouve même dans le tout jeune âge; cela se trouve entre frère et frère, entre sœur et sœur; mais si l'on croise, on voit encore plus fréquemment se produire cet avantage; on voit s'engager les cœurs.

Aussi, j'en viens à le dire, est-ce entre frères et sœurs que les utilités de l'amitié familiale se multiplient et se concentrent. Par l'aide d'un frère, il sera plus facile de développer chez la jeune fille ce que saint Pierre appelle si énergiquement « *l'homme caché du cœur* », c'est-à-dire, ici, les qualités viriles qu'elle possède en germe, la force d'âme, la solidité du jugement, la netteté de l'attitude morale et, comme l'explique saint Pierre, *l'incorruptibilité dans un esprit doux et paisible* (I Petr., III, 4).

L'écueil de la jeune fille, c'est la rêverie, d'où elle risque de tomber dans des agitations puériles, passant de l'excitation factice à l'ennui et souffrant d'une inconsistance mentale souvent périlleuse. Le voisinage de frères dont l'éducation et les études prennent tout de suite une allure décidée et positive, orientée vers l'action, donne à l'esprit de la

jeune fille une assiette plus ferme. Son univers s'élargit; elle épouse la vocation de ses frères, en attendant celle du mari; son équilibre intérieur y gagne; son imagination aura une nourriture plus saine; sa raison se développera aux dépens d'une sensibilité maladive, et par-dessus tout sa propre vocation pourra s'amorcer, la coéducation utilisant ses aptitudes maternelles.

A tous les âges, la jeune fille apprend à être mère en jouissant de sa propre mère, en goûtant les tendresses et les dévouements qui lui seront un jour demandés. Mais quand à son tour, très jeune, à côté des poupées ou en leur place, elle trouve à exercer une maternité secondaire sans doute, mais sérieuse, c'est pour elle un immense bienfait. Tout en elle y trouvera des facilités de déploiement; on verra se développer ses facultés aimantes, s'évanouir ses timidités, s'aiguiser son sens du réel, du détail utile, son jugement prendre essor.

Ses frères et sœurs fussent-ils d'un âge à peu près égal ou plus grands, elle n'en devra pas moins donner à ses rapports avec eux la forme maternelle, parce que telle est sa façon de sentir et qu'ainsi le veulent les nécessités de son action. Mère des corps et aussi mère des âmes, elle sera à la fois la nourrice auxiliaire (*nutrix*) et la coéducatrice dont

l'influence cachée ou discrètement visible sera puissante en œuvres et pour autrui et pour elle-même.

Inversement, le garçon et le jeune homme trouveront dans ce voisinage un complément de formation tellement précieux qu'on pourra reconnaître plus tard presque à coup sûr ceux qui en auront manqué.

La rudesse virile, qui dans le premier âge confine parfois à la grossièreté, s'affinera au contact d'une nature moins fruste que les parents auront à cœur de faire respecter. Le jeune homme apprendra la femme, avec qui doit se mener, régulièrement, sa future vie. L'approchant de près, dans la complète intimité fraternelle, en dehors de toute passion, il expérimentera son âme; il sera moins exposé plus tard à la méconnaître, à la blesser, à la ternir. Il apprendra à son égard ce respect quasi religieux qui lui est indispensable et cette délicatesse qui ménage la paix intérieure source de ses vertus.

L'idéalisme féminin corrigera sa positivité facilement égoïste. Celui qui risquait d'avoir la brutalité de la force, la violence froide de l'être fait pour le dehors, la sécheresse, le tranchant dur du mâle et aussi, peut-être, ses faiblesses et ses chutes avilissantes, pourra être préservé de ces déviations et porté à un meilleur emploi de l'énergie masculine.

Il devra reconnaître plus tard que sa sœur lui a fait une atmosphère où il a respiré un air meilleur; qu'elle l'a élevé, épuré, adouci, policé, attendri, rendu plus délicat et plus noble, plus ennemi des bassesses et des abus de pouvoir, plus respectueux de soi-même, mieux défendu contre la femme qui ne sera plus sa sœur, mais son piège, mieux orienté vers le type d'homme d'honneur qu'elle souhaitait et qu'il souhaitait lui-même lui voir pour époux. Au contact d'une âme naturellement religieuse, peut-être laissera-t-il moins s'évaporer les impressions religieuses du berceau.

Bref, tous les deux apprendront la vie, la vraie, cette vie que le Créateur a faite homme et femme, et où les deux sexes ont donc leur rôle marqué dans le voisinage l'un de l'autre. Car, comme le dit un auteur avec une précision parfaite, « la famille, c'est le monde déjà, mais le monde en petit, vu de près et dans ses proportions justes (1) ». Pour que ces justes proportions soient maintenues, les rapports entre frères et sœurs offrent une ressource qu'on peut dire presque indispensable. Par le mélange de ces vies diverses et diversement douées, chacune donnant sa note et marquant son rythme, le rythme

(1) Eugène Buisson, *La Famille.*

et le ton de chaque vie individuelle deviendra plus riche, chaque âme sonnera avec plus de plénitude, toutes cordes vibrantes, et le passage du petit monde familial au grand monde sera plus naturel, plus facile.

Et quelle beauté peut se révéler en ces rapports de la sœur et du frère, à un certain âge surtout, quand le jeune homme est déjà quelqu'un, quelqu'un de viril, et que la jeune fille est de son côté une femme presque épanouie, dans la fraîcheur d'une aube discrète, plante diamantée de rosée que la terre familiale porte avec quelque orgueil !

Quel spectacle charmant que celui d'une sœur appuyée au bras de son grand frère ! frère aimé tendrement, respecté un peu, admiré avec une pointe d'ironie qui est exquise. « Monsieur mon frère », dit-elle, et lui, répond en s'inclinant : « Madame ». Et c'est vrai ! Sa dame, elle l'est ! Il trouve en elle sa madone familière, sa chère divinité domestique. Il ne songe pas à la louer bruyamment ; il la taquine ; il s'en fait obéir en souriant ; mais c'est sans préjudice de la réciproque. Lui-même est son chevalier et son seigneur dans l'égalité : sujet qui joue avec le sceptre, statue qu'il ne craint pas de balancer sur son piédestal, mais en la vénérant dans

son cœur, prêt à se dresser si quelqu'un osait attenter à ce qu'il lui prête de beauté intime et de prix.

Celui qui éprouva cette douceur et à qui il fut donné de savourer un tel charme ne l'oublie plus ; c'est un souvenir pour toute sa vie, et même au delà de la mort, si sa sœur l'a quitté, il en conserve la vision comme celle d'un beau nuage qui a passé dans son ciel, d'une blancheur d'aile que la nuit de la tombe n'éteint pas.

Les frères, les sœurs sont le symbole et le cas le plus fondamental de nos rapports à égalité dans la vie complète ; ils nous figurent cette vie entre nous que Dieu voudrait apaisante et enrichissante ; ils sont le chaînon dont la multiplication crée nos liens. Quand l'avenir s'ouvre devant eux, c'est la famille humaine qui s'avance, encadrée par ses chefs, menée par Dieu dans une étroite solidarité de destinée et de ressources, dans l'unité qui fait qu'au temple on nous dit : *Mes frères*, parce que, tous fils du ciel comme tous fils de la terre, nous sommes prédestinés à nous aimer et à nous former les uns par les autres à la vie qui ne meurt pas.

L'AMOUR FILIAL

CHAPITRE XV

L'AMOUR FILIAL

L'amour fraternel, si précieux qu'il fût, nous parut venir en diminution par rapport à la paternité et à la maternité source de la famille. Quand il s'agit de l'amour filial, la courbe de l'affection se relève, mais sans pouvoir retrouver son premier niveau. L'enfant est aimé plus qu'il n'aimera, et cela, bien que douloureux quelquefois, est dans l'ordre ; vos cœurs, parents, n'y consentent-ils pas ?

S'il est vrai que tout amour humain est fondé sur l'amour qu'on a pour soi-même, vu qu'on n'aime, ici-bas, que ses associés de vie, la proximité des êtres qui s'aiment et leur identité mutuelle détermineront naturellement leur degré d'amour. Or, en dépit de l'apparent paradoxe, il y a plus de proximité, plus d'identité des enfants aux parents que des parents aux enfants. Un fruit n'est-il pas plus

intime à l'arbre et plus un avec lui que l'arbre, en son entier, n'est un avec son fruit? Si le fruit était conscient, il aimerait sa graine intérieure, qui est une partie de lui, plus qu'il n'aimerait son arbre.

Ensuite, celui-là aime davantage, qui a un sentiment plus grand des causes de l'amour; or, les parents, plus que les enfants, ont le sentiment de cette dérivation où ils fournissent une activité consciente, les enfants une passivité ignorante. L'amour des parents est éclos en même temps que l'enfant, si ce n'est même plus tôt; il s'est nourri des soins si attachants de l'éducation première; il s'est trempé dans le sacrifice et détient, sans que le temps qui ne remonte pas puisse la lui ravir, une avance que l'enfant ne songera d'ailleurs ni à regagner ni à compenser.

L'amour paternel et l'amour maternel sont des amours de don et, vu la constitution de notre vie, des amours sacrifiés; l'amour filial est un amour qui reçoit, un amour qui exige.

« C'est l'honneur de l'homme, a dit Lacordaire, de retrouver dans ses enfants l'ingratitude qu'il eut pour ses pères et de finir ainsi, comme Dieu, par un sentiment désintéressé (1). » Ingratitude est

(1) *Conférences de Notre-Dame*, 39e conf.

peut-être un mot dur, appliqué à tous les enfants; mais qui ne sait qu'il est juste en partie toujours, et quelquefois en sa froide précision si mélancolique!

Ne parlons que des meilleurs. Pour eux, ainsi que pour tous, recevoir est une disposition comme celle de la coupe ou du seau proche de la fontaine. Le sacrifice du père, le sacrifice de la mère, cela va de soi; ils en absorbent, ils en dévorent sans se demander jamais si la mesure s'emplit, si la mesure déborde. Rien ne déborde, de ce qui ne se mesure pas, et le sacrifice paternel ne se mesure pas, il est si naturel, il est tellement envisagé comme une dette!

L'amour filial attend qu'on lui donne tout; son inconscience, sa naïveté croyante sont faites de nos espoirs infinis. Derrière lui, on dirait qu'il sent l'humanité et la nature inclinées, prêtes à lui prodiguer ce qu'il désire; en avant, s'ouvre la perspective où il part d'un essor joyeux. Et dans les deux sens, c'est vers Dieu que sans le savoir son instinct s'oriente.

L'enfant se raccorde par ses parents à la divinité génitrice et réparatrice; avec ses parents pour guides et pour propulseurs, il s'avance vers la divinité qui reçoit l'homme et sanctionne ses œuvres. Tant qu'il n'a pas démêlé ce qui lui vient, dans

cette destinée, des parents mêmes ou des immensités que leur amour concentre, l'enfant découvre en ses parents je ne sais quoi de divin, où l'Être entier, avec la Source d'être, trouve sa figuration. Leur taille est surhumaine; leur pouvoir est censé total; à leur autorité la foi prête une valeur d'oracle; la stabilité de leur vie, comparée aux perpétuels changements de l'enfance, suggère un sentiment de l'éternel; ce qu'on attend de l'existence non encore mesurée, non encore méprisée, c'est ce qu'on attend de ces pourvoyeurs qui, ayant donné le fond, donneront sans doute l'éclosion dernière : le bonheur, après la naissance.

De là ces attitudes étonnantes de l'enfant qui deviennent pour nous un mystère, quand nous ne percevons plus ce qu'il y a de grâce indistincte et victorieuse dans une humanité qui s'éveille.

Cette timide assurance qui vous brave et qui vous transperce; cette limpidité du regard que la vie n'a pas voilé; sa douceur que la vie n'a pas durcie; sa rectitude que la vie ne fait pas biaiser; cette bouche sans pli d'amertume et ce front sans souci, ces tempes sans rides, sans ces veines qui serpentent comme d'insidieux chagrins; ces gestes dont la vérité ne se retrace dans aucun art, parce que c'est la nature jaillissante; ces discours à la fois ingénus

et hardis qui vous déconcertent, dont les pourquoi sont si profonds, dont la confiance est si touchante, parce que l'expérience cauteleuse n'est pas venue distiller goutte à goutte, emmieller ou aigrir le verbe innocent : tout cela, c'est la conséquence d'une foi que rien n'a encore trompée et dont les parents sont l'objet immédiat, la vérité de Dieu et sa fidélité prêtant appui en arrière à leur déficience.

Que si l'amour filial est ainsi prompt à recevoir, jugeant de son droit d'attendre et d'escompter comme tout naturel le mouvement qui donne, n'aura-t-il pas du moins l'obligation de se souvenir, et, naturellement lui aussi, de trouver dans la triple relation filiale : *dérivation*, *subordination*, *dépendance*, le fondement d'une tendresse en retour, d'un culte d'honneur et d'une obéissance consentie?

Telles sont, en effet, les qualités de l'amour filial. Leur justification nous serait trop facile; l'ingratitude toute seule conteste la première, l'orgueil la seconde, l'anarchie instinctive la troisième. Ceux qui ont donné l'être ont d'une certaine façon donné tout : comment penser découvrir en soi rien qui ne conclue à la reconnaissance, c'est-à-dire à une action affectueuse toujours et à l'occasion bienfaisante? Ceux qui sont entre nous et Dieu représentent pour nous la majesté de Dieu, humblement

ils nous la reflètent : au nom de quoi refuser d'instituer leur culte? Enfin, ceux qui gouvernent jouent le rôle de providence, et comment se dérober à ce gouvernement qui n'est même pas ce qu'on dirait établi, qu'on n'investit pas, qui ressort des faits en leur intime réalité, en leur ingénuité exigeante?

De toute façon, c'est le sens du divin qui se trouve ici impliqué, et c'est pourquoi nous ne sommes pas admis, pour nous exonérer de nos devoirs, à dire, ainsi que les mauvais cœurs, voire les bons en leurs heures mauvaises : Je n'ai rien demandé; ce n'est pas à moi que mes parents ont pensé; mes parents ont des torts; mes parents me font la vie pénible. Tout cela ne résout rien, ou en tout cas ne touche pas à l'essentiel.

Que nous n'ayons rien demandé et beaucoup reçu, c'est une dette nouvelle. Si la vie est précieuse — et il dépend de nous seuls qu'elle le soit, puisque, sur notre seul consentement, Dieu s'en charge, — nous sommes dans la situation d'un petit riche qui découvrirait une fortune dans son berceau. Il ne l'a pas demandée; il la comprend mal; mais quand sa réflexion s'éveillera, il bénira deux fois la main qui fut bonne : une fois pour le don et une fois pour la gratuité qui anticipa le désir.

Que ce ne soit pas pour nous qu'on nous ait fait

naître, il se peut, bien que, souvent, tant de tendresses se dépensent pour l'être hypothétique entrevu! En tout cas, ce qu'il y eut de sentiments personnels ou mutuels chez les père et mère ne demeure ni personnel ni réduit à deux quand l'enfant est là. L'enfant hérite des sentiments; il hérite de l'amour, et nous disions qu'il hérite même de l'égoïsme, comme il hérite des biens. Il hérite — voudrait-il l'oublier? — des souffrances et des soins qui de tant de façons crucifient ceux qui le mettent au monde.

Et puis enfin, ce que les parents ne feraient pas pour nous, Dieu le fait pour nous, et il le fait par les parents; il est avec eux, dans l'acte créateur, j'allais dire comme l'âme et le corps, puisque, donnant le corps, les parents ont de par Dieu le pouvoir d'appeler une âme. On ne peut donc séparer, dans sa reconnaissance, ni non plus dans sa soumission, ni non plus dans son culte, ce que la nature des choses mêle et enchaîne si étroitement. Remerciant Dieu de la vie et en tirant sous sa loi toutes les conséquences, nous devons nous relier à Dieu en lui-même, mais aussi dans nos parents qui le représentent, qui le prolongent, comme à l'autel le servant baise la main du prêtre en recevant un objet sacré.

Le respect, cette crainte douce, cette crainte pieuse qui exhausse la tendresse et qui donne avec elle à l'obéissance le caractère d'un instinct religieux, c'est une beauté de l'amour filial qui multiplie son efficacité, contribuant à l'éducation pour une part difficilement mesurable et gardant tout le long de la vie une admirable utilité.

Je parle ici d'utilité, parce que l'amour filial est fait pour servir, ainsi que l'amour paternel lui-même. L'amour filial ne doit pas être conçu principalement comme une récompense des parents. La vie coule, encore une fois, et l'amour paternel est désintéressé par essence. Comme notre amour de Dieu n'est pas fait pour Dieu, mais pour nous qu'il met en possession des meilleures richesses : ainsi l'amour de ses parents fait de nouveau retour sur l'enfant et rend son cas, en même temps que plus élevé moralement, plus heureux, plus en état de satisfaire ses requêtes, mieux abreuvé de ce lait de la tendresse humaine qui vivifie et console tout âge de la vie.

Pour ne parler que des débuts, là où l'amour paternel et l'amour maternel exercent le principal de leurs rôles, qui ne voit que le culte des parents allumé au cœur de l'enfant, la tendresse et la soumission filiales venant au secours de la règle peuvent seuls rendre l'éducation facile et féconde ? Hors de

là, il n'y aurait qu'un dressage d'esclave ou de petit animal rétif. L'âme doit s'épanouir librement, quoique guidée et, au besoin, amoureusement contrainte. Tout doit finir par l'acceptation; le devoir ne doit faire sentir qu'au minimum l'âpreté qu'il ne dépouille jamais; une sorte d'évidence y doit pousser un esprit d'avance consentant et un cœur uni à l'ordre, du fait qu'il est uni aux auteurs de l'ordre.

On ne verra pas alors s'installer ni s'aigrir ces résistances intimes qui font les conflits de l'éducation. L'enfant trouvera dans son intérêt même une façon de rendre l'amour, à savoir en l'utilisant, utilisant aussi ce qu'il appelle de filiale tendresse. Les parents, comme parents, ont leur vie dans l'enfant; leur malheur ou leur bonheur en dépendent; ils se sont projetés en avant, considérant comme aboli et remplacé leur cas; ils se sont expulsés d'eux-mêmes : donc, on leur est ami en rendant leurs enfants heureux : donc, les enfants s'y doivent par tendresse. Mais qu'ils n'aillent point placer leur bonheur, au nom d'une vile et sotte illusion que le ciel démentirait, dans la révolte impie et dans l'ingratitude!

Ne sera-ce pas une belle joie, pour l'enfant, de se sentir engagé dans ce cercle d'affection, où l'on

reçoit cela même qu'on donne, heureux de rétrocéder, embelli et amplifié, ce qu'on a reçu ?

Tout le long de la vie, au foyer et même après — car des parents et des enfants ne cessent pas leur vie commune — les fils, les filles ont mission de collaborer à l'existence dont la leur est un écoulement, afin de la rendre heureuse dans sa maturité et dans sa fin comme la leur voudrait l'être en sa période actuelle et dans son avenir.

Les enfants ne pourront jamais rendre ce qu'ils ont reçu : on ne restitue pas l'être; ils seront débiteurs, même à l'égard des soins. Toutefois, un jour viendra, où peut-être une seconde enfance confiera les parents et leur faiblesse survenue à ceux dont ils soutinrent la faiblesse première.

Les vieillards sont des orphelins, si les jeunes, oublieux, ne les empêchent de s'étioler dans leur solitude. Le vieillard qu'on abandonne est plus à plaindre, à certains égards, que l'enfant; car l'enfant devient de jour en jour capable de se suffire, le vieillard de moins en moins. Ses forces tombent, son regard intérieur s'obscurcit, son imagination s'assombrit, sa confiance dans la vie cède à l'expérience, toute son âme se replie et, si rien ne la tient en éveil, se ferme avant le temps et s'endort dans une sorte de mort anticipée.

Les enfants sont les thaumaturges qui doivent secouer cette mort et l'empêcher de précéder l'autre. Ils permettront aux parents de se survivre en maturité jusqu'en leur vieillesse, en attendant qu'ils se survivent n'étant plus ; ils fourniront à ceux qui leur donnèrent l'être un supplément d'être ; ils feront des cheveux blancs un symbole d'éternelle jeunesse, comme l'amandier en fleur auquel l'Ecclésiaste a comparé la tête du vieillard. Adorable aumône, que celle de cette jeunesse à cette vétusté, de cette richesse à cette pauvreté ! Il faudrait la prêcher aux enfants, comme il convient de prêcher aux parents la bienveillance à l'égard des générations qui les suivent. Combien peu y songent ! En un monde où l'hallucination de l'amour-propre occasionne constamment la mutuelle incompréhension, il n'est pas inutile qu'on dise : Souvenez-vous, jeunesse ; apprenez, vieillesse ! On n'a pas peur que les parents cessent d'aimer les enfants ; mais on peut redouter qu'ils les comprennent mal et que l'inconscience plus facile des enfants, moins relevée d'amour, n'amène les graves difficultés que tous connaissent.

De même que, en dépit de l'attrait commun, il y a une source d'hostilité de sexe à sexe, et qu'on ne passe pas un quart d'heure dans une société de

femmes sans entendre dire : « Les hommes !... » ni dans une société d'hommes sans entendre : « Les femmes !... » : ainsi, même dans la famille, une hostilité latente subsiste, si l'on n'y prend garde, entre les deux générations en présence.

Les parents représentent le passé, les enfants l'avenir : or, le passé et l'avenir, qui ont tant de raisons de s'entendre, ont aussi des raisons de se haïr. L'avenir tue le passé en le remplaçant, bien que d'une certaine façon — et plus que jamais dans le cas des enfants — il le fasse revivre. De plus, les divers âges ont leurs diverses conceptions, leurs façons de sentir et d'agir, leurs prétentions adverses : indépendance jalouse d'un côté, autocratie de l'autre. La terre tourne, et autant la jeunesse est empressée à suivre son mouvement, le précédant volontiers pour saluer les étoiles nouvelles, autant l'âge mûr et la vieillesse ont tendance à rétrograder, pour demeurer sous les mêmes astres. De là, batailles, suspicions et conflit intestin des âmes.

Les jeunes dédaignent ce que firent et ce que font les anciens : les anciens s'en irritent. Les anciens critiquent les initiatives des jeunes, et les jeunes s'en offensent. Ni d'un côté ni de l'autre on ne songe qu'on fut jeune et qu'on sera vieux. L'un brûle le

matin la maison qu'il doit habiter le soir, l'autre médit le soir de la maison habitée le matin. Alphonse Karr disait : « Les jeunes femmes se figurent qu'il y a deux catégories de femmes : les jeunes, les vieilles, et qu'elles appartiendront toujours à la première. » Mais tous les jeunes ont cette illusion, et les pères, les mères l'illusion contraire. Ceux-ci disent : « De mon temps », « les jeunes gens d'aujourd'hui » ; les jeunes gens disent : « Les vieux », « la génération qui s'en va ».

Qu'il y a donc mieux à faire, en ce monde besogneux et douloureux, que de gaspiller ainsi la vie en ses divers âges! Tous les âges ont leurs vertus; tous les âges ont leurs misères. Il n'y a pas, au vrai, d'âge ingrat; en tous Dieu se reconnaît et tous doivent reconnaître aussi le Maître divin. C'est Dieu qui veut qu'on s'aime en montant et en descendant, en donnant et en recevant, du rocher qui jaillit à la fleur qui s'entr'ouvre, de la plaine arrosée au glacier qu'on salue de loin, — et il en donne l'exemple.

Quand le Père céleste incliné regarde le monde, et quand le monde haletant aspire vers lui comme le lotus vers la lumière, la foi voit circuler entre eux un esprit d'amour. L'Esprit-Saint, amour substantiel, nous est envoyé, et ses soupirs, dit saint Paul,

avec ceux de « toute créature », remontent vers le Père.

C'est le cas suprême de la paternité et de la filiation avec leur geste naturel et dans leur attitude réciproque. Ce que fait la paternité quand elle est parfaite et armée de puissance, nous le savons par la création, par la rédemption, par la providence. Ce que fait l'amour filial, quand il est lui aussi revêtu de perfection et de pouvoir, nous le savons par Jésus, quand l'art chrétien nous le montre là-haut accueillant sa Mère une couronne aux mains et, sur ses lèvres, un souverain, un ineffable sourire.

Jésus, qui avait tout reçu, lui aussi, de ses Père et Mère, si j'ose ainsi parler de Marie et du Père des cieux, apprend à nos enfants ce qu'ils doivent au passé, je dis le passé éternel et son humble figuration vivante en deux êtres. Il leur apprend en conséquence à retourner leurs cœurs, et, au lieu de cette ingrate folie qui jette la vie toujours en avant, sans un regard ni un sentiment en arrière, à joindre en leur pensée ce qui fut et qui les fit naître, ce qu'ils sont et ce qu'ils feront naître, tellement que dans la famille au complet, avec ses prolongements en deux sens autant que nos regards et nos cœurs peuvent atteindre, tous aient leur droit, tous soient aimés, et que Dieu soit tout en tous.

L'AMITIÉ SOCIALE

CHAPITRE XVI

L'AMITIÉ SOCIALE

L'amour entra dans la famille pour y trouver son foyer le plus ardent; la communication des vies n'est nulle part plus intime ; sans ce resserrement, nulle éclosion individuelle ne serait procurée avec plénitude et il n'y aurait de point de départ pour nulle expansion.

En dehors de la famille, les amitiés individuelles prennent des formes dont nous ne pouvons relater ici les combinaisons indéfiniment variables; nous avons dit un jour l'essentiel. A les juger d'un point de vue commun, ces amitiés sont comme d'heureuses dispositions de la matière humaine, dont le couple générateur est le ferment. Après cela, il faut que la masse lève et que les dispositions aboutissent; les arrangements voulus par la Providence ne peuvent

s'arrêter qu'aux limites de la sociabilité naturelle à l'homme.

La famille au sens propre est caractérisée par son rôle, qui est la paternité immédiate ; père, mère, enfant, tels sont ses composants. A l'autre extrême. il y a la « famille humaine », unité vague, tant que la société des nations non seulement n'est pas achevée, mais n'est pas amorcée, pour cette raison que les souverainetés partielles prennent leur droit pour un absolu et refusent comme un joug l'accolade unifiante. Entre les deux, il y a des groupements divers, dont le plus rapproché du groupe initial est la famille en un sens un peu élargi, répondant à la *familia* romaine, dont le plus éloigné est représenté par les confédérations de peuples, dont le centre est la patrie.

C'est à ce terme central qu'il faut s'arrêter pour étudier ce que nous appelons proprement l'amitié sociale, car la nation est jusqu'ici l'achèvement de notre effort de sociabilité, comme la cité l'était aux périodes classiques. On peut dire qu'à certains égards ce genre d'affection enveloppe et conditionne tous les autres, vu que les communautés particulières sont régies du dehors par la communauté nationale, subissent ses exigences, et doivent donc être pénétrées du sentiment qui cimente le peuple.

Or, la religion ne peut que consacrer des mouvements d'âme si apparentés à ceux qu'elle suggère ; elle les prend à son compte comme une partie du culte qu'elle rend à son Créateur. On sait que toute vertu humaine, quand elle s'oriente vers l'honneur de Dieu, devient un acte de religion. Dans l'amitié sociale, nous ne pouvons donc manquer de reconnaître un amour chrétien.

Le point de départ de ce sentiment nouveau est évidemment dans la convenance mutuelle qui crée tous nos liens ; mais cette semence d'unité sait produire, à l'intérieur de chaque peuple, des fruits spéciaux tenant à ce que les habitudes séculaires, le brassage compliqué de l'histoire et les opportunités actuelles y ajoutent de convenance et d'utilité. L'amitié sociale est un amour de la patrie qui consent à se distribuer entre tous ses êtres ; c'est une fraternité en cette mère commune qui n'a plus au-dessus d'elle, temporellement, que le Père qui est aux cieux. Trouver la race et la nation dans chacun de ceux qui l'incarnent avec nous et nous la représentent, l'y vénérer, y respecter ses vouloirs, se proposer les mêmes fins, fonder l'entente sur cette identité des visées qui corrige les divergences et arriver ainsi à la concorde, c'est exercer l'amitié sociale.

Il y a là un instinct, et les grandes circonstances, telles les guerres, manifestent assez qu'il y a dans tout compatriote un frère plus lointain. Mais l'instinct veut être jugé, afin d'être guidé et sanctionné; la raison, juge des fins créatrices, s'y adapte, le surélève; elle adopte explicitement ceux avec qui nous sommes en unité pour une vie commune; elle admet leur pensée, ne la pensât-elle point, leur vouloir, lui fût-il adverse, à condition qu'ils exercent ainsi une légitime liberté.

Car il faut bien remarquer que le concours nécessaire à la vie sociale, bien loin d'exclure les différences et les divergences, les exige; elle veut l'autonomie de chacun, et chacun n'est *chacun* que parce qu'il est *autre*. Ne disions-nous pas déjà de l'amitié de choix qu'elle s'accommode mieux de dissemblances complémentaires que d'uniformité appauvrissante? A bien plus forte raison il en est ainsi dans une societé, où la fin de l'association n'est plus seulement de constituer, au bénéfice de deux êtres, une vie individuelle plus riche, mais de révéler et de développer toute la vie humaine.

Les philosophes anciens excluaient de l'amitié sociale les esclaves, précisément parce que ceux-ci voyaient leur personnalité et leur destinée englobées dans celles de leurs maîtres. Il est bien évident

que l'amitié politique suppose les libertés politiques. A chacun donc, en se surmontant soi-même, il appartient de s'élever à la compréhension et à l'acceptation d'autrui, à l'aveu de ses désirs et de ses entreprises, à la reconnaissance de ses droits, à une adhésion cordiale touchant ses avantages légitimes et ses succès, fortuits ou mérités.

Agir ainsi, c'est placer l'unité à son vrai niveau, maintenir l'ordre divin et répondre à l'adoption dont nous sommes l'objet par une adoption pareille. La patrie nous accueille ; on peut dire que son accueil nous crée, puis nous forme, puis nous seconde : en retour, nous devons l'accueillir en elle-même et en tous ses membres, trouvant dans le bien commun ainsi distribué notre bien propre, et, en tant que membres du groupe ethnique, notre satisfaction de citoyens.

A l'amitié sociale en sa forme la plus générale confère beaucoup l'amitié dépensée dans des groupes partiels, tels que communes, corporations, syndicats, sociétés de toute espèce, écoles, partis où l'intérêt commun et l'habitude donnent lieu à un esprit de corps qui joue le rôle d'un ciment spirituel. Il est vrai que cet esprit tourne souvent à l'exclusivisme et que la décentralisation des sentiments a pour extrême l'hostilité de groupe à

groupe; mais dans de justes limites, cet échelonnement des sympathies qui vont du groupe initial, la famille, au groupe social trop large pour être embrassé en son unité répond à la constitution de notre être. Il nous faut des points de relâche pour nos cœurs, comme il en faut en mer pour les flottes. En évitant les préjugés inconscients, l'esprit fermé du partisan de la « noblesse », du « monde », de l' « armée », de la « presse », de la « démocratie », en cultivant néanmoins cette solidarité qui donne aux groupes une consistance d'organes dans le grand corps, on favorise l'unité du peuple.

Il en est comme de la paix avec soi-même. Rien favorise-t-il mieux la concorde? Or, les groupements particuliers sont à l'égard du tout national comme des individualités plus complexes, aussi les appelle-t-on des *personnes morales ;* qu'elles vivent en amitié, notre amitié commune en sera fortifiée.

Entre elles, donc, ces collectivités particulières ayant pour rôle d'intégrer la nation et d'en manifester la richesse ont pour devoir de se tolérer en ce qu'elles ont de divergent, de se respecter dans leurs intérêts et dans leurs initiatives, de se suppléer au besoin, de s'aider, bref, d'obéir à ce précepte d'Albert le Grand : « Soyons deux, mais que la cause soit une. »

Les partis politiques, en particulier, auraient intérêt à méditer cette loi. Sauf ceux qui se forment en vue de fins perverses, les partis constituent une *partition* du pays et de ses divers aspects, de son passé, de son avenir, de ses tendances dont aucune n'a un droit exclusif ni ne peut prétendre à la vérité complète, de sa majorité et de ses minorités respectables, du pouvoir et des oppositions utiles, etc.

Pour la prospérité et pour la paix intérieure, pour la sécurité extérieure, la distinction et en même temps l'unité en la patrie, la fraternité foncière de tous ces groupes est une condition première. Toute nuance d'opinion étant représentée, tout terrain exploré et tout intérêt légitime défendu, et, d'autre part, les débats se maintenant à l'intérieur de l'unité nationale et se laissant fermement encadrer par elle, il y a chance pour que le bien commun se développe, pour que les forces réglées donnent au profit de tous leur rendement maximum et que, en cas de danger, ces forces se retrouvent toutes disponibles pour la défense et le succès des revendications justes.

Un tel triomphe obtenu ne sera-t-il pas à tous égards, au point de vue intérêt comme au point de vue gloire, la récompense de chaque citoyen en apparence perdu dans la masse? « Défendre le sol national, expliquait un douanier de Paris à un

ouvrier quelque peu frondeur, c'est défendre la propriété de ceux qui n'en ont pas. » Ce propos entendu en passant, en 1914, exprimait le cœur de tous et les pensées indistinctes d'un très grand nombre. Ceux qui n'ont ni propriété ni gloire ont ainsi que tous la gloire et la terre françaises. Ne se renfermant point dans leur quant-à-soi, ils s'enrichissent de tout ce qu'ils adoptent, à quoi ils se donnent, pour quoi ils vivent et acceptent s'il le faut de mourir. C'est l'amitié sociale qui crée leurs liens et qui élargit leur être. Ce qui est à toi est à moi, disent-ils à la patrie et à chacun de leurs frères en patriotisme; vivons, mourons, possédons, soyons fiers, craignons et jouissons ensemble; tous pour chacun, chacun pour tous, quoi qu'il en soit de nos individualités et de nos groupes; soyons une seule collectivité unie, quoique non indistincte, un seul être, où, par mille fonctions, une vie commune s'élabore et veut triompher des puissances de mort.

Nos expressions pour signifier l'amitié sociale en son unité marquent déjà que c'est une amitié inégale; il y faut insister toutefois, pour écarter les vues anarchiques et les vagues impressions qui nuisent tant, en certaines périodes, à l'énergie et à la discipline des peuples. Il y a le haut et le bas; il y

a l'autorité et l'obéissance qui modèlent l'égalité foncière; il y a la loi, c'est-à-dire l'intelligence imposée par amour et acceptée avec le sentiment d'un bienfait; il y a, entre les deux, échelonnés encore, formant *classes*, sans que le défaut de circulation de haut en bas crée un régime de *castes*, il y a, dis-je, les échanges affectueux à l'intérieur de l'ordre. Telle est du moins la conception chrétienne, bien éloignée de *la lutte pour la vie* ou d'un grossier égalitarisme.

Chaque classe et chaque milieu social a ses caractères, ses qualités et ses défauts, son orgueil, ses périls, chacun a ses devoirs et ses droits, qui donnent à l'amitié une heureuse variété de mouvements et une efficacité riche.

Un mélange trop intime entre les classes n'est pas bon, il nuit au développement de leurs valeurs propres et à leur entente; on ne se rapproche alors que pour se jalouser et pour se combattre. Mieux vaut se réserver pour les grands objets communs et pour les circonstances qui les mettent en cause.

Chacun trouve dans sa classe ses idées familières, ses sentiments accoutumés, ses mœurs; il comprend son prochain immédiat et il en est compris; il vit dans son milieu et de sa vie normale; son effort en rejoint d'autres en un exact emboîtement; il ne

déborde ni n'est débordé; il cadre. Et c'est le bonheur commun qu'il en soit ainsi; car l'amitié sociale ne se comporte pas à cet égard comme l'amitié individuelle, où une étroite égalité est requise. La raison en est que l'amitié de choix englobe toute la vie et serre donc de plus près les individualités qu'elle assemble; l'amitié politique est d'ordre général et lointain, utilisant et requérant par conséquent toutes nos différences. L'inégalité et un certain cloisonnement des groupes, chacun dans son ordre, est une condition de l'amitié sociale, comme l'égalité et le mélange des vies est une condition de l'amitié individuelle.

La hiérarchie étant acceptée, les petits consentant au prestige des grands qui est un lustre commun, les grands souhaitant le bonheur des petits qui est une aise commune, la société se maintient et progresse. Au contraire, que les hautes classes viennent à s'abaisser ou que les classes pauvres soient malheureuses, dans le premier cas les petits se corrompent et dans le second les valeurs déchoient. Tous les niveaux sont solidaires. Chaque chose à sa place et chaque être à son rang, ce n'est pas seulement l'harmonie, c'est le bonheur et c'est par conséquent la sécurité pour notre amitié sociale.

L'amitié naît de ce que chacun remplit sa fonction,

se plie aux disciplines nécessaires, évite l'abus et le parasitisme, comprend les rôles et les rangs divers dont chacun prouve son droit en révélant ses utilités, en veillant à ses devoirs. On n'envie naturellement que la jouissance égoïste; on n'envie pas le travail.

Une surveillance mutuelle, fondée sur le sentiment de la solidarité des cas et de l'unité organique du groupe, viendra d'ailleurs aider la confiance. Ce n'est point là de l'inimitié ; la preuve, c'est que cela se trouve dans le plus grand amour et sans autre défiance que celle qui est de mise envers soi-même.

Que les arbres de toute essence cohabitent dans la forêt et que les astres de toute grandeur se sourient dans le ciel, c'est l'harmonie de la nature. Que les divers échelons sociaux et les divers rôles, que les droits et les devoirs viennent au contact et s'honorent mutuellement, c'est l'harmonie et l'amitié sociales.

L'autorité devra donc aimer à sa façon et l'obéissance à la sienne. L'amitié des chefs est une amitié de don ; elle prend une forme paternelle ; elle est à l'opposé de l'exploitation et de la tyrannie, sous le règne desquelles il n'y a plus de communication des vies, les personnes étant traitées comme des choses. Pères des peuples et leur providence, les chefs

doivent nous figurer quelque chose de Dieu. Ils aiment pour protéger, pour régir et pousser vers la vie heureuse. La loi, leur œuvre propre, maintient dans le bien qui est le milieu naturel des êtres, limite l'effet du mal, renforce les bons vouloirs déficients, se met de notre côté contre nos ennemis intérieurs et extérieurs, nous défend d'autrui et de nous-mêmes. On est toujours perfectionné par ce qui vous domine au nom d'une supériorité véritable. On est toujours aidé par une organisation du bien.

En retour de cet appui et en raison du rang, en raison de l'autorité, les chefs doivent recevoir des sujets une amitié de respect, de subordination et de fidélité, de gratitude. Honorer, obéir, reconnaître et vouloir du bien à son tour, ce sont des obligations rarement éprouvées et encore moins satisfaites ; mais ces formes d'amitié sociale n'en sont pas moins dans la nature des rapports et dans le devoir d'une fraternité que Dieu a mise en hiérarchie en nous créant ce que nous sommes.

Notre difficulté tient sans doute ici à nos imperfections réciproques. Nous n'aimons pas à payer nos dettes, et les bénéficiaires de nos créances morales ne savent pas toujours mériter. Les torts des gouvernements tendent à rompre le pacte tacite dont Dieu est le garant, et nos propres torts nous

écartent de la justice fraternelle et quasi familiale dont auprès de Dieu également nous sommes comptables. Il faut pourtant que le chrétien s'élève jusqu'où s'élevèrent souvent les penseurs païens. Ceux-ci virent une piété dans l'amitié soumise du *sujet*, comme dans la ferme bienveillance du pasteur des peuples en qui la cité se concentre. Une piété comme celle des enfants envers leurs parents et des parents envers leur lignée ; une piété comme celle du fidèle envers Dieu et comme celle de Dieu, si l'on ose dire, envers sa propre perfection ineffable : c'est l'idéal des rapports civiques, dont la réalité s'écarte si fort.

Les torts des gouvernants comme des gouvernés ne devraient point rompre l'amitié, mais seulement en changer la forme. Dans une famille, le père ou le fils coupables n'en demeurent pas moins ce qu'ils sont l'un pour l'autre. Hamlet a beau faire asseoir sa mère et déclarer son intention de lui « tordre le cœur », il ne la renie pas, il l'aime, et son tragique amour ne sera pas sans fruits.

Que de fruits heureux une amitié sociale bien réglée ne produirait-elle pas, dans tous les ordres ! « Par la concorde, a dit saint Jérôme, les petites choses croissent, par la discorde les grandes s'écroulent. » La contention, qui *tend* l'une contre l'autre

des volontés et des conceptions hostiles ; l'esprit de division qui, religieusement, produit le schisme et, civilement, pousse aux séditions et aux rixes, dont la guerre civile et la guerre étrangère sont les cas maximum ; l'état d'âme du mauvais citoyen qui est toujours prêt aux conflits, qui trouve à redire à tout ce que font ou disent les autres, qui se fait de la contradiction un plaisir malsain, qui excite sans cesse des querelles, paraissant agité d'un esprit malin et n'en finissant pas, tant il soupçonne ou prétend constater d'injures, de méditer des vengeances, c'est la plaie de nos rapports. La superbe et l'envie en sont la source la plus habituelle ; tous les vices y concourent, aussi est-ce en eux tous comme en toutes les vertus que gisent, socialement, l'amitié et la discorde.

La paix, qui est un accord des volontés dans un consentement commun avec, pour base, un accord de chacun en soi-même, est le résultat naturel de l'amitié sociale vertueuse ; car, affectueux les uns pour les autres, on adopte volontiers les vouloirs mutuels et, vertueux, on ne veut pour soi que le droit, qui laisse place au droit d'autrui et supporte les défaillances.

Il n'y a de paix que dans l'ordre. Dès qu'on s'exonère d'une obligation ou qu'on sort du rang, on

rompt un lien et l'on s'enlève une sauvegarde. Cela est vrai proportionnellement à tous les degrés, et cela peut suffire, bien compris, pour marquer à chacun son rôle. Par là se règlent ces grandes difficultés qu'on pourrait appeler les *antinomies de la raison sociale*. La liberté ne veut pas s'accorder avec l'obéissance, l'égalité avec la hiérarchie, la fraternité avec le respect ; les droits tentent de s'opposer aux devoirs. Après cela, les propositions se retournent et les conflits rebondissent. L'obéissance, c'est bien, dira-t-on, mais la liberté? La hiérarchie, oui, mais l'égalité foncière? Le respect, soit! mais la fraternité native? Les devoirs, sans doute! mais les inaliénables droits? Tout est dans l'équilibre de ces valeurs, et la valeur de nos rapports en résulte. « Dans nos temps divisés, a écrit Lacordaire, l'unique espérance de l'avenir est dans la réconciliation sincère de tous les rangs, de tous les services, de tous les devoirs. »

Cela ne s'obtient pas sans de grandes vertus, et cela ne s'obtient pas, il faut le dire une fois de plus, au moyen des uniques vertus naturelles. Il y faut Dieu, inspirateur du bien et suprême sanction de l'ordre ; il y faut le Christ, lien des hommes en Dieu et, par suite, entre eux, Pasteur des *fils de Dieu dispersés* de tant de manières. Quiconque n'aime pas le

Christ se trouve donc par là même en opposition avec l'ordre humain et avec l'amitié humaine, il en arrache les racines profondes ; dans cette mesure, il favorise l'anarchie, bien que, peut-être, doué plus que des chrétiens inconscients de ce qui fait le citoyen utile.

« Tel qu'il est, s'écriait sainte Catherine de Sienne, le monde n'en peut plus, parce qu'il est privé du lien de la charité avec vous, (Dieu), et avec lui-même (1). » Dans les moments de grande crise nationale, le patriotisme paraît suffire à nous relier, il retrouve sa force, qui est une des plus vivantes de la nature; mais la nature tout entière ne se soutient pas, et c'est de la vie collective avec ses périls et ses exigences qu'il faut dire surtout, comme dans le psaume : « *Si le Seigneur n'édifie la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la construisent ; si Dieu ne garde la cité, c'est en vain que veille la sentinelle* » (Ps. CXXVI).

(1) *Dialogue*, I, XV.

L'AMOUR DE COMMUNION DANS L'ÉGLISE

CHAPITRE XVII

L'AMOUR DE COMMUNION DANS L'ÉGLISE

Les formes d'affection qui nous lient rentrent toutes dans cette formule : l'amour du prochain, et l'amour du prochain, en même temps qu'une dépendance de l'amour de Dieu, est un attribut du chrétien pris comme tel, du disciple de Jésus-Christ, du fils authentique de l'Église. Or, sous ce dernier rapport, l'amour du prochain prend un nom spécial qu'il convient de rappeler et de commenter; on dit : *l'amour de communion,* en concordance avec la doctrine de la *communion des saints,* c'est-à-dire de l'union en Dieu, par le Christ, de tous les fidèles.

Le Christ contient la plénitude de ce que Dieu nous donne; il contient donc la plénitude de l'amour, puisque des dons divins et de toute leur diffusion

l'amour est le principe. Dieu verse son amour dans le Christ, qui nous le communique. Jésus est la fontaine scellée dont notre foi confiante est la clef : quand nous ouvrons, l'amour coule, l'amour se répand. Cet amour partagé nous relie à Dieu et nous relie ensemble; le ciel et la terre d'abord, puis la terre et la terre sont unis. Centre de tous les cœurs, le cœur divin et humain n'en fait qu'un seul de tous les nôtres et de celui qui palpite au sein de la Trinité elle-même. L'Amour vivant, l'Esprit-Saint, devient notre lien; nôtre, dis-je, en pensant à Dieu et à nous, au Christ et à nous, à nous tous dans le Christ et en Dieu.

L'Église, répétons-nous constamment avec saint Paul, est la « plénitude du Christ » (Ephes. I, 23) : donc notre amour de communion est l'amour même du Christ répandu, son Esprit vivant qui de lui à nous s'épanche. Jésus aime à aimer et à goûter l'amour au complet; il veut croître, en cela comme en tout, « *en un homme parfait, selon la mesure d'une stature complète* » (Ephes. IV, 13). Et sans doute son amour est plénitude par lui-même; mais il n'a pas assez d'extension : il lui faut des cœurs, il lui faut tous nos cœurs; ceux-ci deviendront ses organes et ceux de son Esprit pour un amour mutuel et pour l'amour en commun du Père. Il y aura pourtant en

Jésus un trésor de tendresse incommunicable; car, même unis, nos cœurs sont étroits; le cœur du Fils de Dieu les déborde ; nous ne sommes pas à niveau, mais la source coule.

Par Jésus, étant en liaison avec Dieu et avec toutes les âmes, on est donc en liaison avec tout; on communique avec tout le réel, où il a ses entrées toutes-puissantes. Son amour ne vient jamais seul; il emmène avec soi tous ses êtres. Notre chef quitterait-il son Chef? — « *le chef du Christ est Dieu* » — Notre chef quitterait-il ses « *membres* »? Ou quitterait-il ce qui tient à ses membres au nom de l'axiome « *tout pour les élus* »? Chacun porte en soi-même, avec Jésus-Christ, tout le *royaume de Dieu,* ce royaume dont lui-même a dit : « *Il est en vous* ».

Swedenborg parle de deux âmes qui deviennent « un ange unique » : toutes nos âmes, unies et circulant dans le réel, leur domaine, doivent devenir un seul Jésus-Christ. En Dieu, qui est « un point indivisible et immense » (1), tout trouve place et tout s'unifie. L'Esprit qui « *rend témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu* » (Rom. VIII, 16) rend aussi témoignage que nous sommes frères. Cet Esprit « *répandu sur toute chair* » (Actes II, 15)

(1) *M. Ollier, Pensées choisies,* par M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, p. 157.

en fait un corps unique avec une âme divine, dont le corps et l'âme du Christ, notre Frère, ont été et sont encore le réceptacle premier.

O douceur de ces amours qu'on ne sait pas! Beauté de ces constellations invisibles, qui derrière les nuages de la chair, victorieuses du temps et des distances qui nous séparent, apparaissent à l'esprit! Noble assemblée, dont le prochain immédiat n'est que le sacrement et au dedans de laquelle nos visions intérieures se croisent, nos sentiments reçoivent et donnent, et le bonheur, la paix, la consolation, le relèvement, l'ultime consommation sont voulus de chacun pour tous, de tous pour chacun! Même quand nous désirons et demandons en disant JE, MOI, il faut que dans la pensée profonde et dans le cœur il y ait NOUS, et NOTRE (1).

Cette charité universelle n'est d'ailleurs pas vague et uniquement sentimentale, elle est organisée, comme l'amitié sociale; elle monte et elle descend, avec des extensions et des échanges à niveau. L'esprit d'amour nous constitue en hiérarchie, assure des connexions organiques grâce

(1) Ch'io vidi ed anche udii parlar lo rostro
E sonar nella voce ed *Io* e *Mio*,
Quand' era nel concetto *Noi* e *Nostro*

Dante, *Paradiso*, XIX, 4.

auxquelles, dans le grand corps du Christ, les services de l'amour sont rendus efficaces. Tout le corps « *attaché au chef* », « *à l'aide des liens et des jointures* d'une organisation harmonieuse, *s'entretient et grandit par l'accroissement que Dieu lui donne* » (Coloss. II, 19). Aussi la loi qui nous assemble et qui emprunte ses formes extérieures à la loi sociale est-elle vraiment et par excellence cette fois une *loi d'amour*. Tous les rôles sociaux chrétiennement compris sont des rôles d'amour ; mais les rôles religieux le sont bien davantage. Même la crainte, quand elle s'y introduit par l'exercice de l'autorité, doit demeurer une crainte filiale, semblable à celle qui fait redouter à un enfant aimant les reproches ou les sévices du père de famille.

Grâce à cette organisation, qui nulle part ne s'allie à une aussi riche liberté, l'Eglise peut dire, comme l'épouse du Cantique dans la traduction de la Vulgate : « *Il a réglé en moi l'amour* » (Cant. II, 4), il y a rétabli l'ordre, et c'est pourquoi le sacrement qui établit entre nous la hiérarchie s'appelle le sacrement de l'Ordre. Mais cet ordre extérieur ne produit ses fruits, l'amour organisé en société ne devient efficace pour chacun et pour tous que s'il se reflète au dedans par toutes les vertus, qui elles aussi sont un ordre.

« *Il a réglé en moi l'amour* », chaque âme fidèle doit pouvoir le dire avec son Eglise. Nous avons vu que l'amour de charité crée en nous l'ordre, et que toutes les vertus ne sont que de l'amour qui se révèle, qui se défend, qui s'accroît ou qui aboutit. La terre et le ciel de notre être, âme et corps, sont habités par le même Esprit qui anime le ciel et la terre, qui habite le Christ humain et qui régit l'Eglise. L'Amour travaille partout et l'univers est son temple, l'Eglise aussi, le Christ aussi, l'âme et le corps de chaque fidèle aussi. « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* » (I Cor., III, 16).

D'ailleurs, chez les fidèles et aux diverses époques de l'Eglise, cet amour organisateur comporte des degrés. L'amour vaut ce que valent ceux qui aiment, et nous ne valons pas, tous, nous ne valons pas, chacun, sans variations. Dans l'Eglise même, les manifestations de sa valeur foncière, qui dépendent de nous, sont aussi variables. Mais en son essence profonde, l'Eglise est sainte, et son état est en permanence un état de charité parfaite. L'Eglise exerce par son rôle même un amour de consommation. Elle a entendu : « *Je te fiancerai pour toujours* » (Osée, II, 19) et ses fiançailles divines l'ont engagée, à l'égard des enfants de Dieu, dans

un rôle de maternité qu'elle ne peut abdiquer, qu'elle remplit extérieurement plus ou moins, mais toujours, pour le dedans, en sa plénitude. La politique religieuse va et vient; mais la mysticité est immuable en sa source. Notre Eglise sert son Dieu; elle le sert en esprit et en vérité; elle le sert en servant toutes ses créatures; elle mène l'humanité à ses fins, qui sont celles de l'amour. Epouse sacrée dont la vie est un perpétuel enfantement, elle peut prendre pour elle les gracieuses paroles que sa liturgie met sur les lèvres de sainte Agnès : « Le corps de mon époux est uni à mon corps et c'est son sang qui fleurit mes joues. » Il y a là véritablement une union de substance à substance, puisque la réalité du Christ est dans la réalité de l'Eglise, et que la nôtre s'y associe au titre de communiants et de membres.

Pour cette raison, l'eucharistie doit être considérée comme l'expression et la source d'une certaine façon unique de l'amour qui se dépense dans l'Eglise. Chez les premiers chrétiens, nul n'en put douter. La fraction du pain était le rite symbolique et le moyen réel de l'amour qui à ses débuts hantait toutes les âmes. « *Tous les jours, ils persévéraient unanimement dans le temple et, rompant le pain de maison en maison, ils prenaient cette nourri-*

ture avec allégresse, louant Dieu » (Actes II, 46).

Cette unanimité et cette persévérance purent céder plus tard ; l'eucharistie n'en demeura pas moins, en elle-même, le *vinculum perfectionis Ecclesiæ*, lien parfait qui par sa signification et ses fruits donne de la consistance à nos groupes, assure notre unité vertueuse, nous met tous en état d'amour, du fait que plus ou moins dignement, mais tout au moins avec les dispositions essentielles, nous accédons au banquet commun et consentons à ce qu'il veut accomplir, à ce qu'il prêche.

Le centre de l'*amour de communion*, c'est la « sainte communion ». Dans le Trésor vivant et toujours offert, nous allons puiser les richesses de cœur qui se dépensent à aimer Dieu, ensemble, à nous unir pour profiter de l'éternel rachat et parvenir aux fins de l'éternel amour.

Cette communion affectueuse et organisée de l'Eglise a une extension qui la porte bien au delà des frontières visibles. Puisque « *au nom de Jésus tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers* » (Philip., II, 10) ; puisque l'Esprit d'amour fait la pleine unité entre tous les mondes, on ne voit pas comment la charité du Christ pourrait différer de sphère à sphère, ni comment ceux qui sont

ici, là, ou ailleurs, pourraient s'ignorer ou se désintéresser, méprisant partiellement l'amour hors duquel on est « *dans la mort* » (I Jean, III, 14).

L'amour de l'Eglise au ciel est un amour de possession; sur terre et dans les lieux de souffrance provisoire, c'est un amour de désir; mais le désir et la possession ne sont pas disparates. La foi et la vision, capitales pour la jouissance, n'altèrent point l'unité de l'amour.

Le sentiment qui se résume dans le cri terminal de l'Apocalypse : « VENI, *Viens, Seigneur Jésus* », n'est pas autre que celui qui dit : « *J'ai trouvé celui que mon cœur aime, je le tiens et je ne le laisserai point aller* » (Cantique, III, 4). L'Eglise, avec le Christ, nous est venue du ciel ; elle y va ; elle y plonge ; elle est divine et humaine, temporelle et éternelle ; l'amour qui vibre en elle a son centre immobile et ses ondes indéfiniment élargies ; c'est seulement par ses effets que cette immense palpitation marque ses domaines.

Pénétrez là où l'amour se repose et jouit de son Infini dans une sécurité que rien ne traverse. Il s'agit là de joie ; car la joie est l'hommage suprême que l'amour parvenu rend à celui qui l'accueille. Les élus n'ont plus rien à faire, en ce qui les concerne, que de jouir de Dieu, de s'enfoncer dans ses perfec-

tions et de s'extasier dans une découverte toujours nouvelle. Entre eux, leurs échanges fraternels sont aussi des échanges de joie; il s'agit de se communiquer ce que les plus élevés, privilégiés de l'amour de contemplation, trouvent en excédent par rapport à leurs frères. Les « demeures diverses » dont parlait Jésus en évoquant le palais de son Père sont constituées par des états de vie répondant aux diverses valeurs et aux divers caractères que manifestent la grâce et la gloire. Ce que chacun fut pour le mérite, il le sera pour la joie, et le bénéfice fraternel de cette joie sera de se communiquer à de moins favorisés ou à des favorisés d'une autre « demeure ».

D'un autre côté, les demeures célestes sans distinction ont pour joie de secourir, à travers les espaces que Dieu relie, les voyageurs et les souffrants de tous les mondes. L'homme arrivé tend l'échelle aux autres, et c'est sa grandeur; l'élu aspire en quelque sorte les âmes lointaines, les appelle mystérieusement, les demande à Dieu comme sœurs, ainsi que l'enfant demande à sa mère un petit frère, pour l'associer à son innocence. Cet amour à travers les mondes est la plus grande beauté spirituelle du cosmos; c'est pour la *communion des saints* l'élargissement suprême. Rien ne montre

mieux à quel point « tout est un », ainsi que dit Pascal, que cette multiple et vivante *main de Dieu* qui se tend, comme dans les anciens tableaux, pour protéger, encourager et finalement quérir ceux qui longent la vallée de larmes.

Descendez au second degré, visitez la demeure souffrante que Dante nous a décrite avec une si ample suavité : c'est la purification, que vous trouvez comme effet de l'amour. L'amour est joie, là aussi, bien qu'il soit en même temps souffrance. Il est souffrance par la privation ; il est joie par le rapprochement qu'opère la purification entre l'âme et son Dieu. Séjour de paix dans l'amoureuse volonté du Seigneur ; certitude de ne plus rien perdre et d'acquérir bientôt ce qui est tout ; douceur versée à flots dans le cœur que des tourments torturent ; charité dont le feu consume l'autre feu et réduit sa morsure à n'être qu'un contact d'amour ; douleur et charme ; violence et liberté ; fuite de l'être traqué par les maux et sainte patience ; goût du divin qui persiste dans son absence, comme on vit tout un jour d'un regard jeté ; heureux et redoutable état, prélude, aurore, rougeur sanglante qui annonce le soleil : tel est le purgatoire.

Et là aussi la liaison se fait avec les arrivés et les

pérégrinants de la destinée commune. L'amour de communion est au purgatoire un appel, un espoir de secours, un désir de réunion aux phalanges célestes, une félicitation aux frères élus, un souhait de victoire aux phalanges combattantes et menacées, une prière, bien probablement, pour toutes nos causes, car, impuissantes pour elles-mêmes, ces âmes n'en ont pas moins, sur Dieu, la puissance du cœur.

Sur terre, enfin, puisqu'il s'agit de recherche, l'amour et les disciplines de l'amour seront tout orientés vers les fins suprêmes. L'amour veut la fécondité. Notre effort collectif, dans l'Eglise, n'a de sens que par l'exploitation du surnaturel qui nous est donné en germe, en vue de son développement et de son achèvement en chacun et en tous. L'amour de communion est donc ici une recherche ensemble. Les grands aideront les petits, les petits prendront des grands, et comme chacun est toujours grand et petit sous divers rapports, tous recevront de tous, bien que par la hiérarchie certains soient préposés spécialement aux offices utiles.

La hiérarchie officielle a son rôle immense, rôle capital auquel personne ne peut se dispenser de recourir, car le sacerdoce est le fond même des conceptions et du fonctionnement catholiques. Mais il

est bien certain que la hiérarchie officielle ne coïncide pas toujours avec la hiérarchie des valeurs. Elle le devrait, si le bénéficiaire répondait à ses grâces. Encore faut-il distinguer entre les grâces reçues pour autrui et les grâces reçues pour soi. Mais entre nous, indépendamment des rôles officiels, il y a un amour de communion dont la fécondité n'est limitée que par nos négligences.

Les saints naissent de Dieu par le Christ, par l'Eglise, par les sacrements; les saints naissent aussi des saints, et nous appelons saints tous ceux qui participent à quelque degré à la vie spirituelle commune. La vertu engendre la vertu par contagion, par prière, par action directe, et la vertu ainsi engendrée est fille de l'amour, amour elle-même, vu l'essentielle identité de la charité et de tout le bien.

Nous appuyer sur les meilleurs et sur chacun de nos frères en ce qu'il a de meilleur; nous unir ceux que le Christ s'est unis, afin que par eux, en eux, avec eux, comme eux-mêmes par le Christ, en le Christ et avec le Christ nous soyons unis à Dieu, c'est donc utiliser l'amour de communion selon ses visées terrestres.

Je communie à Marie, à Jean le Baptiste, aux apôtres, aux saints de l'Ancien et du Nouveau Tes-

tament, à ceux de jadis et à ceux d'aujourd'hui, quand je les appelle, les contemple et les prie, espérant qu'à l'intérieur de la communion des âges eux aussi m'ont appelé, m'ont offert et se sont unis à moi en leur divin Maître. Jésus-Christ *nous a aimés le premier ;* tous ceux qui l'ont attendu ou suivi nous ont aimés en lui ; tous nos contemporains ignorés nous aiment, et l'avenir aussi nous aimera, s'il s'unit au Christ. A notre tour, nous aimons dans tout le temps, dans tout l'être, et dans ce temps, dans ce monde sanctifiés notre amour circule. Jésus-Christ a adopté et tous ses frères doivent adopter avec lui la collectivité complète. Travailler à nous diviniser les uns par les autres, afin que le Dieu fait homme soit Dieu au complet, si je puis dire, dans les humains qu'il rend participants de sa divinité, c'est le propre effort de notre amour de communion sur la terre. Le reste s'y rapporte comme moyen ou comme conséquence. Tout ce qu'on appelle *œuvres de miséricorde* est un effet ou un prélude d'un amour sanctifiant, d'un amour finalement sauveur.

En résumé, ciel, terre et lieux d'expiation font une œuvre d'amour variée dans ses effets, mais une en son essence et en sa source. La communion des mondes et des temps est universelle. Une liturgie

continue déroule des sentiments et des faits qui obéissent à une loi interne d'harmonie et dans laquelle l'Amour créateur trouve sa gloire. Le Dieu Amour a « *tout fait pour soi* », dit le livre des Proverbes (xvi, 4). Cet égoïsme sacré signifie que Dieu n'a de but que sa propre diffusion et la satisfaction de sa tendresse. Que tout revienne à l'amour, c'est donc l'action de Dieu aboutissant là où elle tendait ; c'est le succès de son œuvre. « Tout finit bien, dit Juliane de Norwich, tout est pour l'amour. »

LA SOCIÉTÉ UNIVERSELLE DANS L'AMOUR

CHAPITRE XVIII

LA SOCIÉTÉ UNIVERSELLE DANS L'AMOUR

Il faut refermer le cercle où nous avons vu se ranger, conformément à des lois toutes simples, les divers ordres de sentiments qui répondent au nom d'amour.

Il apparaît que dans toute la création et dans la Divinité même, l'amour est le grand secret. L'amour achève Dieu et le définit d'une certaine façon, puisque Jean nous a dit : *Dieu est amour* (I Jean, IV, 8). Par l'éclosion de l'Esprit au sein de la Trinité ineffable, Dieu se pose dans son espèce. L'Esprit-Saint, ou l'Amour est la dernière conquête de Dieu en recherche de lui-même; allant au bout de soi, Dieu se résout en amour.

Or, il en est ainsi de tout. L'amour est le secret

de chaque destinée et il est le secret de leur ensemble; il gouverne la nature, l'homme, les groupes partiels, les sociétés; nous l'avons vu gouverner l'Eglise; il est l'universel médiateur; grâce à lui, chaque être est mis en accord avec soi, en accord avec d'autres et avec tout, et aussi chaque être et tous sont mis en accord avec Dieu, leur suprême source.

Dès qu'un être a conquis ce commencement de réalisation que lui octroie sa naissance, il prend contact aussitôt avec ce trésor; il s'aime, et parce qu'il a le sentiment à la fois de ce qu'il est et de ce qui lui manque, de son état actuel et de l'être épanoui qui répondrait en lui à l'idée créatrice dont il est issu, il aime cet idéal de soi et il aime tout ce qui pourra le procurer, tout ce qui subvient à son propre vide, tout ce qui l'achève.

S'agit-il même d'un être inanimé, nous avons vu que cet amour n'en est pas absent. Tout se meut, et rien ne se meut que parce qu'il aspire, et rien n'aspire à rien à moins qu'il ne s'aime et qu'il n'aime. Cet amour, inconscient chez la créature inférieure — conscient seulement chez la Providence qui la guide — n'en est pas moins tout le ressort de sa destinée. « *Toute créature gémit et*

enfante », dit saint Paul ; elle enfante pour sa part l'ordre où elle est engagée, mais elle s'enfante aussi — et combien laborieusement ! — elle-même. Toute créature est sa propre mère, et à cette maternité c'est l'amour qui préside, amour qui se porte, encore une fois, sur l'objet à former et sur tout ce qui concourt à en favoriser l'ultime éclosion.

Dans l'homme, ce sentiment multiple et un s'est appelé entre nous un amour vertueux de soi-même, vertueux, dis-je, quand il rencontre ses vrais objets et obéit à la raison, sa lumière ; mais en toute hypothèse, l'amour vit et travaille incessamment ; s'il cédait, la vie même s'arrêterait, car nulle initiative vitale ne s'explique, non plus qu'aucun mouvement naturel, sans l'attrait d'un idéal poursuivi, d'un terme cherché, d'un résultat, c'est-à-dire d'un amour.

L'être social obéit à la même loi. Nul groupe, famille, arrangement intermédiaire ou peuple ne s'engage dans son fonctionnement et n'affronte l'histoire sans que dans une âme commune ait apparu l'image d'un destin et, en vue de réaliser ce destin, d'un système de moyens, d'un concours d'êtres auxquels cette âme se trouvera enchaînée par l'amour. La famille, la patrie s'aiment elles-mêmes, et elles aiment qui les aime, qui les aide dans le travail, qui les secourt dans le danger, qui fait route

avec elles dans toutes les voies d'activité où elles s'avancent et, partageant leurs joies, leurs peines, prouve qu'il s'unit à leur vie par une sorte d'adoption.

Dans l'univers organisé, dans le cosmos un et multiple, les philosophes les plus puissants ont reconnu un semblable amour. L'univers cherche une destinée ; il se veut et il veut ses œuvres. L'univers est un effort créateur, une impulsion immense, un assaut. L'être innombrable est emporté par une aspiration qui fait monter *de la puissance* à *l'acte*, disait Aristote, du possible au réel et de l'informe au formé tout ce que les forces d'organisation ont saisi : forces serves, forces qui sont les exécutrices des fins, c'est-à-dire les agents de l'amour.

A certains égards, l'amour que chaque être a pour soi-même et pour ce qui l'aide à s'épanouir n'est qu'un reflet de l'amour universel, dont l'élan, dispersé et néanmoins unifié, ressemble à celui d'une armée en marche. Chaque être veut et aspire pour son compte ; mais aussi chaque être veut et aspire parce que l'Être veut, parce qu'une œuvre se fait dont les instincts partiels sont le soupçon et l'inquiète recherche. Toutes les propriétés d'un corps tendent à réaliser la destinée qui lui est assignée selon son espèce : ainsi tous les instincts, tous les amours conscients ou inconscients tendent à

réaliser l'Œuvre unique, le bien recherché par tout cet effort qui dans le multiple et le mobile figure et sert au dehors la gloire immuable de Dieu.

L'amour, par son universalité, soutient donc tout l'effort du monde, il en explique l'élan; par sa fécondité, il en assure l'éternelle jeunesse et marque le rythme de ses perpétuels renouvellements. Il est vrai, l'éternité n'appartient qu'à Dieu, la perpétuité n'est accordée en son nom qu'aux suprêmes aboutissements dont la forme nous échappe; « *les cieux mêmes périront et s'useront comme un vêtement* » (Ps. xxvii); mais leur travail cyclique et celui de toute réalité passagère ne sera pas plus vain que celui de la meule sur le grain qu'elle foule. Les greniers éternels s'empliront; les efforts que guide l'amour trouveront dans l'ultime fixité la raison de leurs démarches, et cet amour qui anime les luttes de la vie, celles de l'être en toutes ses ampleurs assurera la victoire.

L'amour est donc le ressort de toute réalité singulière, collective ou universelle; il est le secret de toute destinée. Par ailleurs, il est le lien qui met la création en unité, pièce à pièce et par des emboîtements de plus en plus vastes. C'est lui qui fait qu'on donne et qu'on se donne, qu'on s'associe et qu'on

travaille ensemble, qu'on se survive et se déverse en un autre soi ; c'est lui qui recoud le temps au temps, l'activité à l'activité, l'être à l'être. Il traverse la création comme l'harmonie le clavier, quand l'artiste y lance ses arpèges ; il la traverse en toutes ses dimensions, spatiales et temporelles ; il la couvre de son réseau ; il en maintient l'équilibre et l'enchaînement ; il la soutient et l'entraîne.

Au départ, dans le Verbe créateur dont l'Idée est une, tout se trouve éminemment fraternel. L'Esprit d'amour, qui est un, lui aussi, ne divise pas ce que l'Idée veut unique. Tout est lancé dans l'existence avec un devoir de fraternité qui ne comporte aucune exclusion, et l'amour, ce ciment, tient la Cité de Dieu avec toutes ses pierres jointes et fermes.

A l'arrivée, lors de la transformation éternelle, lors du jugement collectif des âmes et de leur entrée dans les « *demeures* » permanentes, tout sera fraternel aussi, tout le sera davantage, car ce qui procède de l'unité en vue de l'unité se concentre toujours plus, au cours de l'évolution qui l'achève.

Il s'ensuit que sur le chemin, l'unité de l'amour est aussi la loi, en dépit des oppositions relatives et partielles. Toute vie est un concours, disions-nous. Tout a un même point de fuite. La perspective des fins comme celle des origines impose aux lignes du

plan universel une convergence inéluctable. A tous les plans, sous toutes les formes de relations des êtres, l'amour joint, l'amour harmonise et met en *symbiose :* communauté de vie qui de plusieurs vies n'en fait plus qu'une seule ; vie des cellules en un seul vivant, des molécules en une seule substance, du père, de la mère et de l'enfant dans une seule famille, des citoyens dans une seule patrie, des amis dans une seule alliance, des fidèles dans l'Eglise une et universelle, de tout dans l'Un, qui coïncide avec l'Être, émanation et figure de Dieu.

L'amour est le lien de la perfection dans les âmes, en ce qu'il oriente toutes les vertus vers ses propres fins qui sont le bien suprême : de même l'amour est le lien des puissances du monde, le lien de la perfection substantielle, vivante, familiale, sociale, cosmique, et finalement du « *Parfait* » qui nous est promis pour après les durées mortelles (I Cor. XIII, 10).

Enfin, l'amour est le lien des êtres avec Dieu. Et il le faut bien ; car le lien de l'amour créé se relâcherait aussitôt et par suite toute la consistance des choses s'évanouirait, si derrière nos attaches et les fragilités qu'elles assemblent, il n'y avait l'unique Consistant, qui est aussi l'unique Suffisant et l'unique Nécessaire.

Pour que nous soyons ensemble, il faut d'abord que nous soyons, puis que notre assemblée soit, et l'être n'est posé que par emprunt à la Source d'être. L'amour nous joint autant qu'il le peut, entre nous et chacun avec soi-même; mais l'amour ne peut racheter le vide fondamental, le néant intime que seul le Créateur comble et vainc. L'alliance de deux néants ou le retour d'un néant sur soi peuvent-ils donner l'être ? Lier sa fortune vitale à ce qui ne tiendrait pas, soi-même ne tenant pas, quel leurre! Le Dieu intérieur est toujours requis, et aussi le Dieu commun, car c'est de cette paternité que vient aux éléments et aux êtres — que vient, dis-je, finalement — la fraternité où nous avons reconnu une loi suprême. Nos rapports ne commencent qu'après le rapport fondamental qui nous crée, nous caractérise, nous lance et nous oriente. Nous sommes une gerbe parce qu'il y a le Lien. Nous sommes frères parce qu'il y a le Père. Tout est en un parce qu'il y a l'Un, l'unité du multiple ayant pour cause ce qui est un par soi-même.

D'ailleurs, les caractères de l'amour prouvent que la règle d'aimer se prend là-haut et que l'Amour premier laisse partout, avec la trace de soi, l'impulsion une qui ramène au même Bien tous les êtres.

L'amour tend à l'infinité. Cela est surtout apparent dans l'amour passion, parce que dans cet amour créateur de vie sont contenus les destins des êtres ; mais cela se voit partout : dans l'amitié de choix, dans la parenté, dans l'amitié sociale et jusque dans l'essor qui entraîne vers leurs combinaisons et leurs créations les forces naturelles.

Dans l'infini de l'amour se prouvent son origine et sa fin. L'amour étouffe même dans les plus vastes frontières, parce qu'il est fils du Dieu que des frontières n'enserrent point et qu'il fait son œuvre. L'amour veut que tout soit à lui, en raison de ce que, un but obtenu, un autre est vu à l'horizon et que l'amour le sait bien.

Les fins suprêmes sont la fin des intermédiaires, qui n'arrêtent qu'un instant l'élan du désir. Cet ineffable égoïsme, qui porte l'amour à ramener tout à soi, donne carrière au suprême élargissement, car le vœu d'une dépense totale s'y découvre, en faveur d'un règne immortel.

Je veux sans point d'arrêt et j'aime sans mesure, moi qui procède d'un infini qui se veut lui-même par moi, et je porte un instinct de cette infinité de mon élan dans mes plus minuscules démarches.

Je m'aperçois, quand j'y réfléchis, qu'il y a de l'infini jusque dans mes jeux, à plus forte raison

dans mes ambitions, dans mes passions, dans ma course à la vie en toutes les directions qu'elle tente.

J'aime tout infiniment, en ce sens que rien ne clôt, quelque dose que j'en aie, la faculté de désir qui fait le fond de mon être. Si je suis heureux, je suis encore un soupirant du bonheur ; si je possède, j'ai des coffres vides ; si je satisfais ma volonté de puissance, c'est toujours d'une seule main, l'autre tendue vers quelque réalité non sujette ; si je brille dans les esprits, la gloire m'attire comme un mirage toujours plus lointain ; j'ai soif des eaux qui irritent à mesure qu'elles désaltèrent ; j'ai soif de dépenses magnifiques qui me grandiraient sans cesse en ne me laissant plus rien. Si je bute sans rémission à quelque obstacle et que l'amour perde espoir, cette puissance infinie se retourne contre moi et me ronge. « Un grand amour, a dit Lacordaire, quand il ne peut plus se répandre, creuse sur place et dévore le sein qui l'a conçu. »

L'amour, qui est une association aux puissances universelles, est de ce fait une association à Dieu. D'où son émoi, d'où son étrange emprise, d'où la folie créatrice et organisatrice qui par lui entraîne tout : astres, cœurs, vies innombrables, végétations forcenées, combinaisons qui jamais ne se lassent.

Rien n'est là pour son propre compte ; tout fait métier divin, et tout éprouve à créer, à aimer une auguste impression de toute-puissance.

François d'Assise saisissait ce lien entre tout ce qui aime et Celui qu'il faut qu'on aime quand, dans l'extase, il soupirait : « Le ciel et la terre me crient, toutes choses me crient que je dois aimer ; chacun me dit : Aime de tout ton cœur Celui qui t'aime et te désire si ardemment. »

Cet amour, d'une certaine façon, est inévitable, car c'est notre être même qui, par la direction de son élan, porte à Dieu ce qui d'abord en jaillit pour fournir sa course. Mais ce qui se fait sans nous veut en nous la collaboration de la pensée et de la volonté, guides des vies conscientes ; ce qui est impulsion initiale doit devenir choix, et c'est pourquoi l'amour de Dieu nous a paru en tout premier la règle de vivre.

L'amour de Dieu conditionne tout, et il faut redire sans cesse qu'il n'opprime rien. L'amour de Dieu exalte tous les autres, les défend de la corruption, ramène leurs déviations et par là les renforce, les concentre. La société avec Dieu achève la société que nous avons par lui avec nous-mêmes et avec tous les êtres, notamment avec ceux qu'il nous a donnés de plus près. L'acceptation des lois et des

dépendances fortifie toujours chaque chose, disons-nous, et, en la plaçant dans l'harmonie de toutes les autres, elle fait du tout un bloc infrangible.

L'alliance universelle, du haut en bas, de proche en proche, du détail au détail, du détail à l'ensemble, du temps au temps, du cycle au cycle, du domaine au domaine, de l'être à l'être et de tout être à Dieu, c'est donc l'amour qui la crée et qui la consacre.

L'amour est la création même. L'amour est la plénitude des opérations de Dieu dans la nature, dans l'âme, comme dans la Trinité.

L'amour « *se joue* » avec la sagesse créatrice « *en tout temps* », circulant dans la durée aussi bien que dans l'espace, s'émerveillant des splendeurs étalées, des évolutions grandioses, des retards qui sont des travaux en profondeur, des destructions qui sont des pétrissages à nouveau : tels ceux de Michel-Ange quand, devant Jean de Bologne interdit, il dressait ses bonshommes héroïques et les replongeait dans la nuit de la glaise pour en faire surgir d'autres.

Aussi l'amour reconnaît-il tout, dans ce cosmos fils d'amour. Tout lui est fraternel. Il y boit le bien divin à pleine bouche enivrée, à pleine poitrine enflée de vie surhumaine, à pleins yeux éblouis, à pleines oreilles ravies de ces harmonies que le songe

de Scipion rendait perceptibles, à pleins pores pénétrés de l'activité subtile qui imbibe l'intime de tout, à pleine intelligence recevant les idées incarnées en tout, à pleine mémoire effrayée des passés profonds comme des abîmes, à pleine imagination effarée d'avenir, à plein cœur recevant de l'amour de partout pour en rendre partout, à plein vouloir conscient et anxieux du mystère, mais y consentant parce qu'il consent à tout, disant *amen* à tout : *amen, c'est bien ainsi*, parce que Dieu a dit d'abord : *Amen, qu'il en soit ainsi.*

Qu'est-ce que cette perte extasiée de notre être chétif dans le grand Être, et ces prosternements successifs que l'esprit, entraînant le cœur, l'oblige à réitérer à des intervalles nombrés?... Les rites pompeux de la vie orientale agenouillaient ainsi sur la route, par trois fois, un visiteur lointain; ainsi fait-on encore en présence du pape; mais le Pape immortel est trop loin de notre néant pour que nos étapes le rejoignent; son trône est trop élevé pour que ses pieds sacrés puissent être baisés autrement qu'en désir; on ne fait qu'une chose, quand on épuise le devoir et le pouvoir : se mettre en perspective et en position droite à l'égard de l'inaccessible. Mais cela, qui nous y invite, sinon l'amour adorateur qui, juste appréciateur de l'infini de valeur

qu'est Dieu, conscient aussi de l'unité de toutes choses en Dieu, conscient enfin de sa propre unité avec Celui qui n'est lointain que par sa grandeur, qui est, par son action, tout proche, conclut par lui comme il avait commencé par lui sa randonnée à travers les objets de l'existence.

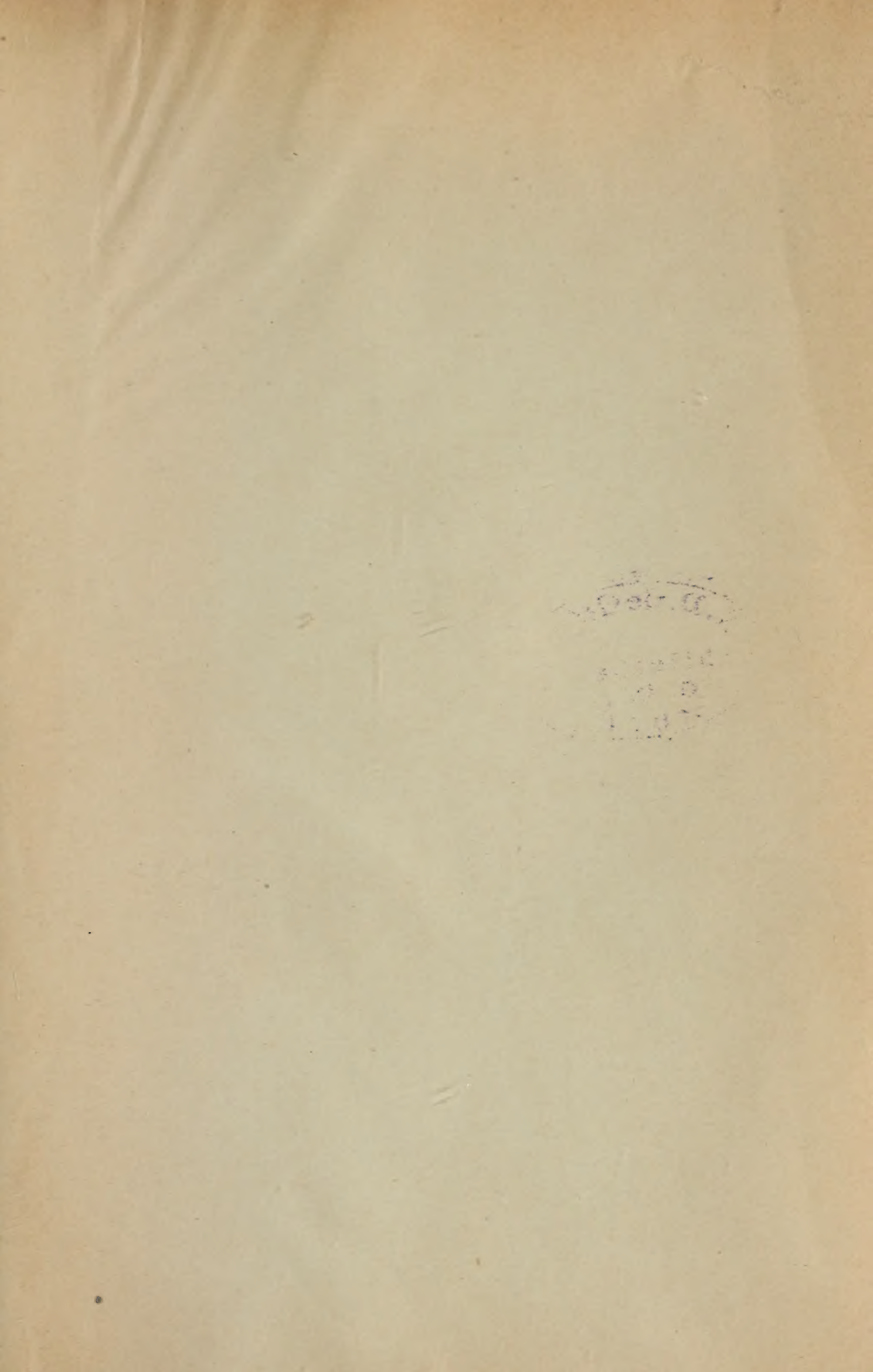
Alpha et Oméga, Dieu l'est en tout, mais spécialement en amour, parce que l'amour est lui-même l'alpha et l'oméga de tout.



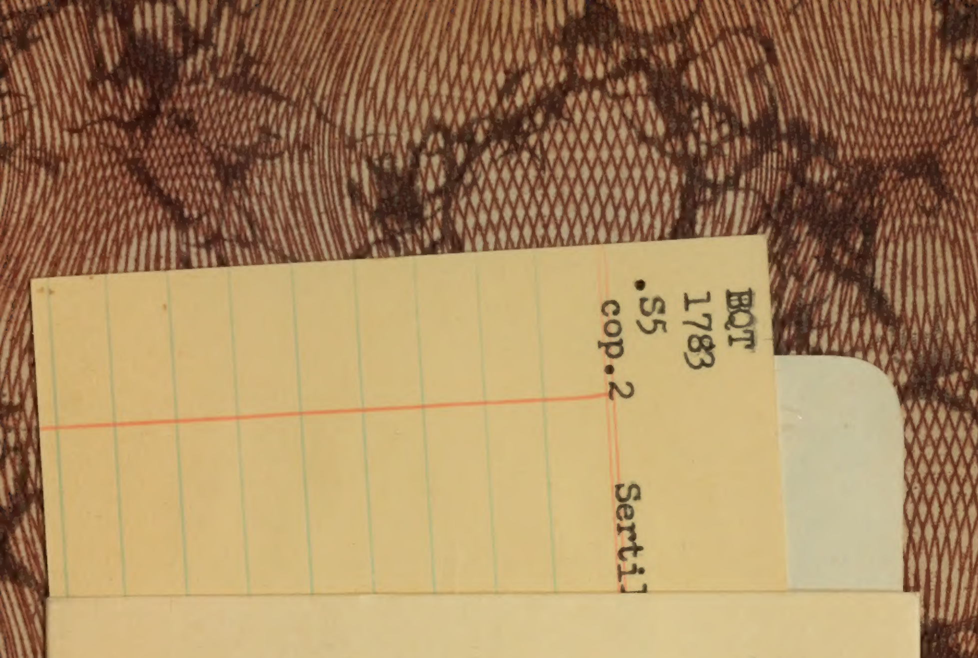
TABLE DES MATIÈRES

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.








BQT
1783
.S5
cop.2
Serti

